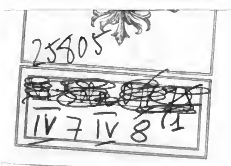
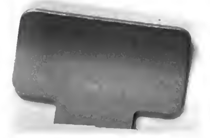



BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
IV.ª SALA
SCAFFALE 7
PLUTEO IV
N.° CATENA 8(1


25805
IV 7 IV 8(1



Digitized by Google



Digitized by Google

# L'AUBERGE

DE LA RUE DES

# ENFANTS-ROUGES

Digitized by Google

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

Digitized by Google

# L'AUBERGE

DE LA RUE DES

# ENFANTS-ROUGES

PAR

PONSON DU TERRAIL

---

I

**LE JOURNAL DU LIEUTENANT DE POLICE**

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1872
Tous droits réservés.



25805

Digitized by Google

# L'AUBERGE

DE LA

# RUE DES ENFANTS-ROUGES

## PROLOGUE

### LE VAMPIRE

### I

Par une soirée d'octobre de l'année 175., vers cinq heures et demie du soir, un jeune homme d'environ vingt-cinq ans et un autre de quinze à peine, montés tous deux sur de vigoureux bidets rouans, chevauchaient sur la route de Melun à Paris, en pleine forêt de Sénart.

Il suffisait d'un coup d'œil pour voir que c'étaient les deux frères.

L'enfant ressemblait à l'homme; comme lui il était vêtu d'un bon pourpoint de gros drap bleu à parements lamés d'un galon d'argent, chaussé de bottes à l'écuyère, coiffé d'un petit feutre triangulaire, et ganté de buffle comme un gentilhomme de province qui s'en va à Paris ou à Versailles pour la première fois, et ignore encore les dernières modes et les manières du *bel air*.

Ils trottaient botte à botte, un petit porte-manteau à l'arçon de la selle, et tout en cheminant ils causaient.

— André, disait le plus âgé, nous serons bientôt à Paris. Si le renseignement donné par le bûcheron que nous avons trouvé sur la route il y a un quart d'heure est exact, nous n'avons plus que cinq lieues à faire.

— Et nous serons à Paris? dit l'enfant avec un accent joyeux.

— Oui, mon cher André. Nous irons descendre dans la rue des Enfans-Rouges, chez un ancien serviteur de notre famille, que vous n'avez pas connu, car il avait quitté notre service avant votre naissance.

— Et il tient auberge?

— Oui, à l'enseigne du *Dragon bleu*.

Le plus âgé des deux cavaliers donna un coup de cravache à sa monture et continua :

— Nous aurons fait une quinzaine de lieues aujourd'hui, mon cher André. C'est une étape un peu forte pour votre âge. Aussi nous nous coucherons de bonne heure, afin que demain vous soyez en état de vous remettre en route pour Versailles, où je dois vous présenter au roi, qui, pour peu qu'il se souvienne des services de notre vénéré père, vous admettra dans ses pages.

L'enfant était radieux, tandis que son grand frère parlait ainsi.

— Il paraît, dit-il, que les pages du roi ont un bel habit tout brodé?

— Oui, répondit le grand frère en souriant.

— Et vous, Hector, quel sera votre uniforme dans les mousquetaires gris?

— Il sera rouge.

— Tiens! dit naïvement le jeune André, pourquoi dit-on alors les *mousquetaires gris?*

— A cause de la couleur de leurs chevaux.

— Ah! c'est différent.

Puis, devenant un peu mélancolique, l'enfant dit encore :

— Ainsi vous ne garderez pas votre cheval, Hector.

— Non, mon ami.

— Qu'en ferez-vous?

— Ce que je ferai du vôtre. Nous les vendrons tous les deux en arrivant à Paris.

Digitized by Google

— Pauvre Coco! dit l'enfant en passant une main caressante sur la courte encolure du bidet.

— Mon cher André, dit le grand frère, nous ne sommes pas riches, vous le savez. Notre père, en mourant, nous a laissé un pauvre manoir, où le vent pleure sous les portes, entouré de quelques terres pierreuses dans lesquelles l'avoine et le seigle poussent mieux que le froment. Nos grand'tantes et notre mère se sont saignées jusqu'au blanc pour notre modeste équipement, et vous pensez bien qu'avec la meilleure volonté du monde, nous ne pourrons pas garder nos vieux compagnons de chasse.

L'enfant soupira une seconde fois.

— Pauvre Coco, répéta-t-il, pourvu qu'il tombe en bonnes mains! C'est un vaillant cheval, Hector, et vous savez si dix heures de laisser-courre l'ont jamais lassé...

Comme le jeune André parlait de laisser-courre, les deux chevaux s'arrêtèrent brusquement, pointant les oreilles, aspirant l'air à grand bruit, et l'un d'eux se mit à hennir joyeusement.

C'est que dans les profondeurs lointaines de la forêt un bruit qui lui était familier venait de retentir, une joyeuse fanfare gaillardement sonnée.

André s'écria :

— Ah! mon cher frère, quelle belle musique! Arrêtons-nous un moment.

— Et quelle meute bien gorgée! dit Hector, qui se pencha sur l'encolure de son cheval pour mieux écouter les aboiements d'un trentaine de chiens, appuyés vigoureusement par le son du cor.

— Sans nul doute, c'est un dix-cors! s'écria l'enfant.

— Je le crois, répondit le grand frère.

Et comme il disait cela, le cerf passa, rapide comme l'éclair, franchissant en deux bonds la grande route, à deux ou trois cents pas en avant des deux jeunes gens.

Puis, après le cerf, la meute, et après la meute des piqueurs en habit rouge, et derrière les piqueurs, trois cavaliers, deux hommes et une femme.

Tout cela rapide et presque fantastique; les deux jeunes gens en eurent comme un éblouissement.

André soupira. Hector pressa du genou l'épaule de son cheval tout frémissant, et ils se remirent en route aux bruits du cor et de la meute, qui allaient se perdant sous la futaie.

La route faisait un coude à droite, un peu audessus de l'endroit où avait passé le cerf, et aboutissait à un carrefour au milieu duquel s'élevait un poteau qui portait cette indication :

*Carrefour du Roi.*

Huit lignes forestières rayonnaient autour de ce poteau.

Quand ils furent arrivés là, les deux jeunes gens s'arrêtèrent de nouveau, dans l'espoir qu'ils reverraient la chasse traversant une de ces huit lignes.

Et tandis qu'ils attendaient, ils entendirent un bruit de grelots, des claquements de fouet, des piétinements de chevaux sur le sol dur et sonore, et, en même temps, ils virent apparaître une de ces grandes voitures que la fin du dernier règne avait mises à la mode, — le roi Louis XIV aimant sur la fin de sa vie à suivre les chasses en carrosse.

Elle était attelée de quatre vigoureux chevaux tout couverts de grelots retentissants et montés par des postillons en veste rouge.

Ce carrosse venait en droite ligne sur le poteau. Quand bien même ils eussent voulu continuer leur chemin, les deux jeunes gens eussent été forcés de le croiser.

Mais ils n'y songeaient pas, dominés qu'ils étaient par une curiosité un peu provinciale.

En effet, la carrosse, outre son attelage opulent et bizarre, était flanqué à chaque portière de deux cavaliers dont le costume était plus bizarre encore.

Ils étaient vêtus de fourrures, chaussés de bottes à entonnoir, ce qui, en France, n'était plus de mode


Google

depuis longtemps, et coiffés de petits bonnets pointus également recouverts de peaux de bêtes.

Tandis que le carrosse arrivait sur eux, un homme à cheval sortit d'un fourré et les aborda.

Il portait l'uniforme bleu, galonné d'argent, des chasses du roi, car Sénart était forêt domaniale, — et, regardant Hector, il lui dit :

— Votre Seigneurie, je le vois, est étonnée de voir ces espèces de sauvages?

— En effet, répondit Hector. Q'est-ce que ces hommes?

— Des cosaques.

— Plaît-il?

— Et dans ce carrosse il y a une sorte d'original qui a joliment fait parler de lui depuis une couple d'années.

— Ah! firent les deux frères avec une curiosité croissante. Qui donc est ce personnage?

— Un grand seigneur tartare.

— Vraiment?

— Il a près de six pieds de haut, continua le piqueur, et il est riche à proportion.

— Comment cela?

— On dit qu'il a plus de six mille livres à manger par jour.

— Peste! murmura Hector, le roi n'en a certainement pas autant.

— C'est bien possible, reprit le piqueur.

— Et où va-t-il ainsi, avec ces hommes couverts de peaux d'ours et ses chevaux surchargés de grelots ?

— Il suit la chasse.

— Comment ! cette meute...

— C'est la sienne.

— Et il la suit en voiture?...

— Ce n'est pas ce qui l'amuse le plus; mais le moyen de faire autrement?... il ne peut plus marcher...

— C'est donc un vieillard?

— Maintenant, oui, mais il y a six mois, c'était un jeune homme. On ne lui eût pas donné trente ans. Il venait chasser toutes les semaines en compagnie de M. de Clermont, qui est, comme vous savez, le cousin du roi, et ils s'en allaient souper chez le jeune marquis de Brunoy, qu'ils ont rendu fou à force de le faire boire. C'était alors, continua complaisamment le piqueur, un solide gaillard, le Tartare, et il paraît que toutes les femmes de la cour et d'ailleurs se le disputaient, et qu'il les mettait toutes d'accord. Ce n'est pas malin, du reste, avec tant d'argent, et quand on donne des diamants par poignées comme on donnerait des haricots, acheva-t-il en souriant.

— Que lui est-il donc arrivé? demanda sérieusement Hector.

— Personne ne le sait au juste.

— En vérité !

— Mais, un matin, il s'est éveillé le corps couvert d'une croûte noirâtre, les lèvres tuméfiées, l'œil injecté de sang, horrible à voir.

— Et depuis lors?

— Depuis lors, il ne marche plus. Mais il dit qu'il se guérira, et les dames continuent à s'aller inscrire à sa porte.

Tandis que le valet parlait ainsi, le carrosse arrivait au poteau.

Les deux cosaques mirent pied à terre; deux valets dégringolèrent du haut du siége et se mirent à déballer une immense corbeille d'osier.

— C'est la collation de monseigneur, dit le piqueur, et il s'éloigna.

Hector et son frère, surpris autant de ce qu'ils voyaient que de ce qu'ils venaient d'entendre, ne songeaient pas à se remettre en route.

Tous deux avaient les yeux fixés sur le carrosse, dont ils n'étaient guère qu'à dix pas, et ils auraient voulu voir le singulier personnage dont on venait de leur parler; mais les rideaux du carrosse étaient hermétiquement clos sur le devant, et pour apercevoir le Tartare, il leur eût fallu s'approcher des

portières, ce qui eût été de la dernière inconvenance.

Tandis qu'ils hésitaient, les cosaques et les valets tiraient successivement de la corbeille une nappe qu'ils étendaient sur l'herbe auprès du poteau, et posaient sur cette nappe de vénérables bouteilles couvertes de toiles d'araignée centenaires, un énorme pâté de venaison, des viandes fumées, un jambon de sanglier et mille friandises qui fascinaient les regards de nos deux voyageurs. Ils étaient jeunes, bien montés, avaient fait une longue route, leur dernier repas à Fontainebleau cinq ou six heures auparavant, et ils songeaient qu'ils ne souperaient qu'à Paris, encore distant de cinq bonnes lieues.

Le jeune André dit naïvement à son frère :

— Puisqu'il est si riche, ce Tartare, il devrait bien nous inviter à dîner.

Hector se prit à sourire.

— Nous dînerons tout aussi bien rue des Enfants-Rouges, dit-il. Allons, petit frère, en route !

Mais avant qu'il n'eût pressé du genou l'épaule de son bidet, Hector fut forcé de concentrer son regard sur le carrosse, dont une des portières venait de s'ouvrir.

Un homme en descendit.

Si le piqueur avait dit vrai, ce n'était pas le Tartare, car, outre que celui qui apparaissait aux yeux

des deux jeunes gens était plutôt petit que grand, il n'avait pas la moindre plaie noirâtre sur le visage.

C'était un homme d'un certain âge, chétif d'apparence, un peu chauve, avec des favoris roux, vêtu d'une longue robe brune également bordée de fourrures et coiffé pareillement d'un bonnet d'astrakan de forme conique.

Cet homme s'avança vers Hector, et le salua avec courtoisie.

Hector rendit le salut, de plus en plus étonné.

L'inconnu lui adressa la parole en français, mais avec un accent tout germanique.

— Mon gentilhomme, lui dit-il, je me nomme Hermann Schultzberg, et je suis médecin de la faculté de Heidelberg.

Hector salua de nouveau.

Le petit homme poursuivit.

— Je suis attaché à la personne du prince russe Trespatky, à qui appartient ce carrosse et la meute que vous avez pu voir passer tout à l'heure.

Le jeune homme s'inclina et attendit.

— Tenez, on entend l'hallali là-bas, dans ce fonds-là, et la chasse est terminée, poursuivit M. Hermann Schultzberg. M. le comte de Clermont, prince du sang, et la belle princesse Woïna, la sœur du prince, vont venir prendre leur part de cette collation.

A ces derniers mots, le petit André, qui mourait de faim, tressaillit d'une joie secrète.

— Le prince Trespatky, acheva M. Hermann Schultzberg, me charge de vous inviter à dîner tous les deux.

Hector n'eut pas le temps de répondre.

Un homme mit la tête à la portière du carrosse, et les deux jeunes gens poussèrent un cri d'effroi.

Ils venaient d'apercevoir une espèce de monstre couvert de lèpre, qui criait :

— Eh bien! Hermann! ces messieurs acceptent-ils mon invitation?

En même temps, le Tartare mit pied à terre et s'avança péniblement, sur des béquilles, à la rencontre d'Hector.

Celui-ci et son frère étaient muets d'épouvante et d'horreur.

Le monstre s'en aperçut, et ses lèvres, couvertes d'ulcères, grimacèrent un odieux sourire.

— Je vous fais peur, dit-il, mais rassurez-vous, Hermann me guérira, et, dans six mois, je vous apparaîtra beau comme le jour.

En même temps il jeta sur le petit André un regard de singulière et sauvage convoitise.

Néanmoins, malgré l'assurance qu'il donnait aux jeunes gens de sa guérison prochaine, ils allaient

sans doute s'éloigner, lorsqu'un nouveau personnage arriva au poteau.

C'était une femme.

L'amazone qu'ils avaient aperçue de loin, suivant la chasse.

Et, à sa vue, Hector n'eut plus la force de fuir, il demeura comme pétrifié d'admiration.

La princesse Woïna était aussi belle, aussi radieuse, que son frère était horrible et repoussant.

— Oh! qu'elle est belle! murmura Hector ébloui.

Digitized by Google

## II

### L'AUBERGE

Hector de Pierrefeu, c'était le nom du jeune gentilhomme, était fasciné par la femme, et son frère, trop jeune encore pour éprouver des émotions de ce genre, subissait une autre attraction.

l avait détourné les yeux du monstre pour les reporter sur les préparatifs de la collation.

Son estomac de quinze ans parlait tout aussi haut que le cœur inflammable de son grand frère.

La belle Woïna mit pied à terre et jeta la bride à un des cosaques.

Puis elle s'approcha de son frère, à qui elle tendit la main.

Il y eut une conversation de dix secondes entre

Digitized by Google

l'horrible Tartare et cette femme, qui avait la beauté d'un ange.

Une conversation dont Hector n'entendit pas un mot, car elle avait lieu en langue russe, mais qu'il devina, s'engagea alors entre les deux personnages.

Puis, la belle Woïna, tournant la tête, regarda Hector et son frère, après quoi elle s'avança vers eux et leur dit d'une voix harmonieuse comme une caresse :

— Vous ne nous refuserez point, n'est-ce pas, Messieurs ?

Hector, ébloui, balbutia quelques mots à peine intelligibles, et mit pied à terre.

Son frère l'imita.

En ce moment un nouveau cavalier arrivait au poteau.

C'était M. le comte de Clermont, cousin du roi, comme avait dit le piqueur.

La curiosité qu'excita chez eux ce seigneur, qui était jeune encore et de belle mine, acheva de familiariser les deux jeunes gens avec la figure repoussante du Tartare.

Ce dernier, du reste, avait eu soin de placer sa sœur auprès d'Hector.

Le jeune André était émerveillé de ces vins d'un jaune d'ambre que les cosaques versaient dans des coupes d'or ciselé.

Hector ne voyait plus que la belle Woïna; il n'entendait plus que la musique céleste de sa voix. Le comte de Clermont et le Tartare étaient de fort belle humeur.

La chasse fit les premiers frais de la conversation; puis les détails intimes arrivèrent.

Le jeune André babillait comme une fauvette dans un buisson, le vin jaune aidant.

C'est ainsi que, tandis que son frère admirait la belle Tartare, il avoua se nommer André de Pierrefeu, être le fils d'un gentilhomme bourguignon mort au service du roi. Il allait à Paris, en compagnie de son frère, lui pour entrer dans les pages, et son frère dans les mousquetaires gris.

Il ajouta que tous deux descendraient à l'auberge du *Dragon bleu,* rue des Enfants-Rouges.

Le Tartare et M. de Clermont l'écoutaient en souriant.

Une heure s'écoula.

Ce fut une heure délicieuse pour Hector, qui ne se lassait pas d'admirer Woïna, une heure charmante pour l'enfant, à qui M. de Clermont promit monts et merveilles.

Mais enfin il fallut se séparer, et ce ne fut pas sans regret de la part des deux jeunes gens.

La belle Woïna avait jeté à Hector un tendre regard.

Le comte de Clermont, passant sa main sur la joue rosée du jeune André, lui dit :

— J'irai à Versailles la semaine prochaine; je verrai le roi et vous serez bien traité, recommandé par moi.

Quelques minutes après, les deux frères étaient en selle et s'éloignaient de leurs hôtes du carrefour du Roi.

Hector soupirait.

Quand on a vingt-cinq ans et un peu d'imagination, le cœur bat vite, et il est aisé de rêver les aventures.

En l'an de grâce 175.., tout gentilhomme quittant sa province pour venir chercher fortune à Paris rêvait sur-le-champ de quelque belle dame qui le prendrait en haute estime et lui ferait faire rapidement son chemin.

Hector avait sollicité humblement, d'une voix tremblante, à mots couverts, il est vrai, la permission de se présenter à l'hôtel du Tartare, sur le quai des Tournelles.

Woïna lui avait répondu par un sourire, et ce sourire était un acquiescement.

Aussi, durant le reste de la route, Hector parla peu, répondit avec distraction aux questions multipliées de son petit frère, et ils entrèrent dans Paris vers huit heures du soir, André un peu dégrisé,

Hector à demi fou d'amour pour la belle Woïna.

Ils entrèrent par le faubourg Saint-Antoine, suivirent la rue de ce nom jusqu'à celle du Temple.

Là, ils étaient à deux pas de la rue des Enfants-Rouges.

Cependant, ils furent obligés de demander leur chemin.

— La seconde rue à gauche, leur dit un honnête bourgeois assis sur le pas de sa porte.

— Merci bien, dit Hector.

— Est-ce que vous allez au *Dragon bleu?* demanda le bourgeois.

— Oui.

Le bourgeois secoua la tête.

— Il y a pourtant de bien meilleures auberges dans le quartier, dit-il.

— Mais nous connaissons l'hôtelier, répondit Hector.

Et il continua son chemin.

Le bourgeois les regarda s'éloigner.

— Voilà de beaux damoiseaux, murmura-t-il en se penchant à l'oreille de sa femme, qui l'avait rejoint sur le pas de la porte, qui me paraissent se soucier fort peu de la sinistre réputation du *Dragon bleu*.

— Tais-toi donc, malheureux! répondit la femme.

Pourquoi te mêler de choses qui ne te regardent pas?

Et comme si elle eût craint que les paroles de son mari n'eussent été entendues de quelqu'un, elle l'entraîna vivement dans la maison et ferma la porte.

Durant ce temps, Hector et André de Pierrefeu entraient dans la cour du *Dragon bleu*.

C'était une véritable auberge, comme il y en avait alors et comme il n'y en a plus aujourd'hui à Paris, si ce n'est une peut-être à l'extrémité de quelque faubourg.

Ecurie pour les chevaux, large table pour les cavaliers, cave bien garnie, cuisine vaste comme une salle d'armes, dont le feu flambait joyeusement devant une broche homérique posée sur de grands chenets de fer ouvragé.

Qui donc avait dit que ce n'était pas une bonne auberge?

Ce bourgeois, à qui sa femme, du reste, avait fait une verte semonce, était un pur calomniateur.

Le *Dragon bleu* était certainement la meilleure hôtellerie de tout le carré Saint-Martin.

Et quel empressement pour les voyageurs!

A peine le sabot des bidets eut-il frappé le pavé inégal et pointu de la cour, que servantes, marmitons, valets d'écurie, tout le monde accourut.

Digitized by Google

Et, au milieu d'eux, l'hôtelier lui-même.

C'était un petit homme ventru, aux cheveux grisonnants, à l'air majestueux, qui répondait au nom de maître Boniface et qui était marguillier de l'église Saint-Martin-Des-Champs.

Il avait une mine joviale quand il lui arrivait des voyageurs d'un certain âge.

Mais son visage se rembrunissait si, d'aventure, au lieu d'hommes mûrs, les nouveaux venus étaient des jeunes gens.

Il fronça donc le sourcil en voyant Hector et son frère mettre pied à terre et jeter la bride aux valets.

Hector courut à lui et lui tendit la main.

— Bonjour, mon bon ami Boniface, lui dit-il. Est-ce que tu ne me reconnais pas?

Maître Boniface tressaillit et fit même un pas en arrière.

— Il me semble, balbutia-t-il... Oui... en effet... non... ce n'est pas possible...

— Comment! dit joyeusement le jeune homme, tu ne reconnais pas ton petit Hector?

— Seigneur Dieu! est-ce possible?

— Mais oui.., c'est bien moi, Hector de Pierrefeu.

— Ah? fit l'hôte, qui devint tout pâle.

— Comme te voilà défait...

— Excusez-moi, monsieur le comte, vous n'aviez

pas dix ans quand j'ai quitté le château.... l'émotion de vous revoir... la joie... vous comprenez.

— Oui, oui, mon bon ami.

Boniface essuyait de grosses gouttes de sueur qui perlaient à son front.

— Voici mon frère, dit encore Hector en prenant André par la main.

Boniface devint de plus en plus pâle.

— Est-ce que vous venez descendre chez moi? demanda-t-il d'une voix étranglée.

— Sans doute. Voulais-tu pas que nous allassions ailleurs...?

— C'est vrai... Vous avez raison... C'est beaucoup d'honneur pour moi...

Et l'émotion de maître Boniface allait croissant au lieu de se calmer.

— Nous venons te demander à souper et à coucher, dit Hector; puis demain...

— Demain? fit Boniface avec anxiété.

— Nous irons à Versailles.

L'hôtelier parut respirer et son angoisse se calmer un peu.

Il conduisit les deux jeunes gens dans la grande salle de l'auberge, laquelle était en même temps la cuisine.

Une femme était assise au coin du feu devant la

Digitized by Google

broche qui tournait, garnie d'un énorme quartier de bœuf.

Cette femme, qui était grande, sèche, d'aspect sinistre, en dépit d'une certaine beauté vulgaire, jeta un étrange regard sur les jeunes gens.

— Tiens, femme, dit Boniface, dont la voix se remit à trembler un peu, je te présente les fils de mon ancien maître, le comte de Pierrefeu.

— De beaux jeunes gens ! dit-elle avec un sourire qui arracha un frisson à l'hôtelier.

Hector et son frère s'étaient installés auprès du feu.

Boniface se pencha vers sa femme.

— Tu me réponds de ceux-là sur ta tête ! dit-il tout bas.

La femme haussa les épaules.

Puis, avec un sourire de pitié :

— Est-ce que nous sommes les maîtres? dit-elle.

— Nous le serons pour cette fois...

— Imbécile !

Boniface consultait du regard la grande horloge à cage de noyer placée dans un coin de la salle.

— Huit heures, dit-il, l'homme ne viendra pas.

— Je l'espère pour toi, répondit sa femme d'une voix ironique et sourde.

Boniface courba la tête et ne prononça plus un seul mot

Seulement, il mit son auberge un peu sens dessus dessous, pour faire aux fils de son ancien maître une réception convenable.

Puis il ne voulut pas qu'on dressât la table dans la cuisine.

— Et où veux-tu donc nous faire souper? dit Hector.

— Dans votre chambre, monsieur le comte.

— Pourquoi?

— Mais parce que vous serez plus tranquilles.

— Comme tu voudras, dit le jeune homme qui pensait toujours à la belle Woïna.

Tandis que Boniface conduisait ses jeunes hôtes à leur logis, le valet d'écurie dit tout haut :

— Ces gentilshommes partiront sans doute de grand matin? A quelle heure faut-il tenir les chevaux prêts?

L'hôtelier lui jeta un regard de travers.

— Ces messieurs partiront en plein jour, après déjeuner, répondit-il. Tu peux aller te coucher.

Hector et son frère soupèrent du bout des dents.

André n'avait pas faim ; mais il était las.

Hector rêvait de la belle Tartare.

Pour leur faire honneur sans doute, maître Boniface avait voulu les servir lui-même.

Quand ils eurent terminé leur repas, il dit à Hector :

— Vous ferez bien de fermer soigneusement votre porte, monsieur le comte.

— Bah! il y a donc des voleurs à Paris? demanda Hector en riant.

— C'est-à-dire, répondit Boniface, que, depuis sept ou huit mois, on ne parle que d'assassinats et de vols dans le quartier. La semaine dernière encore, on a tenté de forcer la porte de la basse-cour pour voler les chevaux d'un gentilhomme normand qui logeait ici.

— Eh bien! je fermera ma porte soigneusement, répondit Hector.

— Vous passeriez votre épée sous votre traversin, que cela ne ferait pas de mal.

— Bah!

— Et une bonne paire de pistolets sur votre table de nuit.

— Mais tu m'effrayes.

L'hôtelier n'eut pas le temps de justifier ses craintes, car la porte s'ouvrit et sa femme entra.

— N'écoutez donc pas mon mari, monsieur le comte, disait en pulvérisant d'un regard le malheureux Boniface. Il est un peu fou... depuis un soir où il a été battu en traversant le Pont-Neuf... il ne voit que voleurs, assassins et tire-laines partout. C'était bon au temps jadis; mais aujourd'hui, Dieu merci! M. le lieutenant de police fait bonne garde.

Digitized by Google

En même temps, elle congédia Boniface d'un geste impérieux.

Cet homme devait craindre sa femme au moins autant que les voleurs, car il sortit en poussant de gros soupirs, et sans même tourner la tête.

Alors Mme Boniface dit à Hector :

— Voici une lettre pour vous.

— Une lettre! fit le jeune homme, étonné.

L'hôtelière avait tiré de dessous son tablier un petit pli cacheté à la cire bleue et d'où s'exhalait un mystérieux parfum.

— C'est une femme qui vient de l'apporter, ajouta Mme Boniface.

Hector prit la lettre en tremblant et jeta les yeux sur l'enveloppe.

La suscription était ainsi rédigée :

« A Monsieur le comte Hector de Pierrefeu, au *Dragon bleu.* »

La lettre était bien pour lui.

Qui donc pouvait écrire à Hector?

L'écriture trahissait une main de femme..., et quelle autre femme que la belle Woïna pouvait savoir que le jeune Hector de Pierrefeu était descendu au *Dragon bleu*, rue des Enfants-Rouges?

Et le jeune homme, pris d'un violent battement de cœur, brisa d'une main tremblante le cachet de cette lettre.

## III

La lettre mystérieuse était ainsi conçue :

« Si le comte Hector de Pierrefeu est aussi brave « que beau, aussi tendre que spirituel, et qu'il ne « dédaigne point une aventure d'amour, il quittera « l'hôtellerie du Dragon bleu à dix heures du soir, « et s'en ira par la rue du Temple jusqu'au bord de « la rivière.

« Là il trouvera une personne qui le conduira au- « près de celle qui se meurt d'amour pour lui. »

Pas de signature.

Mais chaque ligne, chaque mot flamboyaient aux yeux d'Hector en lettres de feu et semblaient tracer le nom de Woïna.

Digitized by Google

Cependant il eut la force de cacher ses émotions et de garder un front à peu près impassible.

— C'est bien! dit-il à Mme Boniface, je vous remercie.

Et il mit la lettre dans sa poche.

Le jeune André dormait tout debout, et il ne fit point attention à la lettre que son frère venait de recevoir.

L'hôtelière sortit un peu inquiète, après avoir attendu que, par un mot, le jeune homme fît part de sa résolution.

Un sablier placé sur la cheminée de la chambre était pourtant l'unique mobile de son calme apparent.

Le sablier marquait neuf heures.

Pour se conformer aux indications de la lettre, Hector avait toute une heure à attendre.

Ensuite, en vrai chevalier, il trouvait parfaitement inutile de mettre qui que ce fut dans le secret de sa bonne fortune, et encore moins l'hôtelier et sa femme.

Il fit donc mine de se glisser dans son lit, et, suivant la recommandation de maître Boniface, il plaça ses pistolets sur le guéridon et son épée sous le traversin.

Puis il attendit d'abord que le petit frère fût endormi, ce qui ne tarda pas, et ensuite que l'heure du rendez-vous eût sonné.

Pendant ce temps, la femme de l'hôtelier était redescendue dans la grande salle de l'auberge.

L'aubergiste, assis auprès du feu, la tête dans ses mains et ses coudes sur les genoux, avait une expression de douleur sinistre et presque de désespoir en ce moment.

Sa femme, qui s'appelait Catherine, lui frappa sur l'épaule.

— Qu'est-ce que tu fais donc là? dit-elle.

— Rien, répondit-il d'un ton bourru.

Les marmitons, les filles de cuisine, tout le monde était couché.

Il ne restait plus debout dans l'auberge que maître Boniface et sa femme.

— Vas-tu pas te désoler encore? reprit Catherine d'un ton moqueur.

Boniface leva les yeux au ciel.

— Que fais-tu donc là, au lieu de t'occuper de nos affaires?

— Nous n'avons pas d'affaires ce soir.

— Tu te trompes...

Il tressaillit des pieds à la tête et murmura d'une voix sourde :

— Du moins je l'espère bien.

Puis, regardant l'horloge, qui marquait plus de neuf heures.



— Non, non, dit-il avec véhémence, nous n'en aurons pas...

— Ah! tu crois?

— L'*homme* vient toujours à l'entrée de la nuit. Puisqu'il n'est pas venu, c'est qu'il ne viendra pas...

— Je l'espère pour toi, dit Mme Boniface avec une sourde ironie. Tu as toujours si grand'peur quand la besogne nous arrive, que c'est grand'pitié, en vérité, de te voir en cet état.

— Femme, femme! murmura maître Boniface avec un accent sombre et désespéré, tu verras... le châtiment sera terrible...

Catherine haussa les épaules et répondit :

— Il faut bien gagner sa pauvre vie... et puis...

— Et puis quoi?

— Tu sais bien que nous leur appartenons corps et âme, et que nous sommes forcés d'obéir.

— Oh! malheur, malheur! murmura maître Boniface en prenant son front à deux mains.

— Imbécile! dit sa femme.

— Mais ne sais-tu donc pas, poursuivit-il avec une sorte de véhémence subite, que ces deux jeunes gens sont les fils de mon ancien maître.

— Certainement, je le sais. Eh bien?

— Eh bien! non, cela ne sera pas... cela ne peut être... dussé-je aller dénoncer la vérité au lieutenant de police.

— Tu n'en aurais pas le temps, dit froidement sa femme.

Il se leva brusquement.

— Et pourquoi donc? fit-il.

— Parce que tu serais mort avant d'avoir touché le seuil de son hôtel.

— Malheur! répéta maître Boniface avec un accent désespéré.

— Mais, reprit Catherine, je crois que tu te mets la cervelle à l'envers bien inutilement.

Il la regarda avec anxiété.

— Sans doute, poursuivit-elle; l'homme n'est pas venu, il ne viendra pas.

— Oh! Dieu! puisse-t-il t'entendre!

— Est-ce que ces beaux messieurs ne partent point demain matin pour Versailles?

— Oui, ils me l'ont dit.

— Eh bien! va dormir tranquille..... ou plutôt...

Catherine parut réfléchir.

— Pardienne! fit-elle après un moment de silence, je ne me trompais pas tout à l'heure, quand je te disais qu'au lieu de te lamenter, tu ferais mieux de t'occuper de nos affaires.

— Que veux-tu dire?

— Est-ce que le drapier de la rue du Chantre, maître Loyseau, n'est pas venu ici aujourd'hui?

— Sans doute.

Digitized by Google

— Et ne t'a-t-il pas dit qu'il était prêt à payer, ce soir même, la rente annuelle qu'il nous fait pour la boutique que nous lui avons louée?

— C'est vrai.

— Alors, va chercher ton argent.

— Mais j'irai tout aussi bien demain.

— Non; il vaut mieux tenir que courir. L'argent est toujours mieux chez celui à qui il appartient que chez celui qui le doit.

— Mais si l'homme vient..?

— Il ne viendra pas, te dis-je.

— Mon Dieu! fit Boniface en joignant les mains, si cette femme pouvait dire vrai!

— Mais va-t'en donc chercher ton argent! s'écria Catherine impatientée.

Boniface se leva en trébuchant.

Catherine, qui était une mégère et devant qui le malheureux Boniface tremblait comme un enfant, le prit par les épaules et le poussa vers la porte, répétant :

— Mais va-t'en donc!

Il laissa échapper un soupir à attendrir un tigre, puis, prenant son chapeau et son manteau, il ouvrit la porte de la grand'salle, qui s'ouvrait sur la rue, et sortit sans vouloir traverser la cour.

Catherine s'approcha alors de cette porte qu'il avait laissée entr'ouverte.

Digitized by Google

Il faisait un beau clair de lune, qui rendait distinct le moindre objet.

L'hôtelière suivit des yeux son mari, jusqu'au moment où il tourna l'angle de la rue du Temple.

Elle prêta l'oreille jusqu'à ce que le bruit de ses pas se fût éteint dans l'éloignement.

Puis, refermant la porte.

— Si on écoutait cet imbécile avec ses sentiments, dit-elle d'un ton railleur, on se ruinerait. A cent écus par tête, voilà six cents livres qui vont nous tomber du ciel; c'est toujours ça.

Comme elle se disait cela, Catherine prêta de nouveau l'oreille.

Un pas d'homme se faisait entendre dans la rue.

— C'est *lui!* dit-elle.

Et elle courut ouvrir.

En effet, un homme, enveloppé dans un grand manteau, se glissa plutôt qu'il n'entra dans l'auberge.

Catherine referma la porte.

— Bonjour, madame Boniface, dit-il en se débarrassant de son manteau, qu'il jeta sur un siége, mais sans ôter le petit masque de velours noir qu'il portait sur le visage.

— Bonjour, monseigneur, répondit Catherine avec un accent de respect.

C'était un petit homme aux cheveux roux et gri-

sonnants sur les tempes, tout vêtu de noir, et dont les yeux brillaient au travers du masque comme des charbons ardents.

Il s'assit.

— Hé! hé! dit-il, nous avons du gibier frais, ce soir?

— Ça, c'est vrai, répondit Catherine.

— Est-ce qu'on n'a pas apporté une lettre?

— Oui, un homme que j'ai reconnu pour vous appartenir, monseigneur.

— Et cette lettre est-elle parvenue à sa destination?

— Certainement. Je l'ai remise moi-même.

— Alors, il ira au rendez-vous?

— Je ne sais pas.

— Comment?

— Dame! il est toujours là-haut... dans sa chambre...

— Ah!

— Et je n'entends aucun bruit, riposta Catherine. J'ai peur qu'il ne soit couché et endormi.

Le petit homme eut un geste de mauvaise humeur.

— Voilà qui dérangerait tous nos plans, dit-il.

Heureusement qu'en cet instant il se fit un certain remue-ménage au-dessus de sa tête.

— Qu'est-ce que cela? dit-il.

Digitized by Google

— Je crois bien que c'est lui, répondit Catherine.

— Vraiment ?

— Leur chambre est là-haut.

Et l'hôtelière levait un doigt verticalement vers le plafond.

On marchait au-dessus de leur tête.

Catherine éteignit la lampe qui brûlait sur la table.

Elle avait déjà couvert le feu.

Puis elle prit par la main celui qu'elle avait appelé monseigneur.

— Venez, dit-elle.

Le petit homme se laissa entraîner dans l'office, qui était attenante à la grand'salle, et qu'une porte vitrée garnie de rideaux en séparait.

Elle poussa cette porte sur eux, et tous deux attendirent.

Des pas se faisaient maintenant entendre dans l'escalier. Cependant celui qui venait marchait avec précaution.

Il ouvrit sans bruit la porte qui séparait l'escalier de la salle basse.

Puis il traversa cette salle sur la pointe du pied, se dirigea à travers les ténèbres vers la porte qui donnait sur la rue, l'ouvrit et s'arrêta un moment sur le seuil.

La nuit était claire et la lune brillait.

Cachée derrière la porte vitrée de la petite salle,

Catherine et le visiteur mystérieux qu'elle appelait monseigneur virent Hector de Pierrefeu, éclairé par les rayons de la lune, jeter un regard furtif dans la rue.

— C'est bien lui, dit l'homme au masque.

Hector tira la porte, et bientôt le bruit de ses pas se perdit dans l'éloignement.

Alors Catherine et l'homme sortirent de leur cachette.

L'hôtelière ralluma sa lampe.

— Où est ton mari? demanda l'inconnu.

— Il est sorti.

— Pourquoi?

— Je l'ai renvoyé, de peur qu'il n'empêchât le jeune homme d'aller au rendez-vous.

— Mais nous avons besoin de lui.

— Aussi va-t-il revenir.

Comme elle disait cela, la porte s'ouvrit et Boniface parut sur le seuil.

A la vue de l'homme au masque, il jeta un cri et recula pâle et frémissant.

— On ne m'attendait pas aussi tard, n'est-ce pas? dit le petit homme d'un air moqueur.

Boniface ne répondit pas. Il était comme pétrifié. Mais, soudain, il fit un pas vers l'homme au masque et se mit à genoux.

— Grâce! monseigneur, grâce, balbutia-t-il.

— Plaît-il? dit le petit homme d'un ton hautain.

— Grâce! répéta Boniface, dont les dents claquaient de terreur.

— Grâce pour qui?

— Pour ces deux enfants.

Un rire sec et moqueur retentit sous le masque de l'inconnu.

Boniface joignit les mains et poursuivit :

— Ce sont les fils de mon ancien maître... je les ai vus tout petits.

— Eh bien! dit en ricanant l'inconnu, partageons.

Un frisson parcourut tout le corps de Boniface.

— Le plus grand est parti, dit Catherine.

— Parti!

— Oui, il est allé à un rendez-vous d'amour.

En même temps elle ouvrit un bahut et y prit un masque de poix.

— Allons, allons! dit le petit homme, si le prince savait que tu te fais tant prier, tu pourrais bien t'en repentir demain... A l'œuvre!

Boniface courba la tête, et deux larmes brûlantes coulèrent le long de ses joues.

## IV

Cependant Hector de Pierrefeu avait tourné l'angle de la rue des Enfants-Rouges et descendait maintenant la rue du Temple.

Il faisait un beau clair de lune, et, malgré l'heure avancée, les édits et le couvre-feu, qui était encore en vigueur, il y avait pas mal de bourgeois et de menu peuple dans les rues.

On ne voyait pas de lumières aux croisées; mais ces mêmes croisées étaient ouvertes çà et là, et les Parisiens estimaient que, ne pouvant éteindre la lune comme ils avaient soufflé leur chandelle, ils avaient bien le droit de profiter de sa clarté.

Hector ne connaissait point Paris ; aussi, quand il eut fait une centaine de pas dans la rue du Temple, éprouva-t-il le besoin de se renseigner.



Digitized by Google

Le même bourgeois à qui il s'était adressé quelques heures plus tôt pour lui demander l'auberge des Enfants-Rouges était encore sur le seuil de sa porte.

Hector, grâce au clair de lune, le reconnut et alla vers lui.

Le bourgeois le reconnut pareillement et le salua.

— Mon cher Monsieur, dit Hector, je suis bien dans la rue du Temple ?

— Oui, mon gentilhomme.

— Et cette rue descend jusqu'à la rivière, n'est-ce pas ?

— C'est-à-dire, répondit le bourgeois, qu'elle aboutit à la place de Grève, laquelle touche à la rivière.

— Ce qui est absolument la même chose, dit Hector. Merci bien, et au revoir !

Mais le bourgeois le retint d'un geste :

— Pardon, dit-il, n'est-ce pas vous, mon gentilhomme, qui m'avez demandé déjà votre chemin dans la journée ?

— Oui, c'est moi, répondit Hector.

— Je vois avec plaisir, dit le bourgeois, que vous avez suivi mon conseil.

— Quel conseil ? demanda Hector.

— Vous n'êtes pas descendu au Dragon bleu ?

— Mais si...



— Ah bah! fit le bourgeois, et vous voilà...?

— Sans doute. Qu'y a-t-il donc d'extraordinaire à cela?

— C'est que..., c'est que..., balbutia le bourgeois, aussi vrai que je m'appelle Onésime Morel, et que je suis pelletier fourreur de mon état, quand un jeune et joli seigneur comme vous descend à l'hôtel du Dragon bleu...

— Eh bien? dit Hector.

— Il n'en sort plus.

— Vous voyez pourtant bien que j'en suis sorti, moi.

Le bourgeois allait répliquer; mais un nouveau personnage s'élança du fond de la boutique sur le seuil.

C'était la femme du pelletier.

— Mais te tairas-tu donc, misérable? dit-elle d'une voix aigre et criarde. Tu te mêleras donc toujours de ce qui ne te regarde pas?

Et, prenant son mari par le bras, la ménagère le fit rentrer violemment dans la maison, laissant Hector abasourdi.

Que signifiaient les paroles du bourgeois?

Un moment il fut sur le point de rebrousser chemin et de retourner auprès de son frère, qu'il avait laissé tout seul.

Si le pelletier disait vrai, on courait donc des dangers au Dragon bleu ?

Mais tout à coup une idée traversa son esprit.

— Est-ce que Boniface, se dit-il, n'est pas un ancien serviteur de ma famille? Que puis-je avoir craindre de lui ?

La lettre mystérieuse qu'il avait glissée dans son pourpoint lui brûlait la poitrine.

Donc, après avoir hésité quelques secondes, Hector se remit en route.

Cependant, comme il allait atteindre la place de Grève, ses hésitations le reprirent.

Une femme était assise sur la marche unique qui servait de perron à une porte bâtarde.

— Ma bonne femme, lui dit Hector en l'abordant, est-ce que vous connaissez l'auberge du Dragon bleu ?

A ce nom, la vieille tressaillit, se leva vivement et fit un pas en arrière.

— Pourquoi me demandez-vous cela? dit-elle. Vous êtes peut-être un des sergents de M. le lieutenant de police ?

— Mais pas le moins du monde, dit Hector en riant.

— Passez votre chemin, continua la vieille ; je suis une pauvre femme qui ne se mêle que de ses affaires et non point de celles des autres. Passez,

passez... Je ne sais pas ce que vous voulez me dire...

Elle rentra précipitamment chez elle sur ces derniers mots et ferma sa porte.

— Ma foi! tant pis, murmura Hector; il ne sera pas dit qu'un Pierrefeu aura fait attendre une jolie femme.

Et il continua son chemin.

La place de Grève, ordinairement déserte, était animée cette nuit-là.

On voyait au beau milieu une lueur rouge, et, tout à l'entour, des hommes qui allaient et venaient.

La curiosité s'empara d'Hector. Il s'approcha.

La lumière provenait d'un feu allumé; les hommes qui l'entouraient, et qui étaient au nombre de sept ou huit, avaient des mines sinistres et patibulaires.

Quand il fut tout près, notre héros aperçut un madrier qui s'élevait auprès du brasier.

C'était une potence.

Les hommes qui se chauffaient n'étaient autres que les aides de M. de Paris, comme on appelait alors le bourreau.

Ces hommes causaient à mi-voix.

Hector prêta l'oreille, et voici la conversation qu'il entendit :

— A quelle heure allons-nous prendre ces deux hommes? disait l'un.

— Au point du jour.

— Ce sont des voleurs, n'est-ce pas ?

— Je n'en sais rien ; mais je le crois.

— Peut-être de la bande à Cartouche ?

— Je ne sais pas.

L'homme qui interrogeait se mit à rire :

— Eh ! Canuche, dit-il, on croirait, à te voir triste et de mauvaise humeur ainsi, que ces deux hommes, que nous n'avons jamais vus, — car nous ne faisons jamais connaissance avec notre clientèle qu'au moment de l'expédier dans l'autre monde, — que ces deux hommes t'intéressent ?

— Non, dit Canuche.

— Pourtant tu nous a aidés de bien mauvaise grâce à dresser la potence, Canuche !

Canuche répondit :

— C'est que j'ai mon idée.

— Hein?

— Je trouve qu'on pend trop le pauvre monde.

Ces paroles furent accueillies par un éclat de rire bruyant.

— Et pas assez les gentilshommes, ajouta Canuche d'un ton bourru.

Hector était à dix pas du brasier, et les visages des valets du bourreau lui apparaissaient livides des reflets du feu.

Celui qu'on nommait Canuche et qui paraissait

commander aux autres était un homme jeune encore, au front couvert de cheveux jaunes, à la figure pâle et triste.

— Vous riez, vous autres, reprit cet homme, il n'y a pourtant pas de quoi rire.

— Bon! répondit le premier interlocuteur, voilà maintenant Canuche qui boude à l'ouvrage.

— Est-ce que notre métier te dégoûte?

— Non; mais j'aimerais mieux pendre d'autres personnes.

— Lesquelles?

— Je vous l'ai dit, des gentilshommes.

— Pourquoi donc?

— Mais parce que ce sont eux qui commettent tous ces crimes qui ont mis Paris en émoi depuis quelque temps.

— Quels crimes?

— Vous ne savez donc pas qu'on vole des enfants?

— On le dit; mais ce n'est pas vrai.

— Je sais ce que je dis, moi, murmura Canuche; mais ce que je sais ne regarde personne.

— On vole des enfants! pensait Hector de Pierrefeu. Qu'est-ce que cela peut signifier?

Un autre des valets reprit :

— Et on trouve des hommes assassinés dans les filets du pont de Saint-Cloud.

— Bah !

Canuche reprit d'un ton bourru :

— Mais ce ne sont pas nos affaires, après tout. Ne parlons pas de tout ça.

— Pourquoi ?

— Ça porte malheur.

Hector n'avait été aperçu par aucun des valets. Il s'approcha plus encore. Cette conversation piquait au plus haut degré sa curiosité.

— Hé ! Canuche, poursuivit un de ces hommes, tu crois donc que ces jolis coups-là sont œuvres de gentilshommes ?

— Je le crois.

— Mais...

— Je ne vous dirai pas pourquoi je le crois... ça ne me regarde pas... ni vous non plus... Et prenons bien garde, après avoir pendu tant de gens, de ne pas être pendus à notre tour.

Sur ces mots, Canuche se coucha au long du brasier, arrondit un de ses bras, posa sa tête dessus et prit l'attitude d'un homme qui n'est pas fâché de dormir un peu.

Hector s'éloigna.

Une fois encore il fut sur le point de rebrousser chemin et de s'en aller au Dragon bleu veiller sur son frère.

Canuche n'avait-il pas dit qu'on volait des enfants ?

Digitized by Google

Mais quels enfants?

Sans doute, des bambins de trois ou quatre ans, que des saltimbanques emmenaient pour les dresser à leur métier d'enfer.

Le frère d'Hector n'était pas encore un homme; mais ce n'était plus un enfant, et puis, Boniface n'était-il pas là pour veiller sur lui?

Hector, en faisant toutes ces réflexions, caressait de la main le cher billet.

Ce billet sans signature pouvait-il venir d'une autre femme que de la belle Woïna?

Notre héros poussa jusqu'à la rivière.

Il n'y avait alors ni quai, ni parapet, et la place de Grève descendait par une pente inclinée jusqu'au bord de l'eau.

La grève était déserte; on ne voyait au-delà que les silhouettes noires des édifices qui s'élevaient sur la rive gauche; on n'entendait d'autre bruit que le clapotement sourd de l'eau.

Où donc était la personne qui devait servir de guide à Hector de Pierrefeu?

Un soupçon traversa son esprit, soupçon terrible qui fit perler à son front quelques gouttes de sueur.

N'était-il pas la victime d'une mystification, et ce rendez-vous qu'on lui donnait n'était-il pas un moyen de lui faire abandonner un moment son frère André?

Les paroles de Canuche, à propos des enfants volés, lui revinrent en mémoire.

Mais il n'eut pas le temps de prendre une résolution.

Tout à coup il aperçut un point noir au milieu du fleuve; il entendit distinctement le bruit sec et cadencé de deux avirons qui frappaient l'eau. Une barque semblait se diriger vers lui.

Hector attendit.

Bientôt la barque fut si près de la berge, que, les rayons de la lune aidant, Hector put voir les personnes qui la montaient.

Il vit un homme et une femme.

L'homme manœuvrait l'embarcation.

La femme était debout à l'avant.

La barque, adroitement lancée hors du courant, vint enfoncer dans le sable l'extrémité de sa quille, à dix pas de l'endroit où se tenait Hector, immobile et muet.

La femme sauta lestement à terre, puis elle marcha droit à Hector, qui l'attendit de pied ferme.

Elle était enveloppée dans un grand manteau, et son visage était couvert d'un petit loup de velours noir.

A cette époque, l'usage du masque était fréquent, et, en plein jour, une femme de qualité parcourait

les rues de Paris, un loup sur le visage, sans attirer l'attention ni exciter la curiosité.

Mais Hector arrivait de province, et ce fut avec un certain étonnement ému qu'il vit la femme masquée venir à lui.

Était-ce donc Woïna?

Non, si Hector en croyait la teneur du billet qu'il avait reçu. Oui, s'il faisait attention au masque.

La femme vint à lui et lui posa une main sur l'épaule.

— N'êtes-vous pas celui qui attend? dit-elle.

— Oui, répondit le jeune homme.

— Comment vous nommez-vous?

— Hector de Pierrefeu.

— C'est bien vous.

Dès les premières paroles de l'inconnue, Hector avait compris que ce n'était pas la belle Tartare.

La sœur du prince Trespatki avait une voix harmonieuse et fraîche.

Cette femme-là, au contraire, avait l'accent un peu aigre et chevrotant d'une duègne.

— Je suis chargée de vous conduire auprès de celle qui vous attend, dit-elle.

— Je suis prêt à vous suivre, répondit Hector. Mais un mot, je vous prie.

— Parlez.

— N'est-ce pas la princesse Woïna qui vous envoie.

La voix d'Hector tremblait, tandis qu'il parlait ainsi.

— Je ne puis rien vous dire.

— Ah!

— Et, reprit l'inconnue, si vous ne savez pas vous conformer à toutes les conditions que je suis chargée de vous imposer, vous pouvez vous en retourner par où vous êtes venu.

— Que dois-je donc faire?

— Monter d'abord dans cette barque.

— Bien.

— Quand vous y serez, je vous banderai les yeux avec un foulard.

— Je ne dois donc pas savoir où on me conduit?

— Non.

— Vous me banderez les yeux, dit Hector. Est-ce tout?

— Non. La personne qui vous attend est masquée comme moi.

— Oui, mais elle ôtera son masque?

— Je ne crois pas.

— Ce n'est donc pas la princesse?

— Je ne puis rien vous dire.

— Après tout, pensait Hector, je comprends cela. La princesse ne veut pas se compromettre. C'est elle, c'est bien elle.

— Acceptez-vous? demanda la duègne.

Digitized by Google

— Oui.

— J'ai encore une condition à vous poser.

— Voyons?

— Quoi que vous puissiez voir et entendre cette nuit, et si étrange que vous paraisse ce que vous verrez ou entendrez, vous allez me donner votre parole de gentilhomme de ne jamais rien révéler.

— Je vous la donne.

— Ainsi, vous êtes décidé à me suivre?

— Oui.

— Alors, venez.

Elle le prit par la main et le fit monter dans la barque.

Hector s'aperçut alors que l'homme qui tenait les avirons était pareillement masqué.

La femme inconnue fit asseoir Hector auprès d'elle, à l'arrière de la barque.

Puis elle tira de son sein un large carré de soie, en fit un bandeau, le posa sur les yeux du jeune homme et le noua solidement derrière sa tête.

Alors, plongé dans d'épaisses ténèbres, Hector sentit, au mouvement imprimé à la barque, qu'il gagnait le large.

Où le conduisait-on? voilà ce qu'il n'aurait pu dire.

Mais, à la fraîcheur du courant d'air, à la rapidité que la barque paraissait avoir acquise, au temps

qui s'écoulait entre chaque coup d'aviron, il comprit qu'au lieu de remonter le fleuve, il descendait au contraire le fil de l'eau.

Et alors il se souvint encore de ces autres paroles de Canuche, le valet du bourreau :

— Vous ne savez donc pas qu'on trouve des hommes assassinés dans les filets de Saint-Cloud?

Mais Hector était brave, et il était trop tard d'ailleurs pour renoncer à l'aventure.

Le trajet dura une demi-heure.

Au bout de ce temps, la barque éprouva une violente secousse, puis demeura immobile.

— Nous sommes arrivés, dit la duègne.

— Alors, répondit Hector, ôtez-moi mon bandeau.

— Non; pas encore.

Puis, lui prenant la main :

— Levez-vous, enjambez le bordage... Là... bien.

Le pied d'Hector foulait le sable de la berge.

— Maintenant, venez, acheva la duègne.

Mais à peine avait-il fait deux pas, que Hector de Pierrefeu s'arrêta.

— Qu'est-ce donc? lui dit son guide mystérieux.

Hector venait de s'apercevoir qu'il n'avait plus son épée à son côté.

— Mon épée! dit-il, où est mon éoée?

— Je vous l'ai ôtée.

Digitized by Google

— Pourquoi ?

— Parce qu'on n'entre pas avec des armes dans la maison où je vous conduis.

— Mais... cependant...

La duègne avait un accent moqueur.

— Auriez-vous peur ? dit-elle.

— Non, certes.

— Alors, venez...

Et elle ajouta d'un ton plus sec :

— Il en est temps encore... Si vous voulez vous en retourner, je vais vous reconduire à l'endroit où je vous ai pris.

— Non, dit Hector, blessé dans son orgueil. Dussiez-vous me conduire chez le diable, je vous suivrai !

La duègne ne répondit pas ; mais elle continua à entraîner Hector.

Hector songeait à Woïna et se disait :

— Payer une heure d'amour de cette femme de tout son sang et de sa vie ne serait vraiment pas cher. Allons !...

Et comme il venait de quitter la berge, il sentit le pavé d'une rue résonner sous ses pieds.

## V

Hector, toujours plongé dans l'obscurité la plus profonde, marcha, guidé par la duègne, pendant un quart d'heure environ.

Puis la duègne s'arrêta.

En même temps, le jeune homme entendit un bruit sourd.

C'était le marteau d'une porte qu'on soulevait et qui retombait sur le chêne ferré.

La porte s'ouvrit.

La duègne poussa Hector devant lui, et un autre bruit apprit à celui-ci que la porte venait de se refermer.

Au pavé un peu pointu qu'il avait tout à l'heure sous les pieds succéda un sol uni et retentissant, formé sans doute par des dalles de pierre, et ses

bottes éperonnées retentirent, éveillant de lointains échos.

— Vous ne m'ôtez pas mon bandeau? dit-il.

— Non, pas encore, répondit la duègne.

Le bruit de ses pas apprenait à Hector qu'il traversait un vestibule sonore comme les corridors d'un cloître.

Un air frais, presque humide, lui fouettait le visage.

Enfin, la duègne s'arrêta de nouveau, poussa une porte, en fit franchir le seuil à Hector, et celui-ci éprouva tout à coup une triple sensation.

Une atmosphère plus chaude l'enveloppait; son odorat était charmé par un parfum mystérieux et pénétrant, et il devait être certainement dans un lieu éclairé, car une imperceptible lumière avait traversé son bandeau.

— Nous sommes arrivés, dit la duègne.

En même temps, elle dénoua le bandeau, et Hector ne put retenir un cri, tant la lumière qui frappa ses yeux lui parut éblouissante.

Pendant un moment même, cet éblouissement l'empêcha de voir où il était.

Mais enfin il se fit à cette clarté qui succédait tout à coup, pour lui, à une obscurité profonde, et il regarda les objets qui l'environnaient.

La duègne était debout devant lui.

Il se trouvait dans une petite pièce dont les murs étaient tendus d'une étoffe orientale aux vives couleurs.

Le sol était couvert d'un moelleux tapis.

De hauts lampadères placés sur la cheminée, aux deux côtés d'une pendule rococo, supportaient dix bougies dont l'éclat avait frappé Hector.

Auprès du feu, une bergère à coussins attendait le visiteur.

La duègne l'y fit asseoir et se plaça auprès de lui.

— Mais où suis-je donc ici? demanda le pauvre gentilhomme de province, qui n'avait jamais vu meubles si coquets, tentures si chatoyantes, luxe si étourdissant. Quel est donc ce palais?

— Ce palais est à vous, si vous le voulez, répondit la duègne en souriant.

— Mais... où est-elle?

Et il promenait son regard autour de lui et ne voyait que la duègne, sous le masque et le béguin de laquelle passaient quelques cheveux blancs.

— Attendez... elle va venir...

Hector respira.

Un moment, il avait eu peur que la vieille femme ne l'eût amené en ce lieu pour son propre compte.

— Vous serez fidèle à votre parole? dit-elle.

— Sans doute.

— Vous ne demanderez point à celle qui va venir d'ôter son masque?

— Non, certes.

— Et si vous sortez d'ici, quoi que vous ayez vu et entendu...

— Madame, dit fièrement Hector, aussi vrai que je m'appelle Pierrefeu, seigneur de Charmeuse, je vous jure...

— Charmeuse! s'écria la duègne.

— Oui, c'est un nom de terre de ma famille.

— Charmeuse! répéta-t-elle avec un accent singulier.

Et elle se leva de la bergère où elle était assise auprès d'Hector.

- Oui, Madame, reprit Hector un peu étonné, nous nous appelons de notre nom Pierrefeu de Charmeuse.

— Etes-vous donc Bourguignons?

— Oui.

— Et n'avez-vous pas un parent, un oncle peut-être, qui était capitaine dans Royal-Cravate... et qui se nommait... Raoul?...

La voix de la duègne s'était prise à trembler, tandis qu'elle faisait ces questions, et une singulière émotion l'agitait.

— Raoul de Chevreuse, dit Hector, c'était mon père. Comme il avait un frère aîné, mort sans en-

fants depuis, il ne portait alors que ce nom de Charmeuse.

— Et vous êtes son fils?

— Oui.

— Oh! dit la vieille femme en se tordant les mains, mon Dieu!

— Elle prononça ces derniers mots avec un véritable accent de désespoir.

Hector, stupéfait, la regardait.

— Mon Dieu!... répéta-t-elle comme affolée.

Et elle le prit par la main, disant :

— Venez, venez, suivez-moi!

Mais comme elle disait cela, la pendule sonna minuit.

La duègne jeta un cri sourd.

En même temps, la tenture se souleva et une porte s'ouvrit.

— Trop tard! murmura la duègne éperdue.

Mais Hector n'entendit pas ces paroles, tant l'émotion qu'il éprouva subitement fut violente

La porte qui s'ouvrait venait de livrer passage à une femme.

Et cette femme, qui marchait droit à Hector, c'était, ce devait être elle!

Elle était masquée, mais son cou, ses bras, ses épaules étaient nus et d'une blancheur éblouissante; et elle avait dénoué une luxuriante chevelure blonde,

Digitized by Google

qui ne pouvait appartenir qu'à la belle Woïna.

Son regard, humide de volupté, brillait à travers le loup de velours noir, comme une étoile sous la voûte céleste, après une pluie d'orage.

Hector tomba à genoux, palpitant, sans voix, les mains jointes.

Et cependant la duègne ne bougeait pas.

Elle était là, muette, frissonnante, regardant avec un sombre désespoir ce jeune homme qui ne la voyait plus.

La femme aux cheveux blonds eut un geste impérieux.

— Eh bien! dit-elle, que faites-vous là?

La duègne balbutia quelques mots.

— Mais sortez donc! répéta la nouvelle venue.

— Oh! pensait Hector en extase, c'est bien elle... je reconnais sa voix.

La duègne se dirigea lentement vers la porte. Au moment où elle allait en franchir le seuil, elle se retourna et jeta un dernier regard sur Hector.

Un regard désespéré!

Puis elle disparut.

La femme aux cheveux blonds avait relevé Hector.

— Venez vous asseoir là, près de moi, disait-elle.

Elle se pelotonnait gracieusement dans la bergère en parlant ainsi, et Hector ne pouvait plus s'y tromper. C'était bien la voix de Woïna qu'il enten-

dait. Aussi, comme elle lui abandonnait sa main, porta-t-il cette main à ses lèvres pour la couvrir de baisers, et s'écria-t-il :

— Ah ! chère Woïna !...

Elle tressaillit à ce nom.

— Taisez-vous ! dit-elle. Ce nom n'est pas le mien.

— Oh !

— Je ne l'ai jamais porté, reprit-elle d'une voix qui paraissait trembler.

— Mais c'est bien vous pourtant? dit Hector.

— Qui, moi? fit-elle.

— La sœur du prince...

— Quel prince? dit-elle.

Mais sa voix de plus en plus tremblante disait assez qu'elle mentait.

Alors Hector se souvint du serment qu'il avait fait à la duègne de ne pas exiger que celle qui l'attendait se démasquât, et il se dit : Que m'importe ! puisque c'est bien Woïna.

Puis il se remit à genoux devant elle.

— Pardonnez-moi, lui dit-il.

Elle se reprit à sourire à travers son masque

— Enfant, dit-elle, voulez-vous m'écouter?

— Oui, dit-il, parlez...

Et il se suspendit pour ainsi dire à ses lèvres.

— Un abîme nous séparait, reprit-elle; cet abîme,

je l'ai comblé. Savez-vous que je ne suis pas libre?... savez-vous que j'ai un mari?

Hector eut un geste qui traduisait un mouvement de jalousie.

— Un mari que je hais, poursuivit-elle.

— Ah, dit-il, tandis qu'un soupir de soulagement gonflait sa poitrine.

— Mais un mari qui me tuerait s'il me surprenait ici, ma main dans la vôtre.

— Oh! je vous défendrai, dit Hector avec un enthousiasme chevaleresque.

— Cher enfant!

— Il ne parviendrait jusqu'à vous qu'en foulant aux pieds mon cadavre, ajouta le jeune homme avec un fier sourire.

— Mais, reprit la femme aux cheveux blonds, il ne nous surprendra pas...; nous sommes ici dans une maison perdue en un lointain quartier de Paris...; les gens qui nous entourent me sont dévoués...

Elle parlait, et Hector écoutait cette voix harmonieuse et douce; elle le regardait, et il s'enivrait de ce regard; elle lui souriait, et ce sourire tombait sur son âme et l'électrisait.

— Dites, continua-t-elle. Voulez-vous que nous nous fassions un bonheur mystérieux et sans fin, le voulez-vous?

— Je vous aime!... balbutia-t-il.

— Vous viendrez ici chaque nuit...; mais vous serez discret, n'est-ce pas ?

— Oh! fit-il, pouvez-vous donc me le demander ?

— Ei si jamais vous me rencontriez sans ce masque que j'ai fait le serment de ne jamais quitter en votre présence, si vous veniez à me reconnaître dans le monde, me jurez-vous que pas un geste ne vous trahira, que pas un muscle de votre visage ne tressaillira ?

— Je vous le jure.

— C'est bien, dit-elle. Moi aussi, je vous aime...

Et elle lui mit un baiser sur le front.

Puis étendant la main vers un guéridon sur lequel il y avait une baguette d'ébène, elle la prit et s'en servit pour frapper sur un timbre.

A ce bruit, la porte par laquelle la duègne était sortie s'ouvrit de nouveau.

Hector vit alors deux valets qui roulaient devant eux une petite table toute servie.

— Je vous invite à souper, disait la femme aux cheveux blonds.

Comme leur maîtresse, comme la duègne, les deux laquais étaient masqués.

Ils apportèrent la table auprès du feu, devant la bergère, sans dire un mot, et ils se retirèrent.

La table était chargée d'un délicat souper froid ;

des vins jaunes comme l'ambre miroitaient dans des flacons de cristal de Bohême.

Les parfums æcres et pénétrants de la truffe du Périgord embaumaient l'air déjà chargé de chaudes et mystérieuses émanations.

Après l'éblouissement des yeux, après la fascination voluptueuse, Hector se trouvait pris par les séductions gastronomiques.

La femme au masque le servit de ses belles mains; elle lui versa à longs traits de ce vin couleur de topaze, et ils soupèrent unissant mille fois leurs lèvres en mille baisers.

Ils avaient touché à tous les mets; ils avaient bu de tous les vins, hormis un.

Celui-ci était d'un vert pâle et le flacon qui le contenait était de forme bizarre. On eût dit le vase sacré de quelque religion de l'extrême Orient.

— Qu'est-ce que cela? dit enfin Hector, qui s'étourdissait de plus en plus, échauffé par ces vins généreux qu'elle lui versait sans cesse.

Il avait passé un de ses bras autour de sa taille flexible et mince, et il la baisait sur le cou en lui faisant cette question.

— Ça, dit-elle, c'est du vin de Chypre.

— Pourquoi ne m'en versez-vous pas?

— C'est le vin défendu.

— Plaît-il?

— Le vin de science, ajouta-t-elle, faisant allusion à cet arbre fameux du paradis terrestre, qui fut, dit-on, la cause première de tous les maux de l'humanité.

— Et si j'en buvais, que m'arriverait-il?

— Peut-être un grand malheur.

— Lequel?

— Vous m'aimeriez toute votre vie

— Oh! versez alors, dit-il, versez vite!

Et il tendait avidement son verre

— Vous le voulez absolument?

— Oui.

— Vous boirez tout d'un trait?

— Oui, versez!

Elle étendit la main, prit le flacon, en versa deux doigts dans le gobelet d'Hector et lui dit en souriant :

— C'est vous qui l'aurez voulu.

Hector porta le verre à ses lèvres et but.

Soudain, une chaleur inusitée parcourut tout son corps; une gerbe d'étincelles parut sortir de ses yeux; son front se baigna d'une sueur abondante; son cœur gonflé cessa tout à coup de battre.

— Oh! mon Dieu!... balbutia-t-il.

Et il se renversa brusquement en arrière, ferma les yeux et s'allongea inerte sur la bergère.

On eût dit qu'il était mort.

Alors Woïna frappa de nouveau sur le timbre

Les valets entrèrent.

Ils ne témoignèrent aucune surprise de voir Hector en cet étrange état.

Sans doute qu'une scène semblable se renouvelait tous les soirs pour eux, et qu'ils y étaient habitués.

Puis ils emportèrent la table et se retirèrent.

Alors la femme blonde allongea Hector sur la bergère, le coucha sur le dos, et dégrafa son pourpoint.

Puis encore elle ouvrit sa chemise et lui mit la poitrine à nu.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Et cependant, Hector n'était ni mort ni même évanoui.

Il avait été frappé d'une attaque de catalepsie foudroyante.

Ses membres raidis ne pouvaient faire aucun mouvement ; son cœur battait à peine ; il eût fait de vains efforts pour ouvrir les yeux.

Cependant il entendait, et il n'avait perdu ni son intelligence, ni la conscience de ce qui lui advenait.

Le sens de l'ouïe paraissait même se développer chez lui au détriment de tous les autres.

Il entendit donc!

Il entendit la porte qui s'ouvrait de nouveau, un

Digitized by Google

pas d'homme qui frappait le parquet; puis le dialogue suivant qui s'établit entre le nouveau venu et la femme blonde.

— C'est dommage!

— Vous le trouvez donc beau?

— Il est gentil à croquer.

— Je le croquerai! dit l'homme avec un rire féroce. Il faut bien que je me guérisse.

— Oui, mais je veux ma part, moi, reprit la femme blonde; je veux ma part de ce sang rose et frais qui coule dans ces veines bleues.

— Coquette!

— Je veux être belle, moi aussi.

Hector faisait d'inutiles efforts pour vaincre la léthargie qui l'étreignait.

Il ne voyait pas l'homme qui venait d'entrer, mais il le devinait.

Il devinait qu'il avait affaire à ce monstre couvert de lèpres qu'il avait rencontré dans la forêt de Sénart. Il comprenait maintenant qu'il était tombé dans un piége et qu'on en voulait à sa vie.

Mais si son cœur bondissait dans sa poitrine, si sa pensée se réveillait orageuse et pleine de vie, son corps refusait tout service.

On eût dit que son âme était désormais enfermée dans une enveloppe de pierre ou de marbre.

Il essaya de crier; sa gorge ne laissa passer aucun son.

En même temps il éprouva une légère douleur.

C'était sans doute le vampire femelle qui lui enfonçait sous le sein une épingle d'or détachée de sa chevelure.

Puis il se fit un silence.

Hector éprouva alors une autre sensation.

A la place même où il avait senti une piqûre, il lui sembla que les lèvres de la femme blonde s'appuyaient avec une âcre volupté.

Le vampire buvait tranquillement son sang.

Cela dura cinq minutes en réalité ; mais, pour Hector ce fut un siècle d'agonie.

Puis le contact brûlant des lèvres cessa tout à coup.

— A mon tour, dit la voix d'homme.

— Est-ce qu'on le dépêchera cette nuit demanda la femme blonde.

— Non.

— Pourquoi?

— Mais parce que j'ai pris un bain il y a une heure.

— Ah! c'est juste. Je n'y pensais plus.

— Alors, ce sera pour demain ?

— Oui.

Hector eût consenti de bon cœur à mourir tout

de suite, s'il lui avait été donné de triompher de sa léthargie, de se lever et de se ruer sur les deux misérables qui s'abreuvaient de sang humain.

— A mon tour! répéta le vampire.

Et Hector sentit d'autres lèvres qui s'appuyaient sur sa piqûre, et tout son être se révolta

C'était bien certainement le hideux Tartare, couvert de lèpre, qui buvait son sang maintenant!...

Mais cette révolte ne fut qu'intérieure. La perfide liqueur avait fait de son corps une masse inerte, livrée sans défense à ses ennemis.

— Je suis perdu! pensa le malheureux jeune homme. Qui donc veillera sur mon frère?

## VI

Hector de Pierrefeu sentait que sa vie s'en allait par cette imperceptible blessure qu'on venait de lui faire au-dessous du sein.

Son esprit, jusque-là vivace et dans toute sa force, s'affaiblit peu à peu.

Peut-être même que cette pensée, qui seule vivait dans ce corps inerte, se fût éteinte tout à fait si tout à coup le vampire n'eut interrompu son horrible succion.

— Frère, disait la femme blonde, en voilà assez. Si vous prenez tout aujourd'hui, il ne vous restera rien pour demain.

— C'est juste, dit le vampire.

— Et puis, continua la femme blonde, il ne faut pas oublier que messire Hermann, notre honoré doc-

Digitized by Google

teur, tient absolument à ce que le sang soit chaud quand vous prenez votre bain. Or, si vous le tuez ce soir, demain...

— Vous avez raison, ma sœur, interrompit le vampire.

Hector entendait tout cela, et son corps se refusait même à un frémissement !

On eût dit une montre dont toutes les pièces demeurent intactes, mais dont on a brisé le grand ressort.

Chose bizarre ! de même qu'il entendait, Hector était sensible au toucher.

Les lèvres de la femme blonde, puis celles du vampire lui avaient occasionné une impression d'horreur.

Il avait senti la piqûre ; il sentit parfaitement que la sœur du vampire posait sur sa blessure un petit appareil destiné à la fermer.

— Allons-nous le laisser ici jusqu'à demain ? demanda l'homme.

— Sans doute.

— Pensez-vous que la dose du narcotique soit assez forte pour qu'il ne revienne pas de sa léthargie ?

— Il n'en reviendra jamais, dit froidement la femme blonde.

— Ah ! vous croyez ?

— Il passera de vie à trépas sans avoir rouvert les yeux.

— Ma sœur, reprit le vampire, savez-vous l'opinion d'Hermann sur le narcotique dont vous vous êtes servi?

— Oui; il prétend que le corps seul est à peu près mort, mais que l'esprit veille et que les oreilles entendent.

— Ainsi, ce jeune homme nous entendrait?

— C'est Hermann qui le dit. Mais, comme les gens que nous avons endormis ne se sont jamais réveillés, nous ne saurons jamais si Hermann s'est trompé ou a deviné la vérité.

— Combien celui-là fait-i

— C'est le quarante-septième

— En deux mois?

— Oui.

Il y eut un silence. Puis la femme blonde reprit :

— Malgré l'amitié et la protection du comte, malgré votre fortune, malgré toutes les précautions que nous avons prises, je crois, mon frère, que nous jouons un jeu terrible.

— Bah! il faut bien que je me guérisse, et Hermann prétend que je n'ai plus qu'une dizaine de bains à prendre pour que ma lèpre tombe et que je redevienne beau comme le jour.

— Savez-vous que toutes ces disparitions mystérieuses font grand bruit dans Paris?

— Peuh! qu'est-ce que cela nous fait?

— Mon frère, continua la jeune femme, si vous m'en croyez, nous partirons...

— Allons donc!

— Nous retournerons dans nos terres de la Russie méridionale; là, les hommes nous appartiennent et nous en pouvons faire ce que nous voulons.

— Mais, ma chère, dit le vampire, vous êtes folle. Est-ce que nous pouvons quitter Paris vous et moi?

— Plaît-il?

— D'abord, le comte raffole de vous.

— Ce qui fait qu'il est homme à nous suivre.

— Soit. Mais la duchesse de Villepinte qui m'adore... et qui ne sait pas, comme le comte, nos petits secrets, ne nous suivra pas.

— C'est juste. Mais êtes-vous bien sûr que la duchesse vous adore?

— Oh! fit le vampire avec fatuité.

— Malgré votre lèpre?

— Je mets un masque quand je vais la voir.

— Et, ajouta la jeune femme d'un ton railleur, vous prenez bien soin de laisser tomber quelque gros diamant sur le tapis de son boudoir.

— Méchante! fit le vampire en riant.

Hector ne perdait pas un mot de cette cynique conversation.

— Oh! pensait-il, si je pouvais seulement revivre une heure, m'échapper d'ici et courir à Versailles; j'en sais assez maintenant pour donner de la besogne à M. de Paris; et Canuche avait raison, le bourreau commence à avoir soif de gentilshommes.

— Ainsi nous restons à Paris? reprit la femme blonde.

— Oui, certainement.

— Et si on nous découvre...?

— Ma chère, dit froidement le vampire, quand on a pour complice un prince du sang, on ne craint pas la colère du roi.

— Au fait, vous avez raison..., et, puisqu'il en est ainsi, songeons que la nuit s'avance, et qu'il serait bon de dormir quelques heures. Notre bateau nous attend...

— Et le comte devant assister demain à votre petit lever, ricana le vampire, vous ne voulez pas avoir les yeux battus?

— Je veux être belle!

Sur ces mots, elle frappa sur un timbre.

La duègne reparut.

— Veille sur ce garçon, lui dit-elle; monseigneur reviendra ici demain soir avec le docteur Hermann.

La duègne s'inclina; mais un rayon d'espoir brilla dans ses yeux.

Hector entendit alors les pas du vampire et de sa sœur s'éloigner, et le bruit de la porte qui se refermait.

Il avait une vingtaine d'heures à vivre.

La duègne s'approcha de la croisée et l'ouvrit. Puis elle se pencha en dehors.

La croisée donnait sur la rue.

Un bruit sourd qui monta jusqu'à la duègne lui apprit que la grand'porte de la maison venait de se renfermer.

Le vampire et sa sœur, marchant côte à côte, s'éloignèrent et descendirent la rue, à l'extrémité de laquelle on apercevait la rivière.

La duègne les suivit des yeux; elles les vit monter dans le bateau qui l'avait amenée elle et Hector, et, quand l'embarcation se fut mise en mouvement, elle referma la fenêtre.

Alors Hector entendit distinctement ces paroles :

— O mon Dieu! si je pouvais le sauver!

En effet, la duègne s'approcha de lui et se mit à le contempler.

— Oh! malheureuse que je suis! murmurait-elle, misérable femme vénale que l'amour de l'or a conduit au crime!... Je sais bien qu'ils me tueront...; mais, que m'importe! je le sauverai!...

Hector, toujours inerte, toujours paralysé, se demandait maintenant pourquoi cette femme s'intéressait à lui après l'avoir attiré dans le piége où il devait trouver la plus horrible des morts.

Elle s'était agenouillée près de lui et elle effleurait ses lèvres de son front.

— Oh! disait-elle encore, comme il ressemble à son père! et je ne l'ai pas reconnu..., et quelque chose ne m'a pas dit que c'était le fils de mon bien-aimé Raoul! Ah! malheureuse!... malheureuse que je suis!

A son tour, elle frappa sur le timbre.

Presque aussitôt, un homme entra.

— Que voulez-vous, Lénore dit-il.

Celui qui entrait était un des valets qui avait emporté la table.

Seulement, il n'avait plus son masque.

C'était un homme d'environ quarante ans, aux cheveux presque blancs, au visage ravagé par les passions.

A son regard louche, hésitant, presque sauvage, on devinait que ce malheureux avait dû souffrir longtemps avant de se faire le serviteur de grands coupables.

La duègne, elle aussi, avait jeté son masque.

C'était une femme qui avait plus de cinquante

ans, mais dont le visage conservait les traces d'une beauté qui avait dû être merveilleuse.

Elle regarda le valet et lui dit :

— Robert, tous les sentimens humains sont-ils donc éteints en toi ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ? répondit il avec étonnement.

— Robert, poursuivit-elle, est-ce que tu n'as pas horreur de l'abominable métier que nous faisons ?

Il tressaillit, courba la tête et murmura d'une voix étranglée :

— Il faut bien vivre.

— Vivre en tuant les autres, n'est-ce pas ?

Le valet ne répondit pas.

— Dis plutôt, continua la duègne, que c'est la peur de la mort qui t'enchaîne ici.

— C'est possible, répliqua-t-il; vous savez bien, Lénore, que le jour où nous refuserons d'obéir sera le dernier de notre vie.

— Eh bien ! que m'importe ! s'écria-t-elle tout à coup.

Le valet recula et leva sur elle un œil plein de stupeur :

— Comment ! dit-il, c'est vous qui parlez ainsi ?

— C'est moi.

— Vous ! dit-il avec une ironie sauvage, qui depuis si longtemps attirez avec une infernale habileté

les malheureuses victimes dans cette maison maudite!

— Eh bien, je renonce à mon affreux métier.

— Vous!

— Je veux sauver ce jeune homme

Et elle montrait Hector, toujours inerte et qu'on eût cru mort.

— Ce jeune homme?... fit le valet avec un redoublement de curiosité et d'étonnement.

— Oui.

Et la duègne, saisissant tout à coup la main du valet Robert,

— Ecoute, dit-elle, écoute-moi. Lénore est mon nom de guerre. C'est sous ce nom que, tombée au dernier échelon de la débauche, je l'ai franchi pour tomber plus bas encore et devenir la complice du crime.

Mais avant d'être une courtisane avilie, j'ai été une femme..., une femme belle, jeune, aimante..., et j'ai été aimée...

Je me souviens de ma jeunesse... Je vendais alors des fleurs sur les places publiques... J'étais belle... Les louis pleuvaient dans mon tablier.... Tous les gentilhommes qui passaient par le Palais-Royal me regardaient en souriant et m'offraient leur fortune et leur cœur.

Mais un seul avait le don de me faire tressaillir; un seul me plut, un seul fut aimé.

C'était le père de ce jeune homme. Comprends-tu maintenant?

— Oui, dit Robert.

— Comprends-tu que je veuille le sauver?

— Oui, mais.....

— Mais quoi? fit la duègne avec emportement.

— Vous savez bien, Lénore, que ce n'est point possible.

— Pourquoi?

— Mais, dit Robert, parce que le sauver, c'est nous exposer à la mort.

— Qu'importe?

— Et puis..., dans l'état où il est...

Et Robert montrait Hector toujours en léthargie.

— Où le transporter? où le cacher?... continua-t-il.

— Je ne sais pas...; mais il faut le sauver!

Robert secoua la tête et répéta :

— C'est impossible!

— Oh! fit Lénore avec désespoir, il le faut cependant.

— Tu sais bien qu'en bas, au rez-de-chaussée de cette maison, veillent deux hommes qui sont dévoués corps et âme au misérable à qui nous obéis-

sons nous-même. Comment veux-tu que nous sortions? comment veux-tu que nous passions?

— C'est vrai, dit Lénore. Mais cette maison a une terrasse?

— Oui.

— Cette terrasse donne sur les toits de la maison voisine?

Robert secoua la tête :

— Non, dit-il; Lénore; renonce à sauver ce jeune homme.

— Et si je ne veux pas, moi!

— Mais, malheureuse! c'est la mort pour toi!

— Je mourrai!

— Mais moi?

Et la voix de cet homme devint suppliante.

— Moi, reprit-il, je tiens à vivre...

— Lâche!

— Oh! ne m'accuse pas, Lénore, ne m'accuse pas de lâcheté! continua le valet. Si tu savais...; mais nom, tu ne sais pas... tu ne peux pas savoir... Eh bien! je vais tout te dire...; j'ai une fille!... une fille belle et pure, moi, infâme et souillé!..., une fille qui ne sait rien de notre horrible vie..., une fille qui me contemple avec amour et respect.. moi, le valet complaisant de ces buveurs de sang humain. Si je meurs, que deviendra-t-elle?

Et il avait des larmes dans la voix en parlant ainsi.

Mais Lénore s'écria :

— Tu as une fille ! et tu hésites à sauver cet enfant ! Tu es père... et tu ne comprends pas ?... Et tandis que ta fille, heureuse, ignorante, se fie en toi, tu te fais bourreau... Ah ! misérable !

Et Lénore regardait le valet Robert avec une indignation mêlée de mépris.

— Mais que veux-tu donc que nous fassions ? s'écria le valet.

— Je veux que nous le sauvions.

— Comment ?

— Je ne sais pas.

Mais tout à coup elle se frappa le front.

— Ah ! dit-elle.

— Quoi donc ? fit Robert.

— Te souviens-tu qu'un soir le prince a soupé ici ?

— Oui.

— Qu'il s'est grisé ?

— Parfaitement. Il y a de cela deux mois environ.

— C'est bien cela !

— Quand il a été gris, il a touché au flacon vert.

— Oui, je me souviens.

— Et il est tombé à la renverse, et il est resté

pendant plus d'une heure dans la position de ce jeune homme.

— Eh bien?

— Eh bien! madame est venue et a ouvert ce bahut que tu vois là.

— Bien.

— Elle a pris dedans un flacon.

— Après?

— Elle a versé deux gouttes de son contenu sur un mouchoir, et avec ce mouchoir elle a frictionné les tempes du prince.

— Et il est revenu à lui?

— Sur-le-champ.

— Eh bien! que veux-tu faire

— Combien sont-ils là-bas?

— Deux.

— Eh bien! deux contre deux.

— Que veux-tu dire?

— Si je trouve le flacon dont s'est servi la sœur du prince, je vais rendre la vie à ce jeune homme.

— Et puis?

— Et puis, acheva la duègne, toi et lui, vous vous ouvrirez un passage l'épée à la main.

Et elle s'approcha du bahut qui devait contenir le précieux flacon.

Digitized by Google

# V

La duègne ouvrit donc le bahut, fouilla un instant différents objets, et dit tout à coup avec un accent de joie :

— Je le tiens !

En effet, elle venait de mettre la main sur un petit pot d'un pouce de long et qui contenait une liqueur rougeatre.

Alors elle se pencha sur le jeune homme, et, débouchant la fiole, elle versa quelques gouttes de son contenu dans le creux de sa main.

Puis elle se mit à en frotter les lèvres, les paupières et les tempes d'Hector.

Le valet Robert, plein d'anxiété, la regardait faire.

— Il ne reviendra pas, disait-il en hochant la tête.

— Si, si, répondait Lénore; tu vas voir.

Digitized by Google

— Mais quand il sera revenu à lui, s'il revient, dit encore Robert, comment lui expliquerons-nous?...

— Nous ne lui expliquerons rien...; nous lui mettrons une épée dans la main et nous lui dirons : « Il faut sortir d'ici ou mourir ! »

— Mais où prendras-tu des épées? tu sais bien que tu lui as ôté la sienne?

— Oui, mais il y en a ici.

— Vraiment?

— Il y en a au moins trois, peut-être quatre, dans la pièce voisine. C'est monseigneur qui les laisse l'une après l'autre. Il arrive à jeun; il s'en va ivre-mort...

— Ivre de sang humain! murmura Robert.

— Et il laisse son épée, que j'ai bien soin d'enfermer. Tiens! ajouta la duègne, ouvre cette porte...; bien...; tu verras un placard.

— Je le vois. La clef est sur la porte.

— Ouvre, elles sont là.

En parlant ainsi, Lénore continuait à frictionner les tempes et les lèvres d'Hector.

Puis elle appuyait son oreille contre sa poitrine.

Tout à coup elle tressaillit de joie; les battements du cœur, qui paraissaient éteints, venaient de se faire entendre distinctement.

En même temps, les lèvres s'entr'ouvrirent et livrèrent passage à un soupir.

Puis, peu à peu, les membres perdirent leur rigidité marmoréenne, et les deux bras, qui pendaient au long du corps, s'agitèrent.

— Il revient! il revient! murmurait Lénore avec une joie fiévreuse.

Puis les yeux s'ouvrirent.

Le regard, indécis et vague d'abord, devint peu à peu intelligent et se fixa sur Lénore avec une indicible expression de reconnaissance.

Enfin tout le corps fut pris de tremblements convulsifs, agité de soubresauts, et soudain Hector, qui parvenait peu à peu à rompre les attaches de la léthargie, se trouva sur ses pieds.

Il fit deux pas en avant, agita ses bras et regarda de nouveau Lénore.

Seule la langue lui faisait défaut encore.

Robert, le valet, revint, apportant des épées.

Hector étendit la main et en saisit une.

Alors, sans doute, la satisfaction qu'il éprouva fut le coup de grâce de la paralysie, et sa langue se délia.

— Donnez! dit-il; nous allons bien voir...

Et comme Lénore voulait lui expliquer sa situation, il lui dit :

— C'est inutile...; j'étais comme mort, mais j'entendais tout...; donc je sais tout!... Marchons!

Et il avait jeté loin de lui la gaîne de chagrin de

l'épée dont la lame étincelait maintenant au feu des bougies.

Mais Lénore posa un doigt sur sa bouche.

— Chut! dit-elle. Il faut les surprendre et ne leur point donner le temps de se mettre en défense.

Le valet Robert était un de ces hommes à l'humeur sombre, au caractère concentré, qui passent tout à coup, sans transition aucune, de l'extrême faiblesse à une résolution inébranlable.

Lénore lui avait parlé de sa fille, elle avait invoqué cette affection demeurée pure au fond de cette âme avilie, et une corde muette jusque-là avait tout à coup vibré. Maintenant, il était résolu à sauver Hector, dût-il périr lui-même.

Il avait saisi une épée et la brandissait.

— Marchons! répéta-t-il après Hector.

Lénore s'arma d'un flambeau et ouvrit la porte.

La porte donnait sur un long et vaste corridor, qui aboutissait à l'escalier.

Robert se pencha à son oreille et lui dit :

— S'il n'y avait qu'eux là-bas, nous sortirions tout doucement, sur la pointe du pied, et peut-être ne s'éveilleraient-ils pas, car ils ont bu ce soir plus que de coutume, et je les crois ivres. Mais il y a Minos.

— Ah! si je pouvais l'empoisonner! murmura Lénore.

Minos était un chien, un chien énorme, au poil hérissé, à l'œil sanglant, à la gueule toujours béante, armée d'une mâchoire terrible.

Le Tartare l'avait amené du Caucase, et cet animal ne connaissait que deux hommes, n'obéissait qu'à eux, le Tartare et un moujick, qui était l'un des deux hommes dont avait parlé Lénore.

Ce moujick, quand la maison renfermait une victime destinée aux barbares plaisirs de son maître, avait coutume de coucher en travers de la porte.

Minos dormait à ses pieds.

Au moindre bruit, le chien bondissait.

Ce n'était pas un de ces roquets qui font plus de bruit que de besogne, qui hurlent à satiété et dont un coup de bâton fait justice.

Minos grondait l'espace d'une seconde, juste le temps nécessaire pour réveiller le moujick ; puis il bondissait en avant et sautait à la gorge de quiconque lui paraissait être un ennemi

Le moujick était toujours armé d'une longue lance à fer triangulaire.

Le valet qui couchait auprès de lui, et qui était Français, possédait une paire de pistolets.

Tous deux, du reste, étaient dévoués corps et âme au vampire, et ils avaient pour mission de surveiller non pas la duègne, qui le servait depuis longtemps, mais le valet Robert, qui était plus nouveau qu'eux.

Digitized by Google

Lénore voulut éteindre son flambeau.

— Non, dit Robert.

— Pourquoi ?

— Il faut y voir pour tenir tête au chien.

En effet, à peine arrivaient-ils sur la première marche de l'escalier, que Minos, qui était couché au bas, gronda sourdement.

— Paix ! Minos ! dit le moujick s'éveillant en sursaut.

Le chien continua à gronder.

Alors le moujick se leva, et, s'approchant de l'escalier, il vit de la lumière.

— Est-ce toi, Lénore? dit-il.

Lénore ne répondit pas.

— Que veux-tu, Robert? répéta-t-il.

Lénore avait fait un signe à Robert, qui ne répondit pas.

— Sus, Minos ! sus ! cria le moujick qui, ne recevant pas de réponse, flaira le danger.

Le chien s'élança dans l'escalier, fit entendre un dernier rugissement et se rua sur Robert, qui descendait le premier.

Le moujick, la lance à la main, suivait le chien.

Tout à coup le chien poussa un hurlement de douleur, s'agita un moment au milieu de l'escalier comme un arbre déraciné au flanc d'une colline, et

vint rouler lourdement dans les jambes du moujick, qu'il couvrit de son sang.

Au moment où il sautait à la gorge de Robert, Hector de Pierrefeu, qui avait retrouvé toute son énergie et toute sa force, lui avait enfoncé son épée dans la gueule.

L'arme avait traversé la langue et ensuite la gorge, et le féroce animal était blessé à mor

— A moi! à moi! cria le moujick, qui, en même temps que le chien se tordait expirant à ses pieds, avait aperçu en haut de l'escalier les silhouettes de Lénore, de Robert et d'Hector.

La duègne éteignit alors son flambeau.

— Place! cria Robert.

— Place! répéta Hector.

Mais l'autre valet, déjà réveillé par les hurlements du chien, accourut, et au hasard fit feu de l'un de ses pistolets.

La lampe éteinte, l'escalier s'était trouvé plongé dans les ténèbres.

La lueur du coup de feu l'éclaira un instant.

A cette lueur, le valet aperçut Hector et comprit tout.

— Il a gagné Lénore et Robert, pensa-t-il.

Et, prenant le second pistolet à sa ceinture, il fit feu de nouveau, cette fois dans la direction où il avait aperçu le jeune homme.

On entendit un cri de douleur, puis des cris de rage.

Puis, dans les ténèbres, commença une affreuse mêlée.

La lance du Moujick, l'épée de Robert et celle d'Hector se heurtaient et s'arrachaient mutuellement des étincelles.

L'autre valet, armé d'une épée, défendait pied à pied l'escalier.

Lénore, immobile et muette, se tenait à distance.

Le combat fut long, acharné, terrible.

Les adversaires ne se voyaient pas; mais ils se devinaient et se rencontraient.

Enfin, le Moujick laissa échapper sa lance.

L'épée d'Hector lui avait traversé la poitrine, et il tomba lourdement en travers de l'escalier.

L'autre valet avait lâché pied et pris la fuite.

Au moment où le Moujick tombait, on l'entendit ouvrir la porte de la rue et s'élancer dehors.

— Nous sommes sauvés! s'écria Lénore, qui avait rallumé la lampe et voyait maintenant le Moujick, expirant, couché sur son chien mort.

— Nous sommes perdus! dit Robert.

— Perdus!

— Oui, écoute plutôt.

On entendait en effet, dans la rue, le pas lourd et mesuré d'une ronde de police.

Les assassinats, les disparitions mystérieuses, les enlèvements s'étaient tellement multipliés depuis quelque temps, que le lieutenant de police, M. de Sartines, avait donné les ordres les plus sévères.

Tout tapage nocturne était sévèrement réprimé ; on arrêtait quiconque était trouvé les armes à la main, et le valet Robert comprit que l'autre laquais, en sortant, avait rencontré une ronde, et qu'il l'amenait en toute hâte.

En effet, presque aussitôt on frappa à la porte.

— N'ouvre pas! dit Robert, voyant que Lénore descendait l'escalier.

— Mais la police sera pour nous!

— Non, malheureuse! N'ouvre pas!

— Pourquoi?

— Parce que cette maison appartient au comte de Clermont, et que, quoi que nous puissions dire, nous aurons toujours tort.

— Tu as peut-être raison, dit Lénore; mais que faire alors, que devenir?

Les crosses des fusils battaient la porte, et une voix impérieuse, celle d'un officier sans doute, criait :

— Au nom de monseigneur lieutenant de police, ouvrez!

— La terrasse? murmura Robert.

— C'est juste, fit Lénore.

— Et elle prit Hector de Pierrefeu par la main.

— Venez, fit-elle, venez! Il n'y a pas une minute à perdre. Ils remontèrent tous trois l'escalier.

Cette maison, dont la construction remontait à deux siècles, avait trois étages, et elle avait été bâtie à l'italienne, c'est-à-dire que son toit était en forme de terrasse.

On y parvenait par une manière de *ciel ouvert*, pratiqué en haut de l'escalier.

Lénore, qui semblait avoir retrouvé les jambes de sa jeunesse, monta la première, poussa la porte du ciel ouvert et continua à entraîner Hector

Robert, au contraire, avait fermé de son mieux la porte d'entrée de la maison, en poussant tous les verrous et en amoncelant derrière tout ce qui lui était tombé sous la main.

Comme cette porte était épaisse et solidement ferrée, elle pouvait résister plus d'une heure aux coups de crosse des agents de police; car, n'obtenant point de réponse, l'officier avait ordonné de l'enfoncer.

Lénore entraîna Hector sur la terrasse.

Les premières clartés de l'aube glissaient dans le ciel et la lune allait disparaître à l'horizon; mais ses rayons obliques permettaient encore de voir distinctement.

— Tenez, là, dit Lénore.

Et elle lui montrait le toit d'une maison voisine.

Digitized by Google

Entre ce toit et la terrasse, il y avait à peine l'espace de quatre ou cinq pieds, car la rue qui les séparait était excessivement étroite.

Lénore n'aurait pu le franchir; mais Hector devait avoir l'agilité de la jeunesse.

Et puis, sa vie en dépendait...

— Allez, dit Lénore, et que Dieu vous garde

Hector prit son élan et sauta.

Il atteignit le bord du toit; il parvint, malgré son extrême déclivité, à s'y tenir en équilibre, et s'accrochant à des tuyaux de cheminée, il alla droit devant lui.

Lénore lui criait :

— Marchez toujours! marchez! vous trouverez bien une croisée ouverte quelque part.

Alors commença pour le jeune homme un voyage étrange de toit en toit.

Il allait toujours en avant; mais à mesure qu'il marchait, il sentait ses forces l'abandonner.

Pendant ce combat de quelques minutes qui avait eu lieu dans les ténèbres, le valet qui s'était ensuite précipité dehors, avait tiré deux coups de pistolet.

Une balle s'était perdue; mais l'autre avait atteint Hector, qui, d'abord, avait cru recevoir un violent coup de poing.

Ce ne fut donc que sur les toits qu'il s'aperçut que son sang coulait en abondance.

Mais déjà les soldats de police arrivaient sur la terrasse et s'apprêtaient, en voyant un homme fuir, à le poursuivre.

Hector fit quelques pas encore, la main sur sa blessure, comme s'il eût voulu arrêter le sang qui coulait.

Il fit quelques pas et le vertige s'empara de lui; un nuage passa sur ses yeux.

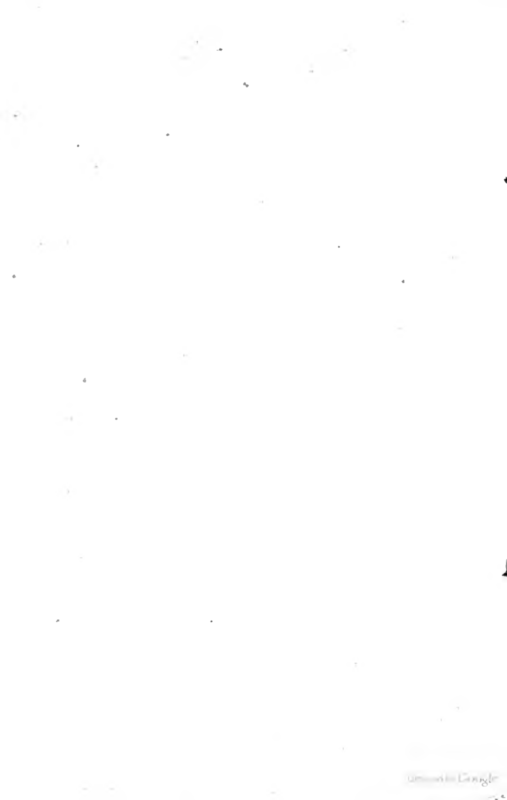
— Mon frère! murmura-t-il.

Mais, comme il allait s'affaisser sur lui-même, il aperçut une fenêtre ouverte et au travers de cette fenêtre une lampe, et il retrouva des forces. Cette fenêtre, qui était ce qu'on appelle une tabatière, donnait sur une mansarde.

Dans cette mansarde il y avait une table, sur cette table une lampe, auprès de cette lampe une jeune fille qui se livrait à un travail d'aiguille.

Et, faisant un effort désespéré, Hector vint tomber sanglant et à demi mort aux pieds de cette jeune fille épouvantée.

FIN DU PROLOGUE



# PREMIÈRE PARTIE

## LE ROI S'ENNUIE

### I

Un matin, entre neuf et dix heures, le carrosse de M. Gabriel de Sartine, lieutenant général de la police du royaume, entra dans la cour du château de Versailles.

Au même instant, un homme qui attendait depuis longtemps en haut du perron, et paraissait en proie à une vive impatience, descendit avec empressement et ouvrit lui-même la portière du carrosse.

Le lieutenant de police mit pied à terre et salua

Digitized by Google

l'homme qui venait de lui rendre ce petit service tout à fait obséquieux avec une déférence qui excluait sur-le-champ toute idée d'infériorité chez ce dernier.

— Bonjour, mon cher monsieur Lebel, dit M. de Sartine en prenant familièrement le bras de celui qui accourait ainsi à sa rencontre.

— Bonjour, monsieur le lieutenant, répondit Lebel, qui n'était autre que le valet de chambre de S. M. le roi Louis XV; nous vous attendions.

— Vraiment?

— Et avec impatience, je vous jure!

— Oh! oh! dit M. de Sartine, que se passe-t-il donc de nouveau ici?

— Le roi s'ennuie.

Un sourire glissa sur les lèvres du jeune lieutenant de police, — car M. de Sartine, tout nouvellement nommé à ce poste important, grâce à la protection de M^me^ de Pompadour, avait à peine trente ans.

— Mais, dit-il, ce que vous m'apprenez là, mon cher M. Lebel, n'est pas nouveau du tout.

— Hélas! non.

— Le roi s'ennuie tous les jours, ou à peu près.

— Ce qui nous désole, monsieur le lieutenant, reprit Lebel.

— Cependant la marquise...

— La marquise de Pompadour, avec tout son esprit, ne parvient plus à distraire le roi.

— Le maréchal...

— M. de Richelieu vient bien tous les jours conter une historiette, mettre le roi au courant des intrigues de la cour et de la ville; mais, quand il est parti, le roi bâille et dit :

— Ce pauvre Richelieu, il commence à rabâcher un peu... Il me narre toujours les mêmes histoires.

M. de Sartine cligna de l'œil :

— Et... le parc aux cerfs? dit-il.

— Il y a plus d'un mois que le roi n'y a mis les pieds.

— Hum! murmura le lieutenant général de la police, tout cela serait fort grave, mon cher monsieur Lebel, si...

— Eh bien? dit anxieusement Lebel.

— Si je n'apportais à Sa Majesté un grand sujet de distraction.

— Vraiment!

— Vous verrez... Jamais mes humbles rapports ne l'auront intéressé à ce point.

— Dieu vous entende! murmura Lebel consterné.

— Où est le roi?

— Dans son cabinet.

— Seul?

— Avec la marquise.

Ce que le roi Louis XV appelait, en été, son cabinet, était un vaste salon attenant à l'orangerie, dans lequel il y avait un billard, un jeu de siam, un bilboquet et une escarpolette.

Toutes ces choses avaient amusé le roi huit jours durant, le billard surtout.

Puis le roi s'était remis à bâiller de plus belle.

Quand M. de Sartine, annoncé par Lebel, entra, le roi, qui essayait de se distraire en jouant au bilboquet et ne parvenait qu'à se tendre la mâchoire, le roi, disons-nous, se dérida tout à coup.

— Bonjour, Sartine, dit-il.

— Vous arrivez bien, monsieur le lieutenant, dit la marquise.

M. de Sartine avait sous son bras un volumineux portefeuille.

— Que se passe-t-il à Paris? demanda le roi.

— Des horreurs, Sire.

A ce mot, la figure blasée du roi s'anima, et un sourire glissa sur les belles lèvres de Mme de Pompadour.

— Contez-nous donc cela, monsieur de Sartine, dit-elle.

Le lieutenant hésita.

— Qu'est-ce donc? répéta le roi avec un peu de curiosité.

— C'est que... balbutia M. de Sartine, Votre Majesté seule...

Et il lançait à Mme de Pompadour un rapide regard qui pouvait se traduire ainsi :

— C'est une manière de piquer plus encore la curiosité du roi.

La redoutable favorite le comprit ainsi sans doute, car elle dit à M. de Sartine :

— Serait-ce un secret d'Etat?

— Oui, Madame.

Le roi eut un petit sourire dédaigneux.

— Qu'est-ce que cela fait? dit-il.

— Non, non, fit la marquise, je me retire.

— Mais restez donc, ma toute belle.

— Non, Sire, non.

Et elle se leva.

Lebel était demeuré sur le seuil.

— Va-t'en, Lebel, dit le roi.

Puis, regardant son lieutenant de police :

— Ce que vous avez à me raconter est donc bien extraordinaire?

— Horrible, fit M. de Sartine, qui prit une expression de visage presque lugubre.

En même temps, la marquise et Lebel sortirent.

Alors M. de Sartine posa sur une table son immense portefeuille et en tira force paperasses.

— Oh! pas de tout cela, Sartine, fit le roi. Narrez-

moi simplement les choses et asseyez-vous. Vous narrez si bien !

Le lieutenant général de police salua.

Puis, repoussant son portefeuille :

— Sire, dit-il, Votre Majesté a-t-elle jamais entendu parler des vampires?

— Qu'est-ce que cela ? fit le roi.

— Les vampires sont des êtres qui se nourrissent de sang humain.

— Bah ! et où y en a-t-il ?

— Un moine, mort récemment, poursuivit M. de Sartine, dom Calmet, a écrit là-dessus des choses très-intéressantes.

— Ah ! vraiment?

— Il prétend qu'en Hongrie des morts sortent de leur tombe pour s'en aller, la nuit, piquer au cou les vivants endormis, et se repaître de leur sang.

— Quelle niaiserie ! fit le roi, dont la curiosité se calma subitement, et c'est pour me raconter ces sornettes-là que vous venez de Paris, Sartine?

— Non, Sire.

— Alors, venons au fait.

— Pour cela, il fallait bien que je parlasse à Votre Majesté des vampires de Hongrie.

— Mais pourquoi?

— Parce qu'il y en a à Paris.

— Plaît-il ? dit le roi.

— Je dis, Sire, qu'il y a des vampires à Paris.

Le roi haussa les épaules.

— Sartine, dit-il, si M. de Voltaire, qui est un philosophe et ne croit à rien, vous entendait...

— Eh bien! Sire?

— Il se mettrait joliment à rire.

— Votre Majesté le croit ainsi?

— Dame! fit naïvement le roi. Comment voulez-vous qu'un homme qui a toutes les peines du monde à croire à l'existence de Dieu, puisse croire que les morts ressuscitent?

— Ah! Sire, dit M. de Sartine, c'est que voilà ustement où la différence commence.

— Entre qui?

— Entre les vampires de Hongrie et ceux de Paris.

— Comment cela?

— Ceux dont parlent dom Calmet sortent d'un cimetière...

— Et ceux de Paris?...

— Sortent d'un hôtel, voire d'un palais, et sont parfaitement vivants.

— Mais que me chantez-vous donc là, Sartine?

Le lieutenant général de la police avait maintenant l'air froid et sévère.

— Sire, dit-il, on égorge des enfants dans Paris, et il y a des hommes qui prennent des bains de sang.

— Allons donc! fit le roi.

— Et, ajouta froidement M. de Sartine, je viens prendre les ordres de Votre Majesté.

Cette fois le roi cessa de bâiller; il laissa tomber son bilboquet et attendit que M. de Sartine s'expliquât.

M. de Sartine reprit :

— Depuis quelque temps, Sire, un quartier de Paris qu'on appelle le carré Saint-Martin, et qui comprend la rue de ce nom, la rue du Temple et toutes celles qui leur sont perpendiculaires, était en proie à une vive rumeur; le petit peuple s'agitait beaucoup, et de sinistres histoires circulaient mystérieusement de rue en rue et de maison en maison.

— Voyons? fit le roi, intéressé malgré lui.

— Des enfants disparaissaient à la tombée de la nuit, et on ne les revoyait jamais.

— Oh! oh!

— On a trouvé dans les filets de Saint-Cloud plusieurs jeunes gens assassinés.

— Vous m'avez déjà dit cela, Sartine.

— Oui, Sire, mais ce que je n'ai jamais pu dire à Votre Majesté, parce que cela ne m'avait point frappé alors, c'est que les traces de mort que portaient ces hommes étaient toutes identiques.

— Comment cela?

— Ils avaient la carotide à moitié tranchée.

— Bah!

— Et en même temps, au-dessous du sein, une petite blessure qui paraissait avoir été faite avec une épingle.

— Bizarre! dit le roi, qui baissa de nouveau la tête.

— La rumeur publique accusait un certain hôtelier, du nom de Boniface, de la disparition des enfants. J'ai fait faire des perquisitions, qui n'ont rien amené.

On a constaté l'identité des deux derniers cadavres trouvés dans les filets de Saint-Cloud : il a été reconnu que c'étaient deux jeunes commis de boutique de la rue du Temple, qu'on avait vus s'éloigner un soir en compagnie de femmes équivoques.

— Après? fit le roi.

— Cette dernière circonstance, poursuivit M. de Sartine, m'avait amené malgré moi à penser que la même main faisait disparaître les enfants et frappait les hommes. Mais dans quel but? mes plus habiles agents, mis en campagne, ne pouvaient rien découvrir.

Cependant on accusait de plus en plus l'hôtelier du Dragon bleu, maître Boniface, et, il y a un mois, un nouvel événement est venu donner un poids de plus à ces accusations.

Deux jeunes gentilshommes, les deux frères, arrivant de province, les sires de Pierrefeu...

— Pierrefeu? fit le roi.

— Oui, Sire.

— Il me semble que je connais ce nom-là, Sartine. Attendez donc...

Et le roi parut rassembler de lointains souvenirs épars et confus.

Puis, tout à coup, se frappant le front :

— Pardienne! dit-il, il y avait un Pierrefeu dans ma maison à Fontenoy, et je crois même qu'il a été blessé tout près de moi.

— C'est possible, répondit le lieutenant de police.

— Eh bien? Sartine, que leur est-il arrivé?

— Disparus, Sire.

— Tous les deux?

— Tous les deux. Ils sont entrés dans Paris, un soir, entre *chien et loup*, comme on dit, et sont descendus au Dragon bleu. Un bourgeois de la rue du Temple, nommé Onésime Morel, qui est pelletier-fourreur, a voulu les dissuader d'aller dans cette auberge.

— Et ils y sont descendus, néanmoins?

— Oui, Sire.

— Et puis?

— Et puis, l'aîné en est ressorti; le même bourgeois l'a vu se diriger vers la place de Grève.

— Singulière promenade! fit le roi.

— L'autre est demeuré couché à l'auberge.

— Bon! Et l'aîné?...

— On ne l'a point revu.

— Et le jeune?

— Disparu également. L'hôtelier, que j'avais fait arrêter, soutient que le jeune homme a demandé son cheval et est parti pour Versailles avant le jour.

— Tout cela est bien extraordinaire, Sartine, dit le roi, qui avait repris son bilboquet. Mais, dites-moi, cela ne me paraît avoir aucun rapport avec les vampires dont vous parliez.

— Votre Majesté va voir tout le contraire.

— Voyons?

— Hier matin, j'ai reçu le billet que voici.

Et le lieutenant de police prit au milieu des paperasses qu'il avait apportées une lettre pliée en quatre qu'il mit sous les yeux du roi.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Si, comme on se plaît à le croire, M. le lieutenant de police est un homme d'honneur, s'il a intérêt à savoir ce que deviennent les enfants qui disparaissent fréquemment depuis quelque temps, il acceptera les conditions suivantes :

» Un homme se présentera ce soir à l'hôtel de M. le lieutenant de police.

» Cet homme sera masqué.

» M. le lieutenant n'exigera point qu'il ôte son masque.

» Cet homme fera alors à M. le lieutenant de police des révélations de la plus haute importance — et il lui sera facultatif de se retirer ensuite librement et sans qu'on ait vu son visage.

» Si M. le lieutenant de police accepte ces conditions, il lui sera facile de le faire savoir à la personne qui lui écrit.

» Chaque jour, vers deux heures, Sa Seigneurie se rend en carrosse au Châtelet.

» Il n'a qu'à baisser, en passant sur le pont, une des glaces du carrosse et à mettre la tête à la portière.

» Ce sera une preuve qu'il accepte. »

— Et vous avez fait cela, Sartine? demanda le roi en lui rendant le billet.

— Oui, Sire.

— Et l'homme masqué est venu?

— A huit heures précises; on l'a introduit dans mon cabinet.

— Eh bien! que vous a-t-il dit?

— Il y a à Paris, contina M. de Sartine, un étranger qui a mis en émoi, l'an dernier, la cour et la ville. C'est un grand seigneur russe du nom de Trespatki.

— La marquise m'en a parlé, observa Louis XV.

— Cet homme, qui est d'une taille élevée, d'une force colossale, avait une beauté âpre et sauvage qui a tourné la tête à bien des femmes.

— Ah! vraiment?

— Ensuite il est immensément riche, et sème les perles et les diamants comme on sèmerait les noyaux de pêche.

— Voilà qui vaut mieux encore qu'une jolie figure, dit le roi en souriant.

— Mais c'est qu'il ne l'a plus, Sire.

— La jolie figure?

— Elle est devenue un objet d'horreur.

— Tiens! mais la marquise m'a également parlé de cela! une lèpre...

— Précisément. Or, le Tartare veut la guérir.

— Qu'il voie Fagon, mon médecin, c'est un homme habile.

— Oh! fit M. de Sartine, il a un médecin excellent, Sire, comme vous allez voir.

- Je vous écoute, Sartine.

— Le médecin lui a dit: D'où vient votre lèpre? D'un vice que vous avez dans le sang. Comment la guérir? C'est bien simple. Il faut remplacer votre sang corrompu par un sang plus pur.

— Il me semble que ce médecin en parle bien à son aise, dit le roi.

— Vous allez voir que non, Sire. Chaque jour saigne son malade.

— Bon!

— Le sang corrompu s'en va goutte à goutte, et on le remplace par un autre.

— Mais où le prend-on?

— C'est le sang de ces enfants et de ces hommes qui disparaissent.

— Quelle horreur! fit le roi; mais comment cette substitution peut-elle s'opérer?

— De trois manières.

— Ah!

— Au moyen d'une succion discrète. On endort, à l'aide d'un narcotique, le malheureux dont le sang est destiné aux veines du Tartare; et celui-ci suce ce sang, à même, comme on dit, après avoir piqué d'un coup d'épingle le dessous du sein.

— Ensuite?

— Quelquefois, à l'aide d'un appareil qui ressemble à un soufflet, le médecin insuffle à son maître du sang nouveau par la veine qu'il a ouverte et qui a laissé couler le sang vicié.

— Voyons la troisième manière.

— Oh! c'est la plus hideuse, Sire : le misérable prend un bain de sang encore fumant.

— Et c'est là ce que vous a raconté l'homme masqué, Sartine?

— Oui, Sire.

— Et y croyez-vous?

— Oui, Sire.

— Eh bien! il y a une chose fort simple à faire...

— J'attends les ordres de Votre Majesté.

— Faites arrêter le Tartare, le Parlement le jugera et on le rouera vif en Grève.

— Mais, Sire... c'est que le Tartare a des complices.

— On les pendra.

— Il a une sœur jeune et belle.

Le roi tressaillit; mais ce ne fut qu'un éclair.

— Peuh! fit-il, si j'en croyais tout ce qu'on dit, mon royaume serait pavé de belles femmes. Mais hélas! on exagère beaucoup.

Et le roi, paraissant oublier tout ce que M. de Sartine venait de lui raconter, soupira et continua après un silence :

— Il y a bien longtemps que je n'ai vu une jolie femme.

Puis, tout à coup :

— Mais, au fait, vous êtes lieutenant de police, Sartine?

— Par le bon plaisir de Votre Majesté, oui, Sire.

— Alors, la police doit me servir à quelque chose? continua le roi.

M. de Sartine attendit.

— Figurez-vous, Sartine, reprit Louis XV, que je suis amoureux..., amoureux d'une femme qu'il faut que vous me retrouviez.

Et Louis XV ajouta, tout en jouant au bilboquet :

— C'est bien ennuyeux d'être roi.

M. de Sartine attendait les confidences de son auguste interlocuteur, et le roi dit :

— Vous allez voir, Sartine, comme je suis malheureux !

Et il jeta son bilboquet, croisa les jambes et fit à son lieutenant général de police le récit suivant:

## II

— Mon pauvre Sartine, ce n'est vraiment pas amusant d'être roi.

— Cependant, Sire, observa M. le lieutenant de police, Votre Majesté trouvera à troquer sa condition quand elle voudra.

Cette saillie amena un sourire sur les lèvres de Louis XV.

— Peuh! dit-il, je crois bien que ceux qui troqueraient avec moi finiraient par s'en repentir. Mais vous allez voir...

— J'écoute, Sire.

— Un matin que je m'ennuyais plus que de coutume, Richelieu me dit :

— Votre Majesté devrait venir tirer des cailles dans le parc de Marly.

Le divertissement me plut, et je dis à Richelieu : Partons! mais nous deux seulement, n'est-ce pas?

C'était un dimanche.

La marquise était à la messe, mes filles étaient à confesse; le Dauphin s'occupait de je ne sais quoi, et tous les gens de ma maison étaient disséminés un peu partout.

Le palais de Versailles ressemblait, ce jour-là, à la maison d'un bourgeois de Paris.

Richelieu demanda un carrosse sans armoiries, et nous partîmes pour Marly sans escorte, sans gardes, n'ayant avec nous que deux valets chargés de porter les pièces abattues et deux très-beaux chiens d'arrêt que M. l'ambassadeur d'Angleterre m'avait offerts.

Nous arrivons à Marly, nous chassons, je m'amuse fort, et nous atteignons l'extrémité du parc, qui, comme vous le savez, descend des hauteurs jusqu'au bord de l'eau.

Un soleil ardent tombait à-plomb sur nos têtes. J'avais tué trois douzaines de cailles et j'étais las. De plus, je mourais de soif, et j'aurais donné une province pour une orange.

Nous nous assîmes, Richelieu et moi, tout auprès de la clôture du parc sous un arbre, pour nous mettre à l'abri des rayons du soleil

— Je meurs de soif, répétai-je.

Richelieu me dit :

— Sire, c'est à la chasse comme à la guerre. Que Votre Majesté regarde au travers de la haie.

— Eh bien?

— Ne voit-elle pas une maisonnette blanche sur le bord de la rivière?

— Oui, certes.

— Eh bien! c'est un cabaret.

— Un cabaret!

— Oui, Sire. Et Votre Majesté, puisqu'elle a soif, et que nous sommes à plus d'une lieue du château, ferait bien d'y venir boire.

L'aventure me plut.

La haie de clôture avait une brèche; en nous baissant un peu, nous passâmes.

De l'autre côté de la haie il y a un saut de loup.

Richelieu me donna l'exemple; je retrouvai mon agilité de vingt ans, et nous le franchîmes.

Cinq minutes après, nous entrions dans le cabaret.

Il était désert, et un brave homme à la figure rougeaude, qui se tenait mélancoliquement derrière un comptoir d'étain, nous prit pour des gentilhommes des environs.

Il s'empressa de nous servir un petit vin blanc très-clair, dont j'ai gardé souvenir, Sartine, et je suis bien certain qu'on ne saurait en trouver de meilleur dans les caves de Versailles

— Oh! Sire.

— Tandis que nous nous désaltérions, Richelieu et moi, assis sous la tonnelle plantée à la porte du cabaret, nous entendîmes des éclats de rire, des chansons et des cris joyeux au bord de l'eau.

Puis tout à coup une bande de courtauds de boutique et de fillettes fit irruption dans le cabaret.

Ah! que ces jeunes gens s'amusaient, mon pauvre Sartine, et que j'eus grand'pitié alors de mon métier de roi!

Les hommes avaient des roses à la boutonnière de leurs vestes de gros drap brun; les fillettes en avaient mis dans leurs cheveux.

Et tout cela riait, chantait, se lutinait, que c'était plaisir à voir.

Les filettes étaient jolies...; mais il y en avait une..., une surtout...

Et le roi s'arrêta pour soupirer à son aise.

Puis il reprit :

— Je poussai le coude à Richelieu, et je lui dis :

— Je donnerais bien la marquise, ses paniers et ses mouches, et tout mon Parc-aux-Cerfs pour ce joli brin de fille.

— Votre Majesté n'a qu'à souhaiter, me répondit le maréchal.

— Eh bien! je souhaite, répondis-je.

Mais ce brave Richelieu, à qui on a fait une

grande réputation d'esprit, est un peu niais, comme vous allez voir, Sartine.

— Que fit-il donc, Sire?

— Rien de ce que je voulais. Il y avait une chose fort simple, selon moi, c'était de nous mêler à la bande joyeuse, *incognito,* et de faire un doigt de cour à ces fillettes.

Mais le maréchal me parla de l'étiquette, des convenances, du scandale qui se produirait si je venais à être reconnu, et il m'engagea sa parole que, le soir même, la petite serait à Versailles.

— Et, fit M. de Sartine en souriant, le maréchal a manqué à sa parole, sans doute?

— C'est-à-dire qu'il a chargé un des deux valets qui nous suivaient de surveiller les courtauds et les fillettes, de les suivre à Paris, où ils ne manqueraient pas de retourner par le coche, et... vous comprenez le reste, n'est-ce pas?

— Oui, Sire.

— Le valet qui avait reçu la mission de suivre ces jeunes gens, d'aborder la fillette et de lui apprendre que sa beauté avait fait l'admiration de son souverain, revint deux heures après avec un œil poché, un bras cassé et deux ou trois dents de moins.

— Oh! oh!

— Les courtauds l'avaient rossé d'importance et l'avaient laissé à demi mort sur le chemin.

— Et que dit le maréchal, Sire? demanda M. de Sartine.

— Le maréchal, furieux, partit pour Paris, en jurant qu'il retrouverait la fillette et me la ramènerait.

— Et il n'est pas revenu ?

— Si, mais de fillette point.

Et le roi poussa un soupir à soulever une montagne.

— Votre Majesté prendrait donc quelque plaisir à retrouver cette jeune fille?

— C'est-à-dire, répondit naïvement le roi, que depuis ce jour-là je m'ennuie deux fois plus. Et si vous ne me la retrouvez pas...

— Je vous la retrouverai, Sire.

La figure du roi s'anima.

— Vrai? fit-il.

— Ne suis-je pas le lieutenant de police de Votre Majesté?

— C'est juste. Eh bien! reprit Louis XV, allez, Sartine..., et mettez tout en œuvre.

— Oui, Sire. Mais...

— Mais quoi?

— Votre Majesté ne m'ordonne rien?

— Je vous ordonne de retrouver cette jeune fille.

— J'entends bien...; mais... le Tartare?...

Digitized by Google

— Ah! c'est vrai, dit le roi, je l'avais complétement oublié.

— J'attends les ordres de Votre Majesté.

— Eh bien! faites ce que vous voudrez...

— Votre Majesté me donne plein pouvoir?

— Sans doute.

— Non-seulement en ce qui concerne le Tartare, mais encore sa sœur?

— Oui.

M. de Sartine avait remis son portefeuille sous son bras. Cependant il ne bougeait.

— Mais allez donc, Sartine, fit le roi avec impatience.

— C'est que je n'ai pas tout dit à Votre Majesté.

— Qu'est-ce encore? fit Louis XV en fronçant le sourcil.

— Le Tartare a un complice.

— Sa sœur..., vous me l'avez dit.

— Non, un autre.

— Ah! quelqu'un de la cour?

— Oui, Sire.

— Diable! fit le roi.

— Un très-grand seigneur, Sire.

— Eh bien! dit le roi, nous en reparlerons demain. Cherchez-moi la fillette, Sartine.

Et le roi congédia d'un geste son lieutenant général de police.

## III

M. de Sartine quitta le cabinet du roi.

Lebel l'attendait dans les antichambres.

— Eh bien? demanda-t-il avec anxiété... le roi...

— Le roi vient de me fournir les moyens de le distraire.

— Ah! vraiment?

— Je le crois, dit M. de Sartine, et je retourne à Paris sans perdre une minute.

— Mais, Monsieur, dit Lebel, c'est que M$^{me}$ la marquise a bien recommandé qu'on ne vous laissât point partir ainsi.

— La marquise veut me voir?

— Oui.

M. de Sartine n'était pas homme à traiter légèrement un pareil désir.

Il s'en alla donc chez Mme de Pompadour.

— Maintenant, lui dit la favorite, contez-moi donc l'histoire que vous avez dite au roi.

M. de Sartine ne se fit pas prier.

Il recommença son récit et n'oublia aucun détail.

— Mais c'est abominable! s'écria enfin la marquise.

— D'autant plus abominable, répondit M. de Sartine, qu'un très-grand personnage est mêlé à tous ces crimes.

— Bah !

— Le roi n'a pas voulu m'entendre jusqu'au bout; mais vous, Madame...

— Moi, je vous écoute.

— Eh bien ! ce grand personnage est un prince du sang.

— Et ce prince, dit Mme de Pompadour, ne peut être que le comte de Clermont.

M. de Sartine fit un signe de tête affirmatif.

Mme de Pompadour ne souriait plus et était devenue toute pensive.

— Enfin, dit-elle, que vous a ordonné le roi ?

— Rien.

— Que comptez-vous faire ?

— Attendre des ordres.

— Vous avez raison, monsieur de Satine; nous

avons déjà une foule de vilaines affaires sur les bras.

— Mais, Madame, observa M. de Sartine, tout Paris murmure.

— Laissez-le murmurer.

Et comme si Mme de Pompadour eût voulu imiter la réserve du roi, elle ajouta :

— En attendant, qu'allez-vous faire pour amuser le roi?

— Je vais essayer de retrouver la fillette.

— Quelle fillette ?

— Celle dont le roi est amoureux.

Et M. de Sartine raconta à Mme de Pompadour la confidence que le roi lui avait faite.

La favorite haussa les épaules.

— Quand vous l'aurez retrouvée, dit-elle, le roi n'y pensera plus. N'importe, cherchez-la.

— C'est ce que je vais faire.

— Mais, dit Mme de Pompadour comme M. de Sartine prenait congé, tout lieutenant de police que vous êtes, il me paraît difficile que vous mettiez la main sur une petite fille avec cette seule indication que le roi l'a trouvée jolie.

— M. de Richelieu me donnera, je l'espère, quelques renseignements.

— Soit.

— Ensuite, le valet qui a été rossé doit se rappeler son visage.

— Bien. Est-ce tout?

— Enfin, dit M. de Sartine, j'ai sous la main un homme précieux.

— Ah ! vraiment?

— Une perle, un bijou, pour ces sortes d'affaires.

— Comment appelez-vous ce phénix !

— Il se nomme Porion, Madame.

— C'est un de vos agents ?

— Oui.

— Et vous allez le mettre en campagne?

— Aujourd'hui même.

Sur ce dernier mot, M. de Sartine fit les trois saluts d'usage et se dirigea vers la porte ; mais la marquise le rappela.

— Mon cher lieutenant, dit-elle, il est bien convenu, n'est-ce pas, que nous laissons le peuple de Paris murmurer jusqu'à nouvel ordre?

— Oui, Madame.

— Il ne me déplairait pas, ajouta la marquise avec un cruel sourire, de voir tomber en grève la tête de M. le comte de Clermont. Mais il en est des têtes comme de certains fruits, il faut attendre qu'elles soient mûres. Attendons.

M. de Sartine remonta dans son carrosse, se fit ramener à Paris ventre à terre, et quand il fut dans

son hôtel, il donna l'ordre qu'on lui amenât l'agent de police Porion.

Un quart d'heure après, Porion arrivait.

C'était un homme entre deux âges, les cheveux gris, le visage long, *pourvu* d'un long nez, soigneusement rasé et portant sur l'épaule une queue à deux marteaux.

Quand les bourgeois de la rue Saint-Denis le voyaient passer, avec son habit couleur cannelle, sa veste ventre de biche, sa culotte de bouracan gris et ses bas de filoselle orange, une canne sous le bras, son tricorne à la main et les yeux abrités derrière ses lunettes d'or, ils disaient en riant :

— Voilà le père Cannelle.

Au Châtelet, dans le cabinet de M. le lieutenant de police, cet homme s'appelait Porion.

Partout ailleurs, on ne le connaissait que sous la désinence de père Cannelle.

Quelle était sa profession?

Personne ne le savait au juste.

Selon les uns, c'était un ancien pelletier fourreur ; selon d'autres, il avait été commis dans les subsistances de l'armée.

Pour quelques-uns, c'était un intendant de bonne maison, qui s'était retiré avec de jolies économies.

— Un bien brave homme, au demeurant ! disait tout le monde.

Il souriait aux jeunes filles, tirait de sa poche des friandises pour les enfants, complimentait les parents et passait pour excessivement serviable.

Il logeait dans la rue aux Ours, au-dessus de la boutique d'un droguiste qui s'appelait Janodet et avait pour enseigne :

*Au Pilon d'or.*

Chaque soir il allait faire sa partie de trictrac dans un cabaret célèbre parmi les bourgeois du quartier, *au Pied de Mouton,* rue des Lombards.

Cet établissement, qui datait de plus d'un siècle, avait eu longtemps une destinée paisible. Les habitués étaient des gens sobres, économes, rangés, craignant Dieu, aimant le roi et se conformant scrupuleusement aux édits.

Cependant il était arrivé qu'une année que le pain était cher et que le peuple mourait de faim et de froid, quelques bourgeois notables avaient exprimé un peu trop haut leur opinion sur la mauvaise administration des affaires publiques.

Deux d'entre eux, même, avaient proféré des paroles outrageantes pour le roi, ce qui constituait bel et bien le crime de lèse-majesté.

Le père Cannelle, qui se trouvait alors dans le cabaret, avait manifesté un violent effroi, réprimandé

les deux bourgeois et exprimé le vœu que ces paroles impies n'eussent pas de graves conséquences.

Il avait même donné aux deux imprudents des conseils si affectueux, qu'on l'avait chaudement remercié,

Ce qui n'empêcha pas que, dans la nuit qui suivit, tous les perturbateurs furent arrêtés et que les deux malheureux qui avaient parlé si haut furent pendus quinze jours après.

Mais personne ne soupçonna le père Cannelle de les avoir dénoncés.

Une autre fois, il y eut une émeute dans la rue des Lombards.

Le guet arriva et dispersa la foule, arrêtant par-ci par-là les plus turbulents.

Mais il ne put mettre la main sur celui qui avait fomenté l'émeute, et qui n'était autre que le droguiste Janodet.

Le lendemain, Janodet fut arrêté, traduit devant le Parlement et condamné à être pendu.

Quand le pauvre diable fut conduit au supplice, il aperçut le père Cannelle, qui, son mouchoir sur les yeux, faisait la haie sur son passage.

Il se jeta dans ses bras, l'arrosa de ses larmes et recommanda ses enfants.

Le père Cannelle promit d'en prendre soin. Aussi jamais la veuve du droguiste, qui, tout en demeu-

rant inconsolable, continua son commerce, n'eut-elle pas d'ami plus dévoué.

Si on était venu dire aux bonnes gens de la rue Saint-Denis et des rues avoisinantes que le père Cannelle était un homme de police, il eussent ri à se tenir les côtes et attesté le ciel qu'on calomniait horriblement le bonhomme.

Tel était l'homme que M. de Sartine mandait auprès de lui et en qui il avait une confiance sans bornes, car il savait bien que c'était son agent le plus énergique et le plus habile.

Digitized by Google

## IV

— Porion, dit M. de Sartine, il faut vous mettre en campagne aujourd'hui même.

— Oui, monseigneur, répondit le père Cannelle ; seulement, il est nécessaire, ajouta-t-il avec un sourire, que je sache de quoi il s'agit.

— Je vais vous le dire. Il faut retrouver une jeune fille qui a eu l'honneur de plaire au roi.

— Ah ! fit Porion.

Et il parut attendre de nouveaux détails.

— Quel est son nom, reprit M. de Sartine, je l'ignore. Comment est-elle, je l'ignore encore

Porion ne sourcilla pas.

— Enfin, acheva le lieutenant général, j'ignore absolument à quelle époque le roi l'a vue, par la

Digitized by Google

raison toute simple que j'ai oublié de lui demander.

Porion demeura impassible.

— Cependant, observa-t-il avec respect, Votre Seigneurie me donnera certainement un léger détail ?

— Lequel ?

— Cette jeune fille est-elle de la cour ?

— Non.

— De la ville ?

— Non.

— De la bourgeoisie ?

— Je ne sais pas. Il paraît que le roi l'a rencontrée en compagnie de plusieurs autres fillettes.

— Ah ! fort bien.

— Avec des courtauds de boutique.

— A merveille, et... où cela ?

— Dans un cabaret du bord de la Seine, sous les murs du parc de Marly.

— Et le roi l'a trouvé belle ?

— Si belle qu'il en perd le boire et le manger. Ah ! s'interrompit M. de Sartine, j'oubliais un détail important.

Porion attendit.

— M. de Richelieu a vu cette jeune fille.

— Bon !

— Et un laquais du roi, qui l'avait suivie par ordre le M. de Richelieu, a été rossé par les courtauds.

Digitized by Google

— S'il en est ainsi, dit Porion, Votre Seigneurie peut être certaine que je retrouverai la jeune fille.

Et il fit un pas vers la porte.

M. de Sartine ajouta :

— Passez chez mon trésorier, et prenez l'argent dont vous pourrez avoir besoin.

Porion s'inclina ; mais au moment de franchir le seuil du cabinet, il se retourna.

— Qu'est-ce ? fit M. de Sartine.

— Votre Seigneurie m'avait chargé...

— Ah ! oui, interrompit le lieutenant de police, je vous avais chargé de suivre cette affaire de disparition mystérieuse.

— Oui, monseigneur, et même j'étais déjà sur la trace...

— De qui ?

— De l'un des deux jeunes gens qui étaient descendus au *Dragon bleu*.

— Le cadet ?

— Non, l'aîné.

— Qu'est-il devenu ?

— Je le crois vivant. Mais...

M. de Sartine interrompit son agent :

— Porion, dit-il pour des raisons que je n'ai pas à vous déduire, ne vous mêlez plus de cette affaire. Je vous en reparlerai quand il en sera temps.

— Comme vous voudrez, monseigneur.

Digitized by Google

— Cherchez-moi la jeune fille.

Et le lieutenant de police congédia Porion.

Celui-ci sortit.

Comme bien on pense, il n'eut garde d'oublier la recommandation que lui avait faite M. de Sartine, de passer chez son trésorier, et il y prit cinquante pistoles, dont il donna un reçu.

Puis il quitta le Châtelet et descendit jusqu'au pont au Change.

Là il s'arrêta, se pencha sur le parapet et se mit à regarder couler l'eau de l'air naïf d'un bourgeois qui suit les stupides évolutions d'un pêcheur à la ligne qui a élu domicile sous un pont.

Le père Cannelle — car Porion avait repris l'allure de la physionomie débonnaire de celui-ci — le père Cannelle, disons-nous, avait besoin de réfléchir un peu.

— M. le lieutenant de police, se disait-il, me donne toujours des missions pareilles. Allez donc retrouver une jeune fille qui plaît au roi, mais dont on ne sait absolument rien, ni le nom, ni la couleur, ni l'âge.

Il est vrai que M. de Richelieu l'a vu; mais il a vu tant de femmes, M. de Richelieu! Et puis M. de Sartine en parle bien à son aise... Allez donc vous présenter chez M. de Richelieu..; il me recevra bien!

Tandis que le père Cannelle faisait ces réflexions, une main s'appuya sur son épaule.

Il se retourna et se trouva face à face avec un grand garçon à l'air un peu niais, qui se mit à rire démesurément, fendit sa bouche jusqu'aux oreilles et lui dit :

— Bonjour, papa Cannelle.

Ce nouveau personnage était un homme de vingt-cinq à vingt-six ans, grand, dégingandé, la tête ornée de cheveux jaunes et le visage agrémenté d'un nez en trompette.

Il portait une veste jaune comme ses cheveux, un habit de bouracan ponceau, et il avait un gros galon de laine blanche à son tricorne, ce qui était la marque distinctive de l'honorable corporation des épiciers.

Porion réprima un geste et un mouvement d'humeur qui eussent pu se traduire par « au diable le fâcheux! » et le père Cannelle rendit à son interlocuteur sourire pour sourire.

— Bonjour, Merluchet, répondit-il, bonjour, mon garçon, d'où viens-tu donc comme ca ?

— Je suis allé faire une livraison de sucre, de café et de chandelle rue Saint-André-des-Arts, répondit le garçon épicier.

— Ah! fort bien!

— Et vous, père Cannelle, que faites-vous là? On

ne vous voit plus au *Pied de veau* depuis quelque temps.

— J'ai été malade, mon garçon. Les soirées sont humides. A mon âge, il faut se ménager et se mettre au lit de bonne heure, répondit le père Cannelle tout d'une haleine. Tu me demandes ce que je fais là? Tu le vois, je regarde l'eau couler.

— C'est une distraction malsaine, père Cannelle, répondit le garçon épicier.

— Pourquoi donc ça, mon garçon?

— Parce que ça donne envie de se noyer.

— Tu crois?

— A preuve ce pauvre Agénor Chapuzot, un de mes camarades.

— Il s'est noyé?

— Pas plus tard qu'hier.

— Et pourquoi donc ça, mon garçon?

— Voilà ce que personne ne sait au juste, reprit Merluchet.

— Vraiment?

— Il s'est noyé hier matin; on l'a repêché en aval du Louvre, deux heures après.

— Mais il s'est peut-être noyé par accident? dit Porion.

— Oh! non, à preuve qu'il avait une pierre suspendue au cou.

— Était-il amoureux?

— C'est bien possible.....

Et le garçon épicier, montrant de plus belle sa large mâchoire en un rire homérique, s'écria :

— Après ça, papa Cannelle, vous m'y faites penser; je crois bien qu'Agénor était amoureux.

— De qui ?

— De sa cousine.

— Une jolie fille ?

— Oh ! très-jolie.

— Bon ! pensa Porion; voici toujours qu'il est question d'une jeune fille.

Et il reprit tout haut :

— Sa cousine le rendait donc malheureux.

— Elle se moquait un peu de lui ; à telle enseigne qu'un dimanche, que nous étions allés tous ensemble manger une friture à Marly.....

Porion tressaillit.

— Elle lui a dit que jamais elle n'avait vu un homme si laid que lui, acheva le garçon épicier, riant toujours.

— Ah ! vous êtes allés à Marly ?

— Nous y allons tous les dimanches.

— A plusieurs?

— Nous sommes quelquefois quinze ou vingt, chacun avec sa fiancée ou sa promise.

— Et vous amusez-vous beaucoup, là-bas?

— Nous allons en bateau sur l'eau pour nous donner de l'appétit

— Vraiment?

— Et puis, quelquefois, nous allons danser le soir au village de Bougival.

— Ce pauvre Agénor! dit le père Cannelle.

— Vous le connaissiez?

— Un peu...

Porion mentait, car c'était la première fois qu'il entendait prononcer son nom.

Et pour donner du poids à son assertion:

— Est-ce qu'il n'était pas dans la draperie?

— Non, dit l'épicier, il était droguiste.

— Ah! oui..., c'est juste.

— *Au Mortier d'argent,* rue des Vinaigriers.

— Tu as raison.

Porion grava cette indication dans sa mémoire

Puis il fit cette autre question :

— Et sa cousine n'était donc pas sa fiancée!

— C'est-à-dire qu'il voulait bien d'elle, mais qu'elle ne voulait pas de lui.

— Il est de fait qu'il n'était pas beau.

— Affreux! murmura l'épicier, qui se croyait un Adonis.

— Es-tu sûr que sa cousine est jolie?

— Oh! étourdissante de beauté.

— Comment l'appelles-tu donc?

— Denise.

— Elle n'a pas d'autre nom?

— Je ne sais que celui-là.

— Et où demeure-t-elle ?

— Je ne sais pas. Agénor était très-jaloux.

— Pauvre garçon !

Et, prenant un air indifférent, le père Cannelle s'appuya de nouveau sur le parapet du pont, disant à l'épicier :

— Ne t'attarde pas, mon petit, tu te ferais gronder par ton patron.

— Vous avez raison. Bonsoir, papa Cannelle.

— Bonsoir, mon garçon.

Porion regarda le jeune homme s'éloigner et murmura :

— Il y a pourtant des imbéciles qui prétendent que la police sait tout ! C'est une grave erreur ; la police ne sait que ce qu'on vient lui raconter !

## V

Après cette réflexion toute philosophique, le père Cannelle s'accouda de nouveau sur le parapet du pont et se mit à compter sur ses doigts, tout en crachant dans l'eau.

Porion s'occupait volontiers de statistique à ses heures.

Or, voici ce qu'il comptait : il avait recueilli, en un quart d'heure, trois renseignements précieux.

Le premier était celui-ci, que le garçon épicier avait fait partie des bandes joyeuses qui s'en allaient passer le dimanche au bord de la Seine, à Marly ou dans les environs.

Le second, qu'il y avait une jeune fille fort belle dont le cousin s'était noyé de désespoir.



Digitized by Google

Enfin que ledit cousin, qui se nommait Agénor Chapuzot, était de son vivant commis droguiste, rue des Vinaigriers, au *Mortier d'argent*.

Trois renseignements en moins d'un quart d'heure !

— La chasse commence bien, murmura Porion. J'ai comme une vague idée que si je reste ici un quart d'heure de plus, je vais voir passer la jeune fille elle-même : une manière de chasser comme une autre.

Au lieu de courir après le gibier, on attend que le gibier coure après vous.

Et tout en regardant couler l'eau, Porion disposait un petit plan de campagne.

— Rien n'est plus simple, se disait-il, il y a dans la rue des Vinaigriers un cabaret où je suis connu. Je vais y aller tout à l'heure; on me fêtera. Où donc, du reste, l'excellent père Cannelle n'est-il pas bien reçu? Un si brave homme!

Et Porion eut un sourire à faire frémir.

— Je verserai quelques larmes, poursuivit-il en lui-même, sur le sort de ce pauvre Agénor Chapuzot. On jasera de nouveau sur lui. Chacun dira son mot. Au bout de dix minutes, je saurai comment il vivait, ses habitudes, ses fréquentations, le nom de sa cousine et son adresse.

Alors, en partant toujours de cette supposition que

c'est bien la jeune fille qu'aime le roi, la jeune fille découverte, je m'en vais chez M. de Richelieu. Le maréchal consent à me suivre..., ou bien, il me fait accompagner par le valet qui a été rossé..., et le reste va tout seul.

Sur cette dernière pensée, Porion quitta son immobilité et se mit à arpenter le pont de long en large.

Il voulait s'en aller, et quelque chose le retenait. Quoi? il lui eut été impossible de s'en rendre compte.

Cette mystérieuse attache qui le retenait sur le pont fut même si forte qu'il y demeura plus d'une heure, plongeant à chaque minute, dans les deux courants de foule qui se croisaient autour de lui, ce regard investigateur de l'agent de police *habillé en bourgeois*, comme on dit aujourd'hui.

Tout à coup, Porion tressaillit :

— Bon! murmura-t-il, c'est le jour de mes connaissances sur ce pont.

En effet, un jeune homme qui décrivait de légers zigzags en marchant et s'en revenait du pays latin, vint à lui en disant :

— Hé! bonjour, papa Cannelle, comment ça va-t-il?

—Bonjour, monsieur Mardochée, répondit Porion.

Celui à qui il donnait ce nom était un jeune homme

de vingt-cinq à vingt-huit ans, grand, bien découplé, avec une bonne figure un peu ronde, mais pétillante de malice et d'intelligence.

Ses cheveux longs et mal peignés, sans poudre et bouclant naturellement, pendaient sur ses épaules et achevaient de graisser un vieil habit gris à boutons de nacre.

Son tricorne était tout bossué, veuf de sa plume et moucheté de quelques éclaboussures de boue, ce qui prouvait qu'il avait roulé dans la rue, et que son propriétaire l'avait remis sur sa tête, ensuite, sans même le brosser d'un coup de coude.

Il portait sous le bras un carton, et à la main une petite boîte carrée.

Enfin, une vieille épée à coquille, colichemarde d'un autre âge, lui battait galamment les mollets.

Car il était gentilhomme, ou du moins gentillâtre, ce jeune homme que Porion venait d'appeler Mardochée tout court, et il tenait énormément au privilége de porter l'épée.

— Où donc allez-vous comme cela, monsieur Mardochée? dit Porion.

— Mardochée de Mardoche, papa Cannelle, rectifia le pointilleux gentilhomme.

— C'est juste, fit Porion en souriant.

— La terre de Mardoche, poursuivit le jeune

homme avec un léger accent gascon, est située en Angoumois.

— Ah! vraiment?

— On y récolte d'excellent vin...

Sur ce mot, messire Mardochée de Mardoche poussa un soupir :

— Malheureusement, ajouta-t-il, mon grand-père l'a vendue et il en a mangé le prix. Ce qui fait que, tel que vous me voyez, papa Cannelle, j'en suis réduit pour vivre à utiliser les talents que m'a donnés la nature et à peindre pour trois écus d'affreux bourgeois comme vous.

Et il frappa joyeusement sur le ventre de Porion.

— Ah çà! reprit-il, quand donc ferai-je votre portrait, vieux papa!

— Quand vous voudrez, répondit Porion, pourvu que ce ne soit pas aujourd'hui.

— Vous n'avez pas le temps de poser?

— Ce n'est pas cela.

— Qu'est-ce donc?

— Je crains que vous n'y voyiez double

— Bah! est-ce que je suis un peu ému?

— Je le crois. Et alors, poursuivit Porion, si vous veniez à me voir double et à me peindre de même, vous me feriez deux têtes, ce qui me ferait ressembler à ce veau phénomène qu'on nous montrait l'an dernier à la foire Saint-Germain.

— Toujours le mot pour rire, ce père Cannelle, murmura le peintre avec mélancolie.

Puis, posant la main qui lui restait libre sur l'épaule de Porion.

— C'est égal, dit-il, vous devriez bien me laisser faire votre portrait aujourd'hui; deux écus de six livres, ce n'est pas la mort d'un homme, après tout...

— Non, certes, dit Porion.

— Cela m'épargnera d'aller jusqu'à la rue des Vinaigriers.

— Ah! c'est là que vous allez?

— Oui, au cabaret de la *Pomme verte*. Il y a toujours là un bourgeois quelconque qui se laisse portraiturer.

— Mais, dit Porion, croyez-vous que dans l'état où vous êtes...?

Un sourire mélancolique vint aux lèvres de Mardochée.

— Père Cannelle, dit-il, je vais vous faire une confidence.

— Voyons?

— Les temps sont durs...

— A qui le dites-vous, monsieur Mardochée?

— Voici près de deux mois que deux sous ne se sont jamais rencontrés dans ma poche.

Porion attendait la suite de cette confidence.

— J'ai épuisé mon crédit, poursuivit l'artiste. Le rôtisseur de la rue de Buci, chez qui je prenais mes repas, m'a éconduit hier matin, ce qui fait...

— Ce qui fait, dit Porion, que vous êtes peut-être à jeun?

— Depuis hier matin...

— Cependant, tout à l'heure, vous aviez une singulière façon de marcher.

Le pauvre artiste eut un sourire mélancolique.

— C'est que, dit-il, j'ai encore crédit chez la mère Lazare, la cabaretière du pont Saint-Michel. Mais elle ne sert qu'à boire. Alors, comme mon estomac sentait le creux, je l'ai rempli en buvant.

Voyons, papa Cannelle, acheva le peintre, venez donc avec moi jusqu'à mon atelier; c'est à deux pas, rue Saint-André-des-Arts. Je vous croque en un quart d'heure...; vous me donnez deux écus..., et nous allons dîner joyeusement. C'est moi qui régale.

Tout cela fut débité d'un ton de bonne humeur, sans obséquiosité, sans bassesse.

— Écoutez, dit Porion, je vais vous faire une autre proposition.

— Ah!

— Allons dîner d'abord.

— Mais... votre portrait...

— Vous le ferez demain. C'est moi qui vous invite aujourd'hui.

— Mais vous viendrez demain?

— Je vous le promets.

— C'est que, dit simplement Mardochée, j'ai la double fierté du gentilhomme et de l'artiste, et je n'accepte pas d'aumône. Je veux mon salaire, rien de plus.

Eh bien! vous aurez votre salaire d'avance dit Porion.

— Soit. Où allons-nous?

— A la *Pomme verte*, rue des Vinaigriers.

Et Porion emmena messire Mardochée de Mardoche, peintre et gentilhomme, en se disant :

— J'ai une bien belle idée..., et si je puis la mettre exécution, je me passerai joliment de M. de Richelieu pour retrouver la fillette qui plaît au roi.

## VI

Messire Mardochée de Mardoche, peintre et gentilhomme, avait installé ses innocentes batteries au cabaret de la *Pomme verte.*

C'est-à-dire que c'était là qu'il allait endoctriner par-ci par-là une maigre clientèle, et faisait des portraits à deux, trois et quatre écus de six livres.

Du reste, Mardochée était plein de talent, et s'il eût vécu à une époque moins ingrate, ses toiles eussent été couvertes d'or.

Le père Cannelle lui donnait le bras et semblait avoir retrouvé ses jambes de vingt ans ; tout en descendant la rue Saint-Martin, qui était à peu de chose près alors ce qu'elle est aujourd'hui, il développait dans son esprit la fameuse idée qu'il venait d'avoir.

— Supposons un moment, se disait-il, que je retrouve la jeune fille que je crois être celle qui a eu l'honneur de plaire au roi, au lieu de m'en aller trouver M. de Richelieu, je fais faire son portrait par Mardochée, et je le porte au roi moi-même.

Le roi s'écrie : « C'est elle ! » et le soir même j'enlève la petite et je la conduis à Versailles.

Mardochée avait des tiraillements d'estomac que l'appât d'un bon repas augmentait de plus en plus à mesure qu'il marchait.

Aussi, lui qui d'ordinaire cheminait lentement, en vrai badaud de Paris, s'arrêtant de ci et de là, tantôt pour lorgner une jeune fille, tantôt pour regarder un maçon sur un toit, ne daigna-t-il pas accorder la moindre attention à une baraque de saltimbanques établie auprès de la Porte-Saint-Martin, et devant laquelle un paillasse vêtu d'oripeaux débitait sans rire une désopilante parade.

Le père Cannelle, lui non plus, ne manifesta aucun désir d'écouter les lazzi du saltimbanque, et ils continuèrent leur chemin.

Moins d'un quart d'heure après, ils arrivaient à la rue des Vinaigriers.

Le cabaret de la *Pomme verte* était le digne émule de celui de Ramponneau, aux Porcherons.

Les gens de cour allaient en partie fine chez Ramponneau; les gens huppés parmi les bourgeois affec-

Digitized by Google

tionnaient l'établissement de la rue des Vinaigriers.

Il y avait là un grand jardin avec des treilles en tonnelle, et au milieu un pommier dont les fruits ne mûrissaient jamais, et qui servait d'enseigne au cabaret.

La société était nombreuse lorsque le père Cannelle et Mardochée arrivèrent.

Une douzaine de buveurs étaient établis sous une des tonnelles et faisaient cercle autour d'un homme d'environ quarante-cinq ans qui passait pour un beau parleur et un franc mauvais sujet.

Ce personnage se nommait maître Pépin, et il était le plus riche bijoutier du quartier Saint-Martin.

Veuf, sans enfants, à la tête d'une maison importante, maître Pépin aurait donné la moitié de son avoir pour être gentilhomme.

Les mœurs bourgeoises n'étaient pas son fait. Il se moquait de ses voisins qui avaient une vie régulière, et passait dans son quartier pour un vrai don Juan.

Les maris qu'il avait trompés, les femmes qu'il avait séduites se comptaient par centaines.

Mais comme il était riche, il était bien plutôt un objet d'admiration que de réprobation.

— Oui, mes amis, disait-il au moment où Mardochée et le père Cannelle entrèrent, je n'ai jamais vu plus jolie fille.

— Plait-il ? fit le père Cannelle, qui dressa l'oreille à ce mot de jolie fille.

Et il vint s'asseoir familièrement à la table du bijoutier, où l'on s'empressa de lui faire place.

— Oui, papa Cannelle, reprit maître Pépin, je disais que j'avais découvert une perle de beauté.

— Ah ! vraiment? dit Porion.

— Il n'y a pas à Versailles une femme de la cour qui la vaille.

— Peste, maître Pépin ! Et que comptez-vous en faire ? demanda le père Cannelle.

Le bijoutier cligna de l'œil.

— Belle question ! dit-il.

— Mais, reprit Porion, la petite a peut-être un amoureux ?

— Je ne crois pas.

— Un père ?

— Je ne crois pas non plus. Elle est toujours seule.

— Eh bien ?

— Pas plus tard que ce soir, quand elle ira reporter son ouvrage rue Saint-Denis, je l'accosterai.

— Mauvais sujet ! dit le père Cannelle.

Mardochée s'était mis à table et mangeait avec voracité.

Cependant, entre deux bouchées, il posa cette question :

— Est-elle vraiment jolie ?

— Un ange! dit l'amoureux bijoutier.

— Et sage ?

— J'en suis sûr.

— Brune ou blonde ?

— Blonde.

— Hum ! dit Mardochée en se versant un verre de vin qu'il avala d'un trait, j'aimerais mieux qu'elle fût brune.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis amoureux d'une blonde.

— Ah ! bah !

— Mais, dit le père Cannelle, il y a tant de femmes blondes que...

— Où demeure-t-elle donc ? demanda encore Mardochée, dont l'œil s'animait.

— Voilà ce que je ne sais pas au juste.

— Ah !

— Mais elle habite le pays latin, c'est bien certain.

— Comme la mienne, dit Mardochée; de la fenêtre de mon atelier j'aperçois celle de sa mansarde.

— Tout ce que je puis vous dire, continua avec complaisance le bijoutier conquérant, c'est qu'elle passe tous les soirs à six heures sur le pont au Change.

— Bon! pensa Porion, il faudra que je voie ça. Qui sait?

Mardochée, nous l'avons dit, portait une petite boîte à la main et un carton sous le bras, quand il avait rencontré le père Cannelle.

La boîte, on le devine, était sa boîte à couleurs.

Quant au carton, il renfermait des esquisses, des dessins au fusain et deux portraits au pastel commencés.

Comme le bijoutier disait que la petite passait tous les jours à six heures sur le pont au Change, Mardochée se leva, la bouche encore pleine, et dit à maître Pépin :

— Pour ma tranquillité personnelle, laissez-moi faire une expérience.

— Laquelle?

— J'ai commencé le portrait de la femme que j'aime.

— Ah! ah!

— Je vais vous le montrer.

Et il ouvrit son carton et mit sous les yeux du bijoutier un des deux pastels.

Maître Pépin jeta un cri :

— C'est elle!

A ce cri, Mardochée, qui ava t le vin mauvais, poussa un rugissement.

— Ah! c'est elle! dit-il.

— Oui, balbutia le bijoutier.

Mardochée sauta par-dessus la table et le saisit à la gorge :

— Misérable ! s'écria-t-il.

— A moi ! au secours ! s'écria le bijoutier à demi étranglé.

Mardochée, qui était fort comme un Turc, renversa le don Juan sous lui, dédaigna de dégaîner sa colichemarde, mais s'empara d'un couteau et s'écria :

— Si tu ne me jures pas, sur ta part de paradis, que tu respecteras cette jeune fille, s'écria-t-il, je te tue !

Le bijoutier était couard : il fit tous les serments que Mardochée exigea.

— C'est bien, dit celui-ci. Mais j'aurai l'œil sur toi, drôle !

Et il laissa le bijoutier se relever. Pendant cette lutte le père Cannelle avait examiné le pastel et s'avouait que la femme qu'il représentait était véritablement fort belle. Tout à coup un des buveurs s'approcha à son tour, regarda le pastel et dit :

— Mais je la connais, moi !

— Ah ! tu la connais, rugit Mardochée, qui brandissait toujours son couteau.

— C'est Cécile, dit le buveur, qui était un commis marchand.

— Cécile?

— Oui, la cousine de ce pauvre Agénor Chapuzot qui s'est noyé.

A ces mots, le père Cannelle avala coup sur coup deux verres de vin pour maîtriser son émotion.

Puis il se mit en devoir de calmer Mardochée, ce qui fut d'autant plus facile que le courtaud de boutique protestait de son respect pour Mlle Cécile Robert.

Après quoi, il se remit à table, et Mardochée lui tint tête.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

A dix heures du soir, tout le monde était parti de la *Pomme verte*, sauf le père Cannelle et Mardochée.

Le peintre, ivre mort, dormait sous la table.

L'agent de police appela l'hôte et lui recommanda de mettre son convive au lit et de le laisser en paix cuver son vin.

Tandis que l'hôte obéissait, grâce à deux beaux écus que le père Cannelle lui mit dans la main, celui-ci s'empara du carton qui renfermait le pastel et sortit en murmurant :

— Maintenant allons faire un tour à Versailles. J'ai le temps de revenir avant que Mardochée ne soit réveillé.

## VII

Aller en 175., de la rue des Vinaigriers à Versailles, à dix heures du soir, et faire diligence, n'était pas chose facile.

La route était longue de quatre bonnes lieues, et les carrosses étaient rares.

Ensuite, on ne pénétrait pas dans le palais comme dans la maison du premier venu.

Au seuil du cabaret, Porion se dit tout cela et bien d'autre choses encore.

Il consulta la distance à parcourir, compta le nombre des Suisses qu'il trouverait en sentinelles sous les murs du palais, des gardes du corps rangés dans les cours, des mousquetaires échelonnés dans les escaliers et des gentilshommes de service espacés dans les antichambres.

Digitized by Google

— Pour arriver jusqu'à Sa Majesté, se dit-il, il me faudra dire à tout ce monde : J'apporte au roi le portrait de la femme dont il est épris.

Or, le roi, d'abord, peut trouver cela mauvais et me faire donner les étrivières en guise de récompense; ensuite, avant que je parvienne jusqu'à lui, il est fort possible aussi que madame de Pompadour soit avertie de la chose.

Dans ce cas-là, on m'enverra à la Bastille avec une bonne lettre de cachet.

Hum! hum! hum!

Porion, dit père Cannelle, fit toutes ces réflexions en moins de dix minutes.

Ce qui ne l'empêcha point de continuer son chemin dans la direction de la porte Saint-Martin.

Les carrosses étaient rares, alors; on en trouvait un par-ci par-là, au coin d'une rue.

Quelque vingt années plus tôt, un Parisien avait eu l'heureuse idée des omnibus, et le roi l'avait autorisé à les établir.

Mais la cour et la ville s'étaient récriées à l'envi, déclarant l'invention absurde, et le pauvre inventeur s'était ruiné.

A première vue, Porion avait pourtant une chose bien simple à faire: c'était d'aller au Châtelet, où il entrait de nuit et de jour, grâce à une petite carte jaune que M. de Sartine avait fait délivrer à quel-



ques-uns de ses hauts employés de police, de faire réveiller le lieutenant général, de lui confier le résultat de ses investigations et d'attendre ses ordres.

Mais Porion n'y songea même pas.

Cet homme, à qui on avait donné le surnom de père Cannelle à cause de son habit et de son air débonnaire, qui abritait une âme de fer sous un sourire avenant et un peu niais, était ambitieux.

Il avait depuis longtemps fait un rêve, — un rêve qui eût paru insensé au premier abord, celui de remplacer quelque jour M. de Sartine lui-même.

Cela eût semblé absurde à tout le monde.

Cela paraissait tout naturel à Porion.

Et Porion pouvait bien, après tout, avoir raison.

Selon lui, il fallait faire un civet avec un lièvre, et un lieutenant de police avec un homme de police.

r, M. de Sartine était un grand seigneur.

Or donc aussi, Porion se disait :

— Si je retrouve la fillette, le roi me prendra en considération, et si je puis simplement causer avec lui pendant une demi-heure, je saurai bien lui prouver que M. de Sartine est un pitoyable lieutenant de police, tandis que moi j'en serais un meilleur.

Le papa Cannelle se dit tout cela pendant le trajet

de la rue des Vinaigriers à la porte Saint-Martin. Là, il s'arrêta.

L'Opéra, qui se trouvait alors où est aujourd'hui le théâtre de la Porte-Saint-Martin, donnait ce soir-là une représentation de gala.

Très-certainement, il s'y trouvait bon nombre de gentilshommes venus de Versailles, et qui ne manqueraient pas d'y retourner après le spectacle.

Deux douzaines de carrosses armoriés, attelés d'excellents chevaux, stationnaient aux environs du théâtre.

Porion les lorgnait du coin de l'œil et se disait :

— Il y aura bien une place pour moi dans l'un d'eux.

Le bonhomme, nous l'avons dit, habitait rue aux Ours, dans une maison paisible, au-dessus d'une boutique de droguiste.

Mais on ne fait pas un pareil métier sans avoir besoin de déguisements et sans modifier de temps à autre son costume.

Or, Porion avait tout à côté de la porte Saint-Martin, dans la rue du Vert-Bois, un sien ami qui exerçait la profession de fripier.

Cet homme, qui se nommait Concalot, avait vu son vieil ami Porion venir chez lui au milieu de la nuit lui demander tel ou tel vêtement et se livrer à une métamorphose complète.

Comme il était dans le secret de la profession mystérieuse de Porion, il lui avait donné une clef de sa boutique.

Porion entra donc sans faire de bruit et sans même éveiller le fripier, qui couchait au-dessus, dans une soupente.

Il alluma une chandelle, se débarrassa de ses habits, en chercha d'autres à l'étalage du fripier, et, moins d'une demi-heure après, il eût été méconnaissable même pour ceux qui le voyaient tous les jours au cabaret de la *Pomme verte*, même pour M. de Sartine, qui cependant avait assisté à plus d'une transformation de ce genre.

Un quart d'heure plus tard, un élégant gentilhomme, tendant le mollet, portant perruque poudrée, entrait à l'Opéra, s'installait dans une loge d'avant-scène, et devenait le point de mire de toutes les lorgnettes.

Porion s'était d'un seul coup rajeuni de vingt ans, et les faux diamants dont il était couvert lui valaient l'espèce d'ovation qui lui était faite.

La représentation tirait pourtant à sa fin, et si Porion voulait se trouver un compagnon de voyage pour Versailles, il devait ne pas perdre de temps.

Parmi les lorgnettes braquées sur lui, il en était une qui se fixait avec obstination sur les énormes boutons de brillants qu'il portait à sa chemise. Elle

était dans les mains d'une femme assise dans la loge vis-à-vis.

Porion la reconnut sur-le-champ.

D'ailleurs, Porion, que personne ne connaissait, connaissait tout le monde.

— Bon! dit-il, c'est la maréchale d'H..: Le soir, le strass brille du même éclat que les diamants, et la maréchale, qui est couverte de dettes, se demande quel opulent étranger je puis bien être.

Elle me ramènera dans son carrosse.

La maréchale était une femme de quarante-cinq ans, fort belle encore, surtout au feu des bougies, un peu extravagante, et qui avait fait parler d'elle comme personne.

Elle avait beaucoup d'esprit, et le roi daignait quelquefois s'amuser de ses saillies.

Les jours où l'ennui de Louis XV prenait de telles proportions que madame de Pompadour y perdait patience, on envoyait, en désespoir de cause, chercher la maréchale.

Au château de Versailles, on l'appelait la *Toquée*.

Le roi riait quelquefois de ses excentricités; jamais il ne s'en fâchait.

Porion savait tout cela.

Le difficile pour lui était de se mettre en rapport avec la maréchale.

Heureusement le strass dont il était couvert avait entamé les ouvertures.

— Je gage, pensa-t-il, que la maréchale est tourmentée par quelques créanciers discourtois. Elle doit être d'un abord facile.

Et Porion prit fort ostensiblement de belles tablettes à fermoir d'argent, un crayon, et écrivit sur un feuillet qu'il déchira, le billet suivant :

« Le banquier hollandais Van-Roëk serait heureux de metttre ses hommages aux pieds de madame la maréchale d'H... et de se placer sous sa protection, ayant avec le gouvernement de Sa Majesté un différend relatif à une somme considérable qui lui est due par le ministre de la guerre.

« Si madame la maréchale d'H... daignait accorder ce soir même un quart d'heure d'entretien à M. Van-Roëk, ce dernier serait trop heureux de se montrer reconnaissant. »

Ce billet écrit, le prétendu financier quitta sa loge, gagna le foyer où mademoiselle Louison, qui avait succédé à Nanette Lolier, étalait les plus belles fleurs, paya un bouquet deux louis, glissa son poulet dedans et chargea la jolie bouquetière de porter le tout à la maréchale.

Puis il attendit.

Cinq minutes après, la bouquetière revint.

— Madame la maréchale, dit-elle, attend monsieur à la sortie de l'Opéra.

— Où cela ?

— Dans son carrosse.

— Fort bien.

— Madame la maréchale, poursuivit mademoiselle Louison, retourne à Versailles ce soir même, et elle prie monsieur de l'accompagner.

La réponse plut si fort à Porion, qu'il donna un troisième louis à Louison et la chargea d'aller dire à la maréchale qu'il n'aurait garde de manquer au rendez-vous.

Puis il regagna sa loge en se disant :

— Je vais promettre cent mille livres à cette pauvre maréchale, et j'aurai bien du malheur si demain je n'entre pas chez le roi avant même les gentilshommes de la chambre.

## VIII

— Madame, disait le prétendu financier à la maréchale, tandis que tous deux roulaient bon train sur la route de Versailles, mon cas est fort simple. J'ai fait à la dernière armée entrée en campagne contre les impériaux pour trois millions de fournitures sur lesquelles je gagnerais un peu plus d'un million, si j'étais payé.

— Vraiment! dit la maréchale, à qui ce mot de million paraissait plus harmonieux que toute la musique qu'elle venait d'entendre.

— Le ministre de la guerre, poursuivit Porion, a porté ce chiffre de trois millions à quatre, et il ne m'en veut donner que deux.

— Comment entendez-vous cela, Monsieur? de-

Digitized by Google

manda la maréchale, qui ne comprit pas ou feignit de ne pas comprendre.

— C'est fort simple, continua naïvement Porion. Supposez que les choses tournent comme le veut M. le ministre de la guerre...

— Bon.

— On me règle à quatre millions.

— Parfait!

— Mais on ne m'en donne que deux.

— Eh bien?

— L'État paye néanmoins quatre millions.

— Où passent donc les deux autres?

— Voilà ce que je vous conseille, Madame, de demander à ceux qui ne veulent point me laisser parvenir jusqu'au roi.

— Mais c'est une infamie! s'écria la maréchale.

— Si grande, dit Porion, que je donnerais volontiers cent mille écus pour parler au roi, tête-à-tête, durant une heure.

Ce chiffre de cent mille écus vibra, dans le cerveau de la pauvre maréchale endettée, comme un véritable coup de tam-tam.

Cent mille écus!

Elle ne devait guère que la moitié de cette somme.

Ses dettes payées, elle était riche. Si pareille aubaine lui arrivait!

Digitized by Google

Porion jouait son rôle de banquier hollandais à ravir.

Il avait su poser l'affaire des trois millions en homme qui voit les choses de haut; il avait parlé de donner cent mille écus, comme s'il se fût agi de dix pistoles.

Comment la maréchale aurait-elle douté de lui?

Aussi lui dit-elle vivement :

— Vous avez bien fait, Monsieur, de vous adresser à moi.

— C'est ce qu'on m'a conseillé, Madame.

— A Paris ?

— Non, en Hollande.

Et Porion, l'homme le mieux instruit de France et de Navarre, se pencha à l'oreille de la maréchale, et prononça un nom qui la fit tressaillir.

— *Ruisdalher!*

C'était le nom d'un autre financier qui avait aimé durant son court séjour à Paris la maréchale à beaux deniers comptant.

— Eh bien! monsieur Van-Roëk, dit-elle, je vous jure que dès demain matin le roi vous recevra.

— Demain il sera trop tard, Madame.

— Trop tard!

— Sans doute. A cette heure même, la police doit savoir que je suis en France, et M. le ministre de la guerre, qui a intérêt à ce que je ne voie pas le

roi, a déja dû prendre ses précautions. Il faudrait que je pusse demain, avant le lever de Sa Majesté, être introduit auprès d'elle.

— Je m'en charge, dit la maréchale.

— Mais pour cela, continua Porion, il faudrait que je pusse pénétrer cette nuit même au château de Versailles.

— Rien de plus facile, dit la maréchale, qui tenait à ces cent mille écus.

— En vérité! exclama le faux financier d'un air naïf.

— Je loge au château.

— Ah!

— Et je vous offre l'hospitalité dans mon appartement.

— Peste! pensa Porion, la maréchale fait bien les choses. Elle s'offre par-dessus le marché.

— Mais, Madame, dit-il, que va-t-on dire, si on me voit entrer chez vous? Car, en entrant, les gardes de service ouvrent la portière de chaque carrosse, au moment où il franchit la grille de la cour d'honneur.

La maréchale partit d'un éclat de rire.

— Il me vient une idée saugrenue, dit-elle, mais je gage qu'elle vous plaira.

— Voyons? fit Porion.

— J'ai deux laquais pendant à mes étrivières.

— Bon.

Digitized by Google

— Vous allez prendre, un peu avant Versailles, la livrée et la place de l'un d'eux.

— Parfait! dit Porion. Mais vos gens... que diront-ils?

—Ah! fit la maréchale, riant de plus belle, ils en ont bien vu d'autres!

Et ce qui fut dit fut fait.

A un quart de lieue de Versailles, la maréchale fit arrêter.

Un des laquais donna son ample pelisse fourrée et son chapeau à plumes galonné à M. Van-Roëk, qui garda par dessous son habit à boutons de strass qui avait si fort ébloui la maréchale.

Puis le laquais eut licence de s'en aller courir le guilledou à Versailles jusqu'au lendemain.

Le carrosse entra sans encombre dans la cour du palais.

La maréchale, en mettant pied à terre au bas du perron, donna au faux laquais sa lorgnette, son éventail et un délicieux petit bichon de la Havane dont elle ne se séparait jamais, et le faux laquais la suivit.

Les gardes du corps et les sentinelles n'y virent point malice; mais les deux chambrières qui attendaient leur maîtresse pour la déshabiller ouvrirent d'abord de grands yeux.

La maréchale les renvoya et s'enferma avec le pre-

tendu financier dans un boudoir où régnait un demi-jour voluptueux, procuré par des lampes à globes d'albâtre.

En ôtant la pelisse du laquais, Porion détacha un des boutons de son habit, qui tomba sur le parquet. Ce bouton, qui était du strass pur, fit à la maréchale l'effet du fils aîné du fameux *Régent*.

— Ah! mon Dieu! dit-elle en le voyant tomber, que faites-vous donc là, Monsieur? vous semez vos boutons?...

— Il faut semer pour récolter, répondit l'impudent, qui se mit à son aise et ne ramassa point le faux diamant. Mais il était écrit que Porion n'aurait point tous les avantages qu'il avait rêvés, car, tandis qu'il se mettait à son aise et portait à ses lèvres la petite main de la maréchale, on gratta doucement à la porte, et une voix douce et fraîche, quoique masculine, se fit entendre, disant :

— Madame la maréchale, dormez-vous? vos femmes ne me veulent point laisser entrer.

— Ah! mon Dieu! murmura la maréchale, c'est le petit chevalier d'O..., un page du roi.

Et elle prit Porion par la main et le fourra derrière un paravent.

Puis elle ouvrit, et le page entra.

— Madame, dit-il, le roi ne peut dormir. Il a fait demander la marquise pour faire la conversation



avec lui ; mais la marquise a une violente migraine et des compresses sur la tête.

Alors le roi a dit : Qu'on m'aille chercher Mme la maréchale d'H...

— C'est bien, mon mignon, dites au roi que je vous suis.

Et elle congédia le page, et tandis qu'elle se rajustait à la hâte, Porion sortit de derrière son paravent.

— Eh ! dit-il, le roi ne peut dormir?

— Il paraît. Et j'en vais profiter pour lui parler de vous.

Porion cligna de l'œil.

— Madame la maréchale, dit-il, il me vient une bien belle idée.

— Ah ! vraiment?

— Le roi a sa police, M. le ministre de la guerre a la sienne.

— Eh bien?

— J'ai la mienne aussi.

— En vérité !

— Et ma police m'a appris que le roi avait un chagrin secret.

— Bah !

— Il est amoureux.

— De qui ?

— D'une petite fille que ni M. de Richelieu, ni

M. de Sartine, ni personne ne lui peuvent retrouver.

— Que me dites-vous donc là?

— Or, poursuivit Porion, je gage que si vous disiez au roi que M. Van-Roëk, un de vos amis de Hollande, est venu tout exprès à Versailles pour lui donner des nouvelles de cette petite fille...

— Comment! s'écria la maréchale, vous sauriez où elle est?

— Peut-être.

Et Porion ajouta :

— Songez, ma belle amie, qu'il s'agit de cent mille écus.

Ces derniers mots électrisèrent la maréchale.

— J'y vais! dit-elle. Attendez-moi ici... Dans un quart d'heure, je reviens vous chercher...

— Pauvre maréchale! murmura Porion quand elle fut partie, elle aura un joli pied de nez demain quand elle portera chez M. Bossange mon diamant pour le faire estimer.

Et le drôle attendit que la maréchale le vînt quérir pour le conduire auprès du roi.

## IX

Le roi, en effet, ne pouvait dormir.

Il était en caleçon, en veste de chambre, ses pieds dans des pantoufles, auprès du feu, et d'une humeur à faire frémir le courtisan à l'échine la plus flexible.

Un page était dans un coin, muet, immobile et se disant tout bas que l'honneur d'approcher Sa Majesté et de la servir ne valait pas le bonheur de dormir tout de son long sur un bon oreiller de plume d'oie et de canard.

Le roi s'était mis au lit tout d'abord et même il avait fermé les yeux.

Puis il s'était réveillé brusquement, se plaignant d'une fausse digestion.

On était allé quérir en hâte un médecin, M. Fagon,

Digitized by Google

le fils de celui-là même qui avait soigné le roi Louis XIV durant vingt ans et plus.

M. Fagon avait tâté le pouls de son auguste client, lui avait fait tirer la langue, l'avait ausculté avec soin et avait fini par répondre que la digestion était excellente, et que si le roi ne dormait pas, il devait s'en prendre à toute autre chose qu'à un état de maladie quelconque.

Là-dessus, le roi s'était pris à bâiller, disant :

— Oh! que je m'ennuie!

Il avait envoyé chercher la marquise.

La marquise avait la migraine.

Il avait demandé M. de Richelieu.

M. de Richelieu était à Paris, au pavillon de Hanovre, dans un doux tête-à-tête.

Alors le roi avait réclamé la maréchale. On lui avait dit qu'elle était à l'Opéra, mais qu'elle devait revenir le soir à Versailles.

Et le roi avait attendu, bâillant à se tordre la mâchoire.

Enfin la maréchale arriva.

— Ah! ma toute belle, s'écria Louis XV, prenez donc pitié de moi, je me meurs d'ennui.

La maréchale avait fait son profit de la confidence du prétendu financier Van-Roëck.

— Sire, dit-elle, Votre Majesté se croit beaucoup plus malade qu'elle ne l'est en réalité.

— Oh ! ma mie, je suis très-souffrant...

— C'est que Votre Majesté a une grande préoccupation, dit la maréchale.

Le roi tressaillit.

— Une vive préoccupation d'esprit, poursuivit-elle.

— Comment l'entendez-vous ? fit le roi.

— Oh ! Sire, dit madame d'H..., je n'entends pas dire par là que Votre Majesté ait des soucis politiques. Dieu merci ! les affaires de l'Etat vont fort bien.

— Ce n'est pas ce que disent mes ministres, ma toute belle.

— Les ministres de Votre Majesté font du zèle.

— C'est peut-être vrai. Mais ils prétendent que tout va fort mal.

Et le roi soupira de nouveau.

— Votre Majesté, poursuivit la maréchale, a dans l'esprit ce qu'on appelle une *toquade*.

— A propos de quoi, ma mie ?

— D'une certaine jeune fille.

Le roi fit un brusque mouvement dans son fauteuil.

— Vous savez cela ?

— Oui, Sire.

— Ce bavard de Sartine !

— M. de Sartine ne m'a rien dit, Sire.

— Alors, c'est la marquise...

— Pas davantage.

— Comment donc pouvez-vous savoir?

La maréchale était une femme d'imagination, comme on va le voir.

— Sire, dit-elle, j'ai un ami fort extraordinaire, un Hollandais, un banquier richissime, M. Van-Roëck, qui est à Versailles depuis quelques heures.

— Bon!

— Ce banquier se livre quelque peu à la pratique de la sorcellerie. Il sait qu'on ne brûle plus les sorciers, et cette tolérance l'encourage. Or, c'est lui qui m'a dit que Votre Majesté soupirait fort après une jeune fille, introuvable, paraît-il, puisque M. de Sartine a la prétention d'être infaillible...

— Mais comment votre Hollandais sait-il cela, maréchale?

— Puisqu'il est un peu sorcier, Sire.

— C'est juste. Eh bien! il devrait me la retrouver...

— C'est ce qu'il propose à Votre Majesté, à la condition que Votre Majesté le recevra cette nuit même...

— Où donc?

— Ici.

— Mais où est-il?

— Dans mon appartement, Sire.

Le roi allait étendre la main vers un cordon de sonnette.

La maréchale l'arrêta.

— Inutile, dit-elle, si Votre Majesté le veut, je le vais aller chercher.

— Comment! si je le veux! s'écria le roi presque joyeux.

La maréchale se leva, légère comme une sylphide, en dépit de ses quarante-huit printemps

Et elle se dirigea vers la porte toute joyeuse, murmurant à part elle :

— Voilà mes cent mille écus tout gagnés.

Dix minutes après, elle revenait avec le prétendu financier Van-Roëck.

Porion fit la révérence au roi, en homme qui n'est point étranger aux belles manières.

— Vrai, Monsieur, lui dit le roi, vous êtes sorcier?

— Un peu, Sire, répondit Porion, que la maréchale avait mis au courant en quelques mots.

— Comment procédez-vous? fit le roi avec curiosité.

— Sire, répondit Porion, si Votre Majesté se voulait seulement enfermer avec moi dix minutes, je lui démontrerais mes procédés.

Et il fit du coin de l'œil un petit signe à la maréchale.

— Fort bien, dit celle-ci, je me retire.

Le roi la salua de la main et la laissa partir;

Alors Porion, demeuré seul avec le roi, déboutonna son habit et retira de dessous sa veste le carton du pauvre peintre Mardochée de Mardoche.

— Qu'est-ce que cela? exclama Louis XV.

Porion ouvrit le carton, prit un des deux pastels et le mit sous les yeux du roi.

Le roi jeta un cri.

— C'est elle !

— Vrai ? dit Porion.

— Elle ! c'est bien elle ! répétait le roi en extase devant le portrait.

Alors Porion se prit à sourire.

— Pauvre maréchale ! dit-il.

— Hein ? fit le roi.

— Sire, reprit l'agent de police, la maréchale est une femme d'esprit ; mais elle a un faible ; elle croit aux sorciers.

— Et elle a raison, dit le roi souriant.

— Elle a tort, reprit Porion, attendu qu'il n'y a pas la moindre sorcellerie dans tout cela.

— Comment ?

— Votre Majesté daignera-t-elle m'écouter pendant dix minutes ?

— Oui, si vous répondez d'abord à mes questions.

Porion attendit.

Digitized by Google

— Où est cette jeune fille?

— A Paris. Votre Majesté n'a qu'à ordonner, elle sera à Versailles dans quelques heures.

— C'est bien. Parlez maintenant.

Alors Porion raconta fort naïvement et fort spirituellement au roi comment M. de Sartine l'avait fait venir, et comment il avait, lui, en quelques heures, débrouillé tous les fils de l'écheveau, volé le carton du peintre, qu'il avait grisé, fait un bout de toilette, et, ainsi vêtu, comment il avait tourné la tête à la maréchale.

Le roi riait aux larmes; et certes, il y avait longtemps que cela ne lui était arrivé.

— Ainsi, dit le roi, quand Porion eut terminé son récit, vous n'êtes pas Hollandais?

— Non, Sire.

— Ni financier?

— Hélas!

— Et vous êtes un homme de police?

— Au service de Votre Majesté, et qui, certes, dit fièrement Porion, ferait un meilleur lieutenant général que M. de Sartine.

— Ouais! fit le roi.

— Si Votre Majesté daignait en essayer..., dit le drôle avec impudence.

— Eh bien! répondit Louis XV, amenez-moi la petite, et nous verrons!

Puis il se mit à rire de nouveau.

— Mais cette pauvre maréchale, dit-il, où prendra-t-elle les cent mille écus sur lesquels elle a compté ?

— Votre Majesté sera si contente demain, qu'il ne serait pas impossible que...

— Ventre saint gris! comme disait le Béarnais mon aïeul, s'écria le roi, cent mille écus! Si je les avais eus dans ma cassette, il y a longtemps que M$^{me}$ de Pompadour les aurait croqués.

Et il appela un de ses pages et donna l'ordre qu'on fît sortir Porion du palais par un escalier dérobé et une porte secrète.

Puis, Porion parti, le roi se reprit à rire en se tordant dans son fauteuil.

Mais tout à coup il entendit des cris, des vrais cris de désespoir, et la maréchale éperdue entra chez le roi, tenant à la main le fameux bouton que le prétendu financier avait laissé tombé chez elle.

— Ah! mon Dieu! disait-elle, le misérable! l'infâme! C'est du strass!

— Maréchale, répondit Louis XV de plus en plus belle humeur, vous êtes pourtant une femme d'expérience, et vous devriez savoir que *tout ce qui reluit n'est pas or.*

Digitized by Google

# X

Abandonnons un moment Porion, le roi Louis XV, la maréchale et M. de Sartine lui-même, et revenons à un personnage que nous avons vu au début de ce récit.

On se souvient que le malheureux jeune homme, après avoir vu la mort de si près, guidé par la duègne, avait gagné la terrasse de cette maison mystérieuse où tant de sang humain avait déjà coulé; que de cette terrasse il avait monté sur le toit de la maison voisine et couru de toit en toit jusqu'à ce que, les forces lui manquant, il vint tomber mourant dans une mansarde occupée par une jeune fille.

Or, il y avait deux mois de cela à l'époque où le roi



Digitized by Google

commandait à son lieutenant de police de lui retrouver une jeune fille dont il était amoureux.

Il y avait deux mois qu'Hector de Pierrefeu avait quitté l'auberge de la rue des Enfants-Rouges, deux mois qu'il n'avait entendu parler de son jeune frère.

Que s'était-il donc passé?

C'est ce que nous allons résumer en peu de mots.

Il est difficile de peindre la stupeur et l'épouvante qui s'emparèrent d'abord de la jeune fille lorsqu'elle vit tomber chez elle ce jeune homme couvert de sang, qui lui disait d'une voix mourante :

— Secourez-moi... au nom du ciel !

Ce furent, du reste, les seules paroles que prononça le jeune homme; car, les forces l'abandonnant, il ferma les yeux et s'évanouit.

La jeune fille ne perdit point la tête; elle coucha Hector sur son lit, lui fit respirer du vinaigre, et comme elle ne parvenait pas à le ranimer et que le sang coulait toujours de la blessure produite par la balle, elle s'élança hors de sa mansarde pour aller chercher du secours. Elle n'avait pas loin à aller d'ailleurs.

La maison qu'elle habitait, et qui était située rue Saint-André-des-Arts, était occupée par de petits ménages d'ouvriers, de clercs et d'écoliers.

Sur le même carré, sous les toits, il y avait un jeune homme qui saluait respectueusement la jeune

Digitized by Google

fille chaque fois qu'ils se rencontraient dans l'escalier.

C'était un pauvre étudiant en chirurgie, du nom de Firmin.

Pauvre et studieux, tourmenté par la soif de la cience, il passait une partie de ses nuits à copier de la musique, afin de gagner de quoi payer ses leçons et suivre des professeurs fameux qui exerçaient alors dans les hôpitaux. Bien avant la jeune fille, si laborieuse cependant, M. Firmin était sur pied et travaillait.

Elle frappa à sa porte. Il vint ouvrir.

— Venez! venez! lui dit-elle, il s'agit de la vie d'un homme!

Firmin prit sa trousse et la suivit.

Il vit Hector, sonda sa blessure, pratiqua l'extraction de la balle et répondit de la vie du blessé.

Quelques heures après, en effet, Hector revint de son long évanouissement; mais il ne proféra que des paroles incohérentes, pleines de délire et de fièvre.

Où avait-il été blessé?

D'où venait-il?

Telles étaient les deux questions que se posaient les deux jeunes gens, l'ouvrière et le chirurgien, sans pouvoir les résoudre.

Plusieurs jours s'écoulèrent.

Digitized by Google

La mansarde de Firmin était un peu plus grande que celle de sa voisine.

Hector y avait été transporté.

Le jeune chirurgien et la jeune fille prodiguaient leurs soins au blessé, mais le blessé ne recouvrait pas la raison.

Et Firmin, qui était déjà un homme habile, avait dit à sa voisine :

— Ce jeune homme a éprouvé quelque commotion terrible. Il guérira physiquement, mais je crains bien qu'il ne reste fou.

En effet, près de deux mois s'étaient écoulés, et Hector de Pierrefeu entrait en convalescence, mais son sourire demeurait indécis et presque idiot, son regard vague, son intelligence obscurcie.

Quelquefois, il attachait un œil reconnaissant sur ses deux sauveurs; mais quand il voulait parler, sa voix expirait dans sa gorge, et tout à coup il prenait sa tête à deux mains et fondait en larmes.

Cependant la jeune fille et le chirurgien avaient épuisé leurs dernières ressources à soigner cet inconnu.

Elle avait beau travailler deux heures de plus, vainement abrégeait-il ses nuits et allongeait-il ses jours.

La détresse commençait à se faire sentir dans les deux mansardes qui s'étaient si généreusement asso-

Google

ciées pour sauver ce jeune homme, dont ils ne savaient pas même le nom, lorsqu'un peu d'argent arriva d'une façon presque inespérée.

Qu'était-ce que la jeune fille?

Dans cette maison où elle habitait seule depuis six années, on l'appelait la petite madone, tellement elle était belle et sage.

Les clercs, les écoliers, les commis-marchands qui logeaient aux étages inférieurs la saluaient avec déférence.

Personne n'eût osé lui manquer de respect.

Elle n'avait plus de mère.

Son père était ce qu'on appelle un *homme de maison*, c'est-à-dire un domestique.

Il venait voir sa fille une fois par semaine; mais, pauvre lui-même, il ne pouvait venir que très-imparfaitement à son aide, et Cécile — c'était le nom de la jeune fille — travaillait quinze heures par jour pour gagner huit sous.

Elle était néanmoins parvenue à s'amasser un petit pécule en vue de son établissement, si jamais elle rencontrait un honnête homme qui voulût d'elle pour femme, lorsque Hector de Pierrefeu était tombé chez elle.

Comme on le pense bien, les épargnes de l'ouvrière et les ressources du pauvre chirurgien avaient été bientôt épuisées.

Or donc, un matin, il leur arriva une somme de vingt écus sur laquelle ils ne comptaient guère.

Le père de Cécile, nous l'avons dit, la venait voir une fois par semaine habituellement.

Mais, depuis un mois, il n'avait point paru.

Cependant, comme il lui arrivait parfois de s'absenter de Paris, suivant les caprices des maîtres qu'il servait, Cécile ne s'était pas trop inquiétée.

Enfin, un matin, on avait apporté une lettre à la jeune fille.

Elle portait différents timbres qui annonçaient qu'elle venait de l'étranger, et elle renfermait ce qu'on appelait alors un bon de caisse, lequel était payable chez les fermiers généraux.

Celui-là était de vingt écus, c'est-à-dire soixante livres.

La lettre était datée d'Amsterdam.

Cécile reconnut l'écriture de son père et lut :

« Ma chère enfant,

« Voici plus d'un mois que je ne t'ai vue et je ne sais quand je te reverrai.

« J'ai changé de condition ; je suis au service du comte d'A..., un courtisan disgracié qui a été obligé de quitter précipitamment le royaume et de se réfugier en Hollande.

Digitized by Google

« Si on te parle de moi, garde-toi de dire où je suis.

« Je t'expliquerai plus tard le motif de cette recommandation.

« En attendant, je t'envoie tout ce que j'ai pu réunir de mes économies, et je me dis toujours ton père dévoué.

» Robert DAMIENS. »

Cécile venait de lire cette lettre, assise auprès de sa fenêtre, lorsque, levant la tête, elle aperçut à une des mansardes de la maison voisine un regard fixé sur elle.

Un homme se montrait à cette fenêtre et contemplait la jeune fille avec une muette extase.

C'était messire Mardochée de Mardoche, peintre et gentilhomme, qui, nouvellement installé, apercevait sa voisine pour la première fois.

Digitized by Google

## XI

Messire Mardochée de Mardoche était un hardi compagnon lorsqu'il s'agissait de boire, de rosser les sergents du guet et de se quereller au cabaret avec le premier venu.

Mais il manquait un peu d'audace, s'il était question d'une femme.

La rue Saint-André-des-Arts, qui a été successivement élargie à différentes époques, était alors très-étroite, et ses maisons avaient des toits en auvent qui protégeaient les passants contre la pluie.

De sa fenêtre, Mardochée voyait celle de Cécile Robert.

De son toit, il aurait pu, en prenant un élan convenable, sauter sur le toit de la maison et atteindre cette fenêtre.

Digitized by Google

Du jour où il avait aperçu la jeune fille, Mardochée était devenu amoureux.

Mais Mardochée était timide, il y avait plus d'un mois qu'il aimait Cécile Robert, que celle-ci ne l'avait seulement aperçu.

Abrité derrière le châssis de sa croisée, le pauvre diable passait des heures entières à contempler la jeune fille.

Puis il prenait ses pinceaux et faisait son portrait.

La faim, qui, seule, le chassait de temps en temps de sa mansarde, l'arrachait à la contemplation de son idole.

Il avait fini par être au courant de toutes ses habitudes.

Cécile sortait tous les soirs entre six et sept heures, traversait la Seine et se rendait rue Saint-Denis, dans une maison de lingerie où on lui donnait de l'ouvrage.

Puis elle revenait, préparait elle-même un frugal repas, et se remettait à l'ouvrage jusqu'à dix ou onze heures du soir.

Un matin, le pauvre artiste s'était éveillé avec une idée hardie.

Il ne s'agissait de rien moins pour lui que de s'embusquer au bord de l'eau, à l'entrée du pont que la jeune fille traversait, de l'aborder hardiment

et de lui déclarer son amour, en lui faisant valoir sa gentilhommerie.

Mais entre la conception d'une idée et sa mise à exécution, il y a quelquefois un monde de distance, comme on va le voir.

Mardochée de Mardoche se trouva bien sur le pont au Change à six heures du soir ; mais lorsque Cécile Robert vint à passer, il fut pris d'un tel accès de timidité qu'il n'eut même pas la force de la saluer.

Elle passa sans le voir.

Le lendemain, il revint, et ce fut la même chose.

Le surlendemain, il porta la main à son chapeau, mais Cécile ne le vit point.

Enfin, la détresse du peintre se mit de la partie, juste au moment où il faisait le serment d'aborder hardiment Cécile le soir même.

Ce fut ce jour-là qu'il rencontra le père Cannelle et que son estomac en souffrance imposa silence à son cœur.

Ainsi Mardochée aimait Cécile Robert, et Cécile Robert ne s'en doutait pas.

Pas plus qu'elle ne se doutait, la pauvre enfant, que le jour où elle était allé, en tout bien tout honneur, à Marly, en compagnie de quelques jeunes filles et de plusieurs courtauds de boutique amis de son

Digitized by Google

cousin Agénore Chapuzot, elle avait tourné la tête au roi.

Pas plus enfin qu'en ce moment-là même elle ne savait la mort tragique de ce pauvre diable, dont elle avait refusé la main avec un grand éclat de rire.

Or donc, Mardochée de Mardoche avait soupé au cabaret de la *Pomme verte*, s'était laissé griser par le père Cannelle, était tombé sous la table, ne se doutant point que le prétendu bourgeois dont il devait faire le portrait allait mettre singulièrement à profit son ivresse.

Douze heures s'étaient écoulées, et Mardochée dormait encore.

Il est vrai qu'on avait eu soin de lui. Le cabaretier de la *Pomme verte*, largement payé par le père Cannelle, avait, aidé de ses garçons, transporté l'étranger dans une chambre; il l'avait déshabillé et mis au lit sans qu'il ouvrît même les yeux.

La nuit s'était écoulée; le jour était venu, puis le soleil, et Mardochée dormait toujours.

Enfin Porion arriva.

Le brillant financier Van-Roëck avait disparu pour faire place de nouveau au bonhomme Cannelle.

Il était alors dix heures du matin.

— Qu'avez-vous fait de mon ivrogne? demanda-t-il.

— Il est là-haut, dit l'hôte.

— Couché?

— Et dormant comme un bienheureux.

— Allons l'éveiller, dit le père Cannelle.

Et il monta dans la chambre, guidé par un ronflement sonore.

Il fallut le secouer rudement pour éveiller messire Mardochée de Mardoche.

Mais enfin il ouvrit les yeux, promena un regard étonné autour de lui et demanda où il était.

Puis il aperçut le bonhomme Cannelle.

— Avez-vous bien dormi? demanda celui-ci.

— Ah! c'est vous, papa?

— Oui, mon garçon.

— Mais où suis-je?

— Toujours à la *Pomme verte*

— Vraiment! Au fait, je me suis grisé hier, hein?

— Comme un lansquenet.

— Quelle heure est-il?

— Dix heures.

— Je m'en doutais. Je meurs de faim.

— Diable! fit le père Cannelle d'un air naïf, je vous offrirais bien à déjeuner, mais vous vous griserez de nouveau, et je n'aurais pas mon portrait.

— Ah! c'est juste, dit Mardochée, dont les souvenirs se débrouillaient peu à peu, c'est vous qui avez payé l'écot hier?

— Sans doute.

— A compte sur trois écus.

— Soit. Mais il me faut mon portrait.

— C'est que je travaille mal quand j'ai faim... et soif.

Et il fit claquer sa langue.

— Je veux bien vous donner à déjeuner, dit le père Cannelle.

— Ah! vous êtes un brave homme, papa.

— Mais pas ici.

— Pourquoi donc?

Le papa Cannelle cligna de l'œil.

— Je vous le dirai plus tard. Habillez-vous. Bon! et puis venez avec moi.

— Mais où allons-nous?

— En pays latin.

Mardochée s'habilla, et, quand il fut prêt, il chercha sa boîte à couleurs et son carton.

Le tout était posé sur une table, et, comme on le pense bien, avant d'éveiller le peintre, Porion avait remis le pastel à sa place.

Ils quittèrent donc tous deux la *Pomme verte*, descendirent le faubourg et ensuite la rue Saint-Martin, traversèrent la place du Châtelet et gagnèrent le pays latin.

Mardochée commençait à se montrer inquiet.

## XII

Deux heures plus tard, Porion, dit le père Cannelle, avait organisé tous ses plans.

Mardochée et lui avaient déjeuné frugalement.

Le peintre, condamné à une maigre charcuterie et à une bouteille de piquette, avait accepté cette fortune avec une douce philosophie.

D'autant mieux que le père Cannelle lui disait :

— Je n'ai pas l'honneur d'être artiste, non plus que gentilhomme ; mais si un gentilhomme a le droit de boire à satiété, un artiste doit se ménager. Je veux avoir un portrait bien ressemblant, attendu que c'est pour l'envoyer à une de mes sœurs qui habite la province, et si vous aviez bu comme hier, votre main tremblerait.

— C'est un peu vrai, répondait Mardochée, qui

Digitized by Google

s'était mis à la besogne, esquissant à grands coups de crayon le visage débonnaire du père Cannelle.

Celui-ci se tenait raide et droit, ce qui ne l'empêchait nullement de causer, du reste.

— Ainsi vous êtes amoureux? disait-il.

— Vous venez de la voir, papa Cannelle, répondit le peintre avec enthousiasme. Dites-moi s'il est possible de ne pas être sérieusement épri

— Certes, je ne dis pas non.

Puis le père Cannelle soupira :

— Ah! dit-il, il fait bon être jeune!

— Vraiment?

— Et si j'avais votre âge...

— Eh bien?

— Nous nous couperions la gorge pour ce *tendron*, acheva Porion, qui avait lu les romans de M[lle] de Scudéry.

Mardochée fronça le sourcil.

— Mais rassurez-vous, dit le bonhomme; j'ai la soixantaine, et je n'ai plus d'amour que pour le jus de la treille. Tout pour Bacchus, mon ami, plus rien pour la déesse Cypris.

Mardochée, tout en travaillant, jetait des regards enflammés à travers le châssis de sa mansarde sur la fenêtre auprès de laquelle Cécile Robert travaillait sans relâche.

Mais la jeune fille ne levait pas même la tête et

était sans doute bien loin de se douter qu'elle était l'objet d'une attention assez soutenue.

— Ah çà, reprit le père Cannelle, êtes-vous au moins payé de retour?

Mardochée tressaillit.

— Mais... je ne sais pas... je ne crois pas..., balbutia-t-il.

— Par exemple!

— Je vous avouerai même, poursuivit le peintre, qui avait une belle dose de naïveté, je vous avouerai même que je ne sais pas si elle a jamais fait attention à moi.

— Allons donc!

Mardochée soupira de plus belle; puis il avoua simplement que plusieurs fois déjà il était allé s'embusquer sur le pont au Change, avec l'intention bien arrêtée d'aborder la jeune fille et de lui déclarer son amour; mais que toujours le courage lui avait manqué au moment solennel.

— C'est que vous êtes encore très-jeune, murmura le père Cannelle avec une pointe de raillerie.

— Vraiment?

— Ah! si j'étais à votre place...

— Eh bien! que feriez-vous?

— Au lieu d'attendre la jeune fille sur le pont au Change, je l'irais voir dans sa maison.

— Vous oseriez cela! exclama Mardochée, qui,

avec ses airs de matamore, était l'homme le plus timide du monde.

— Sans doute, je l'oserais..., dit le père Cannelle.

— Mais enfin... comment entrer dans la maison?

— Par la porte donc!

— Et si on me demande où je vais?

— Vous répondrez que vous êtes chargé d'une petite mission pour Mlle Cécile Robert.

— Ah! c'est juste, dit Mardochée, dont le visage s'éclaira; nous savons maintenant son nom.

— Alors donc, poursuivit le père Cannelle, rien n'est plus simple. Vous monterez tout en haut de l'escalier.

— Bon!

— Vous frapperez à la porte de la jeune fille, vous tomberez à ses pieds...

— Et elle me chassera, dit Mardochée, toujours naïf.

Le père Cannelle secoua la tête.

— Mon Dieu! murmura-t-il, les jeunes gens d'aujourd'hui manquent tout à fait d'audace. Tenez, mon cher monsieur Mardochée, je gage que si je me mêlais de vos affaires, moi.....

— Vous? père Cannelle.

— Moi.

- Que feriez-vous?

— J'irais trouver la jeune fille et je lui ferais de

vous un tel récit qu'elle en aurait l'eau à la bouche. Vous pensez bien qu'un vieux bonhomme comme moi n'inspire aucune défiance, acheva Porion, qui soupira de plus belle.

— Vous feriez cela pour moi, vous? s'écria Mardochée.

— Je suis prêt à le faire.

Le peintre lui sauta au cou et l'embrassa avec effusion.

— Mais vous pensez bien, poursuivit Porion, que ce n'est pas à présent qu'il faut essayer cette démarche.

— Ah ! pourquoi donc ?

— Il faut que je prenne quelques petits renseignements; que je m'introduise dans la maison sous un prétexte ou sous un autre.

Mardochée se frappa le front.

— Le prétexte n'est pas difficile à trouver, dit-il.

— En vérité!

— En passant devant la porte, j'ai vu une pancarte qui indique des logements à louer.

— Parfait! dit Porion, j'irai ce soir. En attendant, travaillez.

Et le bonhomme sembla mettre pour prix à ses complaisances futures l'achèvement de son portrait. Aussi Mardochée travailla-t-il une partie de la journée avec une ardeur sans égale, et comme ce n'était

pas le frugal déjeuner qu'il avait fait qui luipouvait obscurcir l'esprit, il se trouvait maître de tout son esprit etavait recours à cette flatterie naïve des peintres qui embellissent toujours leur modèle.

Sous le pinceau de Mardochée, Porion devenait un véritable Adonis.

Et chaque fois qu'il abandonnait un moment la pose que le peintre lui avait fait prendre pour se pencher sur l'œuvre et l'examiner, il jetait des cris d'admiration et se trouvait d'une ressemblance parfaite.

Enfin, vers le soir, Mardochée lui dit :

— Maintenant, je n'ai plus besoin de vous.

— Comment cela?

— Je puis terminer le portrait sans que vous vous donniez la peine de poser plus longtemps

— Vrai?

— Et s'il vous plaît de prendre l'air...

Porion cligna de l'œil.

— Je vous vois venir, mon jeune ami, dit-il. Vous pensez qu'il est temps de me mettre en campagne?

— J'en conviens.

— Eh bien! j'y vais...; mais attendez-moi ici.

— Je vous le promets.

Porion prit sa canne et son tricorne et sortit.

Mardochée continua à travailler

Il n'avait plus, du reste, aucun motif de distraction, car la jeune fille n'était plus à sa fenêtre.

Sans doute elle préparait dans un coin de sa mansarde son repas du soir.

Une heure s'écoula; le jour baissait, et Mardochée aurait été bien embarrassé de travailler à la lumière, car il n'avait pas chez lui un brimborion de bougie ou de chandelle.

Il y avait plus d'un mois que le pauvre diable se couchait au clair de lune ou à la clarté des étoiles.

Mais comme il abandonnait sa besogne, des pas retentirent d'abord dans l'escalier et s'arrêtèrent ensuite à la porte de sa mansarde.

En même temps, le père Cannelle parut. Mais le bonhomme n'était pas seul.

Derrière lui s'avançait majestueusement un garçon cabaretier qui portait sur sa tête une manne immense de laquelle s'échappaient des parfums pénétrants qui chatouillaient l'odorat de Mardochée fort agréablement.

Porion était radieux.

— J'ai de bonnes nouvelles, dit-il.

— Vrai ? s'écria Mardochée.

— Et je vais vous les dire le verre et la fourchette en mains, mon jeune ami. C'est encore moi qui paye.

Ce disant, le père Cannelle fit un signe au garçon

Digitized by Google

cabaretier, qui se mit à déballer le contenu de la manne et en retira successivement une volaille froide, un ragout de porc, quelques menues viandes et de vénérables bouteilles couvertes de toiles d'araignées.

— Par les tourelles du château de Mardoche! s'écria Mardochée, vous êtes plus magnifique, papa Cannelle, que le plus grand seigneur de la cour de France! Vous me rappelez Mécène : *Mæcenas, atavis edit? regibus*, acheva-t-il.

Car messire Mardochée de Mardoche avait une teinture de latinité.

Digitized by Google

## XIII

L'heure qui venait de s'écouler, en effet, n'avait point été infructueuse pour Porion, et lui avait permis d'achever la combinaison de ses plans tortueux.

La pancarte indiquant des logements vacants lui avait servi tout naturellement de prétexte pour pénétrer dans la maison voisine.

Les deux portes, du reste, celle de Mardochée et celle de la jeune fille se faisaient vis-à-vis.

La maison habitée par cette dernière avait au rez-de-chaussée un cabaret.

Et c'était de ce cabaret que le père Cannelle avait un peu plus tard fait monter à souper chez Mardochée.

Mais d'abord il s'était contenté d'y entrer et de prendre des renseignements sur les logis vacants.

Le cabaretier, qui était en même temps le principal locataire de la maison, s'était empressé de les lui montrer, et, comme il était naturellement bavard, Porion n'avait pas eu grand'peine à le faire jaser.

Tout en visitant les logis, le père Cannelle avait appris une foule de choses.

D'abord, que M[lle] Cécile était la fille d'un valet de chambre; qu'elle vivait seule et était fort sage, bien qu'une douce intimité fût établie entre elle et un jeune médecin appelé Firmin.

Se marieraient-ils quelque jour ?

C'était probable; mais le cabaretier affirmait que la jeune fille était vertueuse et que l'étudiant avait pour elle le plus grand respect. Ce que le cabaretier ne put apprendre à Porion, ce fut la présence d'un troisième personnage au dernier étage de la maison, c'est-à-dire celle d'Hector de Pierrefeu, qui, on le sait, était entré par les toits et que le jeune chirurgien avait caché dans sa chambre. Ni Cécile ni lui n'avaient parlé à âme qui vive du pauvre fou, et personne dans la maison ne soupçonnait son existence.

Peut-être que si Porion en avait eu connaissance, il eût singulièrement modifié ses projets; mais il résulta pour lui de cette conversation avec le cabare tier que la jeune fille avait un défenseur, et qu'i était indispensable, si on voulait enlever cette der

nière, de le faire disparaître, ou tout au moins de l'attirer hors de la maison, ce qui, du reste, était facile, un chirurgien ne pouvant refuser le secours de son ministère à quiconque pouvait en avoir besoin.

Porion avait donné, en se retirant, une pistole au cabaretier.

C'étaient les arrhes d'usage pour la location d'une chambre au deuxième étage qu'il avait retenue pour un sien neveu, disait-il, messire Mardochée de Mardoche, qu'il trouvait trop mal logé dans la maison voisine.

— Mardochée? avait dit le cabaretier, je ne connais que lui, mon cher Monsieur.

— Ah ! vous le connaissez?

— C'est un peintre, toujours ivre, jamais d'argent. Je lui ai refusé crédit dernièrement.

— Heureusement, me voilà, et comme je suis son oncle, je vais payer ses dettes, avait répondu Porion.

Et il avait donné deux ou trois pistoles et commandé en outre ce fin souper que le pauvre artiste vit arriver peu après dans sa mansarde.

Mais, en quittant le cabaret, Porion ne remonta point tout de suite chez Mardochée. Il s'en alla jusqu'au carrefour Buci et entra dans la boutique d'un marchand de comestibles.

Digitized by Google

Ce dernier était sans doute de la connaissance de l'homme de police, car celui-ci lui fit un petit signe mystérieux, et il passa sur-le-champ dans son arrière-boutique.

Là, Porion lui dit :

— J'ai besoin de toi.

— De moi seul ? demanda le fruitier, qui était un gros homme haut en couleur et qui paraissait être d'une force herculéenne.

— Non, tu prendras un de tes garçons avec toi.

— Bien. Où faut-il aller ?

— D'abord, dit Porion, je commence par te dire qu'il y a vingt pistoles à gagner.

— Oh ! oh ! fit le fruitier ; est-ce le patron qui paye ?

— M. de Sartine ?

— Oui.

— Non, c'est mieux que cela.

— M. de Clermont ?

— Mieux encore... ; c'est le roi.

Le fruitier ouvrit de grands yeux.

— Et que faut-il faire ?

— Enlever une jeune fille qui a l'honneur de plaire à Sa Majesté.

— On l'enlèvera, dit le fruitier. Où est-elle ?

— Ta, ta, ta ! fit Porion, n'allons pas si vite. C'est moi qui conduis l'expédition.

Digitized by Google

— Alors, maître, commandez, dit le gros homme, qui n'en était pas, on le pense bien, à ses premières armes sous Porion.

— Tu te procureras un carrosse de louage à deux chevaux.

— Bon !

— Dont le cocher sera un homme à nous.

— C'est fait. La moitié des cochers nous appartiennent corps et âme.

— Le carrosse attendra au coin de la rue Saint-André-des-Arts, à partir de neuf heures.

— Après?

— Après tu vas te procurer une planche assez forte pour supporter le poids de deux hommes, assez longue pour être placée en guise de pont d'un toit à un autre, et assez large pour qu'on puisse passer dessus sans risquer de faire la culbute.

— Tout cela sera prêt, répondit le fruitier-agent de police.

— Connais-tu un peintre appelé Mardochée?

— Certainement. C'est un ivrogne.

— Sais-tu où il demeure?

— Parbleu ! j'ai assez souvent gravi ses six étages pour aller lui réclamer mon dû.

— Et il ne t'a jamais payé ?

— Jamais.

— Tu te rattrapperas sur les vingt pistoles.

Digitized by Google

— Mais pourquoi me parlez-vous de Mardochée, papa Cannelle?

— Parce que c'est chez lui que tu apporteras la planche.

— Quand?

— Dans une heure.

— Ah! fort bien.

Ses instructions ainsi données, Porion était revenu rue Saint-André-des-Arts, avait fait signe au garçon cabaretier de monter avec lui, et une demi-heure après, Mardochée et le père Cannelle soupaient de fort bon appétit.

— Vous avez donc de bonnes nouvelles à me donner? disait Mardochée, qui avait déjà vidé trois fois son verre.

— D'excellentes, mon garçon.

— Voyons?

— J'ai vu la petite.

— Ah!

— Et tu es un niais de croire qu'elle ne t'a jamais remarqué.

— Que dites-vous ?

— Non-seulement elle t'a remarqué, mais encore tu lui plais fort.

A cette révélation, Mardochée fut si ému qu'il avala d'un trait un quatrième verre de vin.

— Mais, reprit Porion, elle est surveillée.

Digitized by Google

— Par qui ?

— Par un petit jeune homme, un chirurgien, qui est très-fort amoureux d'elle, qui plaît à son père, lequel a mis dans sa tête de les marier.

Mardochée serra les poings de colère.

— La petite, poursuivit Porion, exècre le chirurgien.

— Vraiment ?

— Elle serait même bien heureuse si une âme charitable l'en pouvait débarrasser.

— Je le tuerai, dit Mardochée, qui jeta un coup d'œil sur sa colichemarde accrochée au mur.

— J'ai trouvé mieux, dit Porion, tuer un homme, c'est bête, outre que c'est dangereux, car M. de Sartine, le lieutenant général de la police, se mêle toujours de ces affaires-là.

— Et qu'avez-vous donc trouvé, papa Cannelle ?

— Tu vas voir, dit Porion, qui vida à son tour un grand verre de vin.

## XIV

Mardochée posa ses deux coudes sur la table.

Porion reprit :

— J'ai une bien belle idée, comme tu vas voir.

— J'écoute, dit Mardochée, que la pensée d'avoir un rival exaspérait.

Mais Porion n'eut pas le temps de développer ses projets, car on frappa à la porte.

Mardochée alla ouvrir et recula brusquement.

Il se trouvait en présence du fruitier qui l'avait tant tourmenté pour sa note.

Le fruitier portait sur ses épaules la fameuse planche commandée par Porion.

A la vue de Mardochée, tout penaud, il se mit à rire.

— N'ayez pas peur, lui dit-il ; je ne viens rien vous réclamer aujourd'hui.

— Ah ! fit Madochée respirant ; que voulez-vous donc ?

— Il vient nous donner un coup de main, dit Porion.

— Plaît-il ?

— Je suis un ami de père Canelle, dit le fruitier, souriant de plus belle.

— Vous avez de jolies connaissances, balbutia Mardochée, qui avait toujours eu la sainte terreur du créancier.

— Tu lui dois donc beaucoup d'argent ? fit Porion, qui en était arrivé à tutoyer le peintre gentilhomme sans que la fierté nobiliaire de celui-ci en souffrît.

— Heu ! heu ! je ne sais pas.

— Vingt pistoles et un écu, dit le fruitier.

— Je les payerai, dit majestueusement Porion.

Mardochée faillit tomber à la renverse.

— Mais vous n'êtes pas un homme, vous êtes un dieu ! s'écria-t-il.

— Admettons-le un moment, répondit modestement Porion, et occupons-nous sans délai de nos petites affaires, je veux dire des tiennes.

— Voyons ?

— Sais-tu à quoi est destinée cette planche ?

Digitized by Google

— Non.

— A jeter un pont du toit de ta maison au toi' de celle où est la petite.

— Fameux! murmura Mardochée. Seulement...

— Seulement, quoi?

— Comme elle n'est pas très-large et que lorsque j'ai bu...

— Tu marches en zigzag...

— Précisément.

— Tu feras bien de t'en servir le plus tôt possible, car tu commences à être gris.

— Vous parlez d'or, père Cannelle.

Et l'amoureux Mardochée voulut se lever de table.

— Ta! ta! ta! murmura Porion, n'allons pas si vite, mon garçon.

— Hein?

— Tu as déjà oublié le chirurgien.

— Ah! c'est juste.

Et Mardochée serra les poings.

— Avant de t'en aller voir la petite, qui te recevra à bras ouverts, il faut nous débarrasser du chirurgien.

— Comment?

— Tu vas voir. Nous sommes à table tous trois...

— Bon! fit Mardochée, qui remarquait en effet

que le fruitier s'était mis à table sans façon et mangeait et buvait.

— Je suis ton oncle...

— Ouais! dit le peintre ; je le voudrais bien.

— Ah! ah! et pourquoi donc?

— Parce que vous me paraissez avoir du foin dans vos bottes et que je serais votre héritier. Mais continuons... Vous êtes mon oncle?

— Oui.

— Et bien! qu'est-ce que cela fait au chirurgien?

— Je mange et je bois, j'ai un coup de sang.

— Vous êtes plaisant, mon oncle.

— Le fruitier que voilà, et qui est un de nos amis, court chercher le chirurgien pour me soigner.

— Je commence à comprendre.

— Il arrive sans défiance, et, tandis qu'il prépare sa trousse, tu te jettes sur lui, et tu le terrasses...

— Et je le tue! dit Mardochée...

En même temps, dominé par l'ivresse, il saisit un couteau et le brandit.

— Mais non, dit Porion, on ne tue les gens que lorsqu'on ne peut pas faire autrement.

— Alors, que ferons-nous de lui?

— Nous lui attacherons les pieds et les mains.

— Bon!

— Et nous lui fourrerons dans la bouche la poire d'angoisse que voici, pour l'empêcher de crier.

Et le père Cannelle tira de sa poche, en effet, une poire d'angoisse que Mardochée se prit à examiner curieusement.

Si le peintre n'eût pas été gris, il se fût certainement demandé comment il pouvait se faire qu'un bourgeois paisible comme le père Cannelle eût dans sa poche un instrument d'agent de police ou de sergent; mais Mardochée commençait à y voir double, et le père Cannelle ne cessait de lui verser à boire.

— Allons, camarade, dit ce dernier, quand il jugea que Mardochée serait sous la table avant une demi-heure, voici le moment, il faut aller me chercher le chirurgien.

Le fruitier se leva.

Porion et lui échangèrent un regard, tandis que Mardochée remettait le nez dans son verre ; puis le fruitier partit.

Celui-ci était connu dans tout le quartier.

Il descendit l'escalier, entra chez le cabaretier de la maison vis-à-vis, et demanda si le chirurgien était chez lui.

— Oh bien sûr! lui répondit-on. Il est rentré à la brune et nous ne l'avons pas vu ressortir.

— A quel étage?

— Tout en haut, la porte à gauche.

Le fruitier enfila l'allée humide et noire et le petit

escalier en coquille auquel une corde graisseuse servait de rampe.

L'escalier, comme on le pense bien, n'était pas éclairé.

Mais, grâce à la corde, le fruitier monta sans encombre.

Quand il fut tout en haut, il tâtonna un moment, vit un filet de lumière passant sous une porte et frappa.

Une jeune fille vint ouvrir.

C'était Cécile Robert. Le fruitier s'était trompé de porte.

— Excusez-moi, dit-il; le chirurgien Firmin ne loge donc pas ici?

— Pardon, répondit une voix.

Et Firmin sortit de la chambre voisine.

Le fruitier, tout occupé de regarder la jolie fille, ne songea point à jeter un coup d'œil dans la chambre du chirurgien.

Sans cela, il aurait aperçu Hector de Pierrefeu assis dans un grand fauteuil et souriant de ce rire hébété qui n'abandonne presque jamais les lèvres d'un fou.

Peut-être même qu'il eût été frappé de la présence du jeune homme, qu'il en eût fait part à Porion, et que celui-ci eût modifié tous ses plans.

Mais le fruitier ne vit rien.

Digitized by Google

D'ailleurs, Firmin ferma vivement la porte et lui dit :

— Je suis le chirugien Firmin, que me voulez-vous ?

— Je viens réclamer les secours de votre art

— Pour qui?

— Pour un vieil ivrogne, mon compère, qui s'est donné une indigestion et qui a besoin d'une saignée.

— Je vous suis, répondit Firmin, qui avait toujours sa lancette sur lui et n'eut pas besoin de rentrer dans sa chambre. Est-ce loin ?

— Non, en face, dans la maison voisine.

Les deux jeunes gens échangèrent un sourire, puis Cécile poussa la porte et Firmin suivit le fruitier.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le père Cannelle, pendant ce temps, achevait de griser Mardochée.

Mais, pour éviter tout malheur, car le peintre avait l'ivresse mauvaise, il lui avait lestement ôté son couteau.

— Attention! dit-il tout à coup

— A quoi? dit Mardochée.

— On monte l'escalier.

— Bon!

— Ce sont eux! dit Porion.

Digitized by Google

— Le chirurgien!.. Ah! ah! ah! tu ne veux pas que je le tue!

— Mais non, imbécile!

Et le père Cannelle se renversa sur sa chaise et prit l'attitude d'un homme évanoui.

Au même instant, la porte s'ouvrit, et le fruitier reparut suivi du chirurgien.



Digitized by Google

## XV

Firmin connaissait Mardochée de vue, comme tous les habitans du quartier, du reste, car le peintre était plus célèbre encore par son ivrognerie et ses habitudes débraillées que ses portraits à deux et trois écus.

Il avait également vu quelquefois le père Cannelle, et il le reconnut sur-le-champ.

Porion jouait si bien l'homme évanoui, que le jeune chirurgien s'y trompa.

— Qu'a-t-il donc eu? demanda-t-il à Mardochée?

— C'est mon oncle, répondit le peintre, qui darda sur le chirurgien un regard flamboyant.

— Ne faites pas attention, dit le fruitier, ce

jeune homme est ivre; notre pauvre ami s'est trouvé mal.

Le chirurgien prit le bras inerte de Firmin et lui tâta le pouls.

— Bon, dit-il, ce ne peut être qu'un coup de sang. Le pouls est calme.

— Alors vous n'allez pas le saigner?

— Attendez, nous allons voir...

Et il se pencha sur Porion, appuyant son oreille sur sa poitrine, pour écouter les battements du cœur.

Mais, en ce moment, Porion rouvrit brusquement ses yeux; ses bras ballants s'agitèrent et se réunirent autour du cou du chirurgien.

En même temps, le fruitier donna un croc-en-jambe au jeune homme, qui glissa sur le parquet, saisi à la gorge par les mains de fer du prétendu vieillard.

Le fruitier était robuste.

Il renversa Firmin sous lui et lui mit un genou sous la poitrine, tandis que Porion, s'armant d'un couteau, lui dit :

— Si tu bouges, si tu cries, je te tue!

Ce fut l'histoire d'un clin d'œil.

Firmin n'avait eu ni le temps de revenir de sa surprise, ni de crier, ni de se débattre, qu'il était garrotté solidement avec une corde apportée par le

fruitier, et qu'on lui introduisait la poire d'angoisse dans la bouche.

Mardochée avait voulu se lever pour donner un coup de main à ses deux acolytes; mais l'ivresse le clouait sur son siége.

Il avala un dernier verre de vin et roula sous la table.

— En voilà un qui ne nous gênera pas..., murmura Porion.

Et il le repoussa du pied.

Mardochée fit entendre un sourd grognement; mais ce grognement dégénéra bientôt en un ronflement sonore, et le père Cannelle dit en riant :

— Je connais les ivresses de cet imbécile : il en a pour quinze heures.

Firmin faisait de vains efforts pour briser ses liens.

— Quant à toi, mon petit, dit Porion, qui avait redressé sa taille voûtée et dont l'œil brillait de virilité, si tu veux vivre en liberté et ne pas aller pourrir à la Bastille, je t'engage à te tenir en repos.

Puis, s'adressant au fruitier :

— Le carrosse est-il prêt?

— Je l'ai vu au coin de la rue en montant tout à l'heure.

— Bien. A l'œuvre!

Et Porion ouvrit toute grande la croisée de l'ate-

Digitized by Google

lier de Mardochée, tandis que, sur un signe de lui, le fruitier éteignait la lampe.

La nuit était noire.

Aucun bruit ne montait de la rue et le couvre-feu était sonné.

Le diable est pour nous, murmura Porion, et personne ne nous dérangera dans notre besogne. Donne l'outil.

Le fruitier apporta sa planche.

Il fallait un homme d'une force herculéenne comme lui pour pouvoir pousser cette planche d'un toit sur l'autre en la tenant presque à bras tendus

L'opération réussit à merveille.

Alors Porion lui dit :

— Tiens-la bien.

— Je la tiens, n'ayez pas peur

— Est-elle solidement appuyée

— Comme l'arche d'un pont.

— Allons-y donc! murmura Porion, qui retrouva son audace d'agent de police.

Et il s'aventura sur la planche, n'ayant pour guider sa marche en ligne droite que la croisée éclairée de la jeune fille.

Cécile Robert était assise derrière la fenêtre, auprès d'une table et travaillait, attendant le retour du jeune chirurgien.

Calme, le front candide, la jeune fille ne se doutait

pas qu'en ce moment même sa perte était résolue.

Tout à coup un bruit la fit tressaillir.

Elle leva la tête, et au même instant une vitre coupée avec un diamant tomba sur le sol, une main passa au travers du carreau, fit jouer l'espagnolette et la croisée s'ouvrit.

En même temps aussi un homme sauta dans la chambre de Cécile.

Elle jeta un cri et voulut fuir.

Cet homme avait un couteau à la main et lui dit :

— Si vous criez, vous êtes perdue!

Plus morte que vive, Cécile se précipita vers la porte de la mansarde.

Mais Porion y arriva avant elle et se plaça devant.

Alors Cécile, éperdue, se jeta à genoux.

— Grâce! dit-elle en joignant les mains.

— Je vous ferai grâce si vous êtes sage, répondit Porion.

Elle attachait sur lui un regard épouvanté, disant :

— Grâce! que vous ai-je fait? Que me voulez-vous?

— Je veux que vous soyez sage et me suiviez sans résistance, dit Porion.

Et il l'enlaça de ses bras.

— A moi! Firmin! au secours! cria Cécile en se débattant.

Porion essaya de lui mettre la main sur la bouche, mais elle le mordit.

— Ah! petite vipère, dit-il avec rage, si tu n'étais un morceau de roi, je t'étranglerais.

Elle ne comprit point ces sinistres paroles et continua à se débattre.

Alors Porion fit un effort suprême, la chargea sur ses épaules et l'enleva comme une plume.

Puis il se dirigea vers la croisée, décidé à s'en aller par où il était venu.

Mais, en ce moment, un secours inespéré arriva à la jeune fille.

La porte s'ouvrit brusquement et un homme à demi vêtu se précipita dans la chambre.

— A moi! monsieur Hector, à moi! cria Cécile Robert.

C'était en effet le pauvre insensé Hector de Pierrefeu, qui, entendant du bruit et des cris, était accouru instinctivement.

Il se jeta sur Porion, qui fut obligé de laisser un moment la jeune fille.

— Misérable! dit-il, misérable!

Il était jeune et robuste; malgré sa folie, il avait l'instinct du danger que courait celle qui l'avait sauvé de la mort, et cet instinct doubla ses forces.

Il parvint à terrasser Porion; mais, comme il allait lui mettre un genou sur la poitrine, il jeta un

Digitized by Google

cri terrible, et ses mains crispées se détendirent.

Puis il s'affaissa lourdement tandis que Porion se relevait.

Le misérable avait ramassé le couteau qui gisait à terre car il l'avait jeté pour s'emparer de la jeune fille, et avec ce couteau, il avait frappé Hector de Pierrefeu dans le flanc.

A la vue du sang qui rougit soudain le sol de la mansarde, Cécile Robert jeta un dernier cri et tomba inanimée.

— J'aime autant cela, murmura Porion.

Et il la chargea une seconde fois sur son épaule.

Cette fois la jeune fille ne se débattit plus ; elle était évanouie, et on eût dit que Porion portait un cadavre.

Cet homme, qu'on appelait partout le père Cannelle qui avait une face si débonnaire et marchait d'ordinaire courbé et appuyé sur une canne, avait retrouvé l'énergie, l'audace de la jeunesse.

Il ne trembla point au seuil de ce pont aérien de deux pieds de large sur lequel il allait s'aventurer avec son fardeau et qui pouvait plier sous le poids.

En venant, il avait eu la lumière de Cécile pour guide ; maintenant, pour gagner la croisée de Mardochée, il n'avait plus que son instinct, car la nuit était toujours noire, et le fruitier qui attendait im-

Digitized by Google

mobile et anxieux dans l'atelier du peintre, n'avait point songé à rallumer une lampe.

Mais Porion s'aventura hardiment sur la planche, au risque de faire un faux pas et de tomber de cinquante pieds de haut dans la rue.

Ce faux pas, il l'eût fait peut-être, si, ranimée par l'air vif de la nuit, Cécile, revenant à elle, se fût débattue de nouveau.

Mais, comme il l'avait dit au fruitier, décidément le diable était pour lui, et la jeune fille ne reprit point ses sens.

Et le misérable toucha sans encombre et sain et sauf le rebord de la croisée de Mardochée.

Le fruitier vit la robe blanche de la jeune fille qui tranchait sur les ténèbres.

— L'avez-vous donc tuée? dit-il.

— Non. Elle est évanouie. Silence!

Firmin, couché sur le sol et qui comprenait enfin pourquoi on l'avait fait tomber dans ce guet-apens, Firmin fit un effort suprême, et quelques sons inarticulés passèrent au travers de la poire d'angoisse.

— Mais tais-toi donc, dit Porion en lui allongean un furieux coup de pied.

Sous la table, Mardochée ronflait toujours comme un orgue d'église.

— Attendez que je rallume la lampe, dit le fruitier.

— Non, répondit Porion, il fallait le faire tout à

l'heure, car j'ai manqué me rompre le cou. Maintenant, c'est inutile. Ouvre la porte et ne faisons pas de bruit.

Et Porion descendit le premier l'escalier tortueux de la maison.

— Je commence à croire, se disait-il, que je serai quelque jour lieutenant général de la police.

La maison de Mardochée comme celle de Cécile, était habitée par de petites gens, observateurs scrupuleux des édits, et pour qui le couvre-feu n'était point lettre morte.

Il n'y avait que Mardochée qui rentrât à toutes les heures de la nuit, et si quelque locataire entendait marcher dans l'escalier à une heure indue, il ne manquait pas de dire :

— C'est cet ivrogne de peintre.

Après quoi il se retournait sur son oreiller et se rendormait.

Porion et le fruitier descendirent donc sans encombre.

La porte de la rue s'ouvrait au moyen d'un loquet.

Le fruitier le fit tourner.

— Va chercher le carrosse, dit Porion. Nous n'aurions qu'à rencontrer des gens du guet. Cette robe blanche nous trahirait et il faudrait leur donner une foule d'explications.

Le fruitier s'élança dans la rue, et Porion, ayant

Digitized by Google

toujours la jeune fille sur ses épaules, resta dans l'allée humide et noire.

Deux minutes après, le char numéroté dont parlait soixante ans plus tôt maître Boileau-Despréaux, s'arrêtait à la porte, conduit par un homme dont Porion était sûr.

L'agent de police plaçait la jeune fille sur les coussins du fond et s'asseyait auprès d'elle.

— Où allons-nous? demanda le cocher.

— A Versailles, et ventre à terre, répondit Porion.

En même temps, il mit une poignée d'or dans la main du fruitier.

— Tiens, dit-il, voilà tes vingt pistoles. C'est le roi qui paie.

— Un bon roi, murmura le fruitier avec une pointe d'ironie, tandis que le carrosse partait au grand trot.

Çécile était toujours évanouie.

Digitized by Google

## XVI

Le carrosse roula jusqu'à mi-chemin de Versailles sans que Cécile Robert reprît ses sens.

Mais à la montée de Bellevue, les chevaux se mirent au pas et Porion ouvrit la portière pour savoir où il était.

L'air frais de la nuit pénétra dans le carrosse et finit par ranimer la jeune fille.

Elle poussa un soupir, s'agita sur sa banquette, ouvrit les yeux et murmura :

— Où suis-je?

Porion avait mis à profit la partie silencieuse du voyage, et inventé une petite histoire qui devait faire merveille.

— Mademoiselle Cécile? dit-il.

Digitized by Google

La jeune fille tressaillit, ouvrit les yeux tout grands, et regarda autour d'elle.

Elle se vit dans une voiture, comprit, à la secousse, que la voiture marchait, et regardant Porion plus attentivement, elle reconnut en lui l'homme qui avait engagé une lutte avec elle et frappé Hector de Pierrefeu d'un coup de couteau.

— Ah! fit-elle, encore cet homme!

— Mademoiselle Cécile, dit Porion d'un ton plein de douceur, ne vous alarmez pas à tort. Vous êtes ici en sûreté. Je suis un ami de votre père.

Il avait calculé l'effet que produirait ce nom.

— Mon père! exclama la jeune fille, mon père? Vous me parlez de lui?

— Je suis son meilleur ami, répondit Porion.

— Vous êtes l'ami de mon père? répéta-t-elle.

— Oui. Et c'est par son ordre que j'ai agi.

Mais elle secoua la tête d'un air de doute.

— Mon père, dit-elle, est un homme doux et bon, et ce ne peut être lui qui vous a commandé de me traiter ainsi.

— Si j'ai agi de la sorte, mademoiselle, c'est pour vous sauver.

— Me sauver!

— Oui.

— Oh! dit-elle, je vivais heureuse et calme et je ne courais aucun danger.

Digitized by Google

— Vous vous trompez, mon enfant, et je vais vous prouver que je connais votre père.

— Ah!

— Il se nomme Robert.

— C'est vrai.

— Vous aviez un cousin du nom d'Agénor Chapuzot.

— Je l'ai encore, dit-elle.

— Non, dit Porion, car il est mort.

— Mort! exclama Cécile avec un accent mêlé d'étonnement et d'épouvante.

— Il s'est tué, reprit Porion, par amour pour vous!

— O mon Dieu!

— Et en mourant, il vous a calomniée.

— Moi?

— Il a dit que vous étiez la maîtresse d'un chirurgien qui demeure dans votre maison.

— Horreur!

— Qui voulait m'empêcher de vous enlever, et que j'ai frappé, dit naïvement Porion.

Le misérable avait calculé la portée de ce mensonge.

— Mais Cécile s'écria :

— Vous vous trompez, ce n'est pas lui!

— Ce n'est pas lui! exclama Porion, qui joua la surprise la plus profonde.

— Non.

— Qui donc est-ce?

— Un pauvre fou que lui et moi nous avions recueilli.

— Peu importe! dit Porion, il fallait vous sauver!

— Mais me sauver de quoi? demanda-t-elle.

— De la calomnie.

Cécile se révolta.

— Mais, dit-elle, si c'est au nom de mon père que vous agissez, dites-moi...

Elle s'arrêta tremblante.

— Oui, reprit Porion, je sais ce que vous allez me demander. Vous trouvez étrange que votre père ne soit point venu vous voir.

— Hélas! oui, dit-elle.

— Qu'il ne vous ait pas dit que pour faire tomber les calomnies de cet infâme Agénor Chapuzot, il fallait quitter la maison que vous habitiez... ou mettre le chirurgien en demeure de vous épouser?

— Certainement, dit-elle, frappée par la logique de ce raisonnement.

— C'est que, reprit Porion, votre père est hors de France. Et puis...

Il s'arrêta à dessein.

— Et puis? dit-elle.

— Vous ne pouvez pas épouser Firmin.

Digitized by Google

Il s'attendait à une explosion de douleur; elle demeura presque calme.

— J'aime Firmin comme un frère, dit-elle, mais je ne sais pas pourquoi, si Firmin m'aimait d'amour et si je l'aimais, je ne pourrais pas l'épouser.

— Pourquoi? dit Porion, mais parce qu'il est marié.

— Marié, lui!

— Oui, depuis deux ans... à une grande dame qui, après s'être éprise de lui, l'a rejeté sur le pavé de Paris, où elle l'avait pris.

Cécile Robert passait de l'épouvante à l'étonnement, et Porion s'en aperçut.

— Ce que vous me dites, dit-elle, m'étonne étrangement.

— Ainsi, vous n'aimez pas Firmin? reprit Porion.

— Je l'aime comme un frère.

— Bon!... mais... lui?...

— Il ne m'a jamais dit un mot d'amour.

Porion soupira :

— Alors, dit-il, je regrette de vous avoir enlevee si brutalement de chez vous; mais c'est un mal pour un bien.

— Que voulez-vous dire?

— Avez-vous jamais connu votre mère?

— Elle est morte en me donnant le jour.

Digitized by Google

— Et votre père ne vous a rien dit de votre naissance?

— Que pouvait-il me dire? demanda ingénuement Cécile.

— Votre mère était la nourrice d'un prince du sang.

— Ah!

— Et le roi est votre parrain.

La jeune fille tombait d'étonnement en étonnement.

— Or, reprit Porion, le roi s'est inquiété de sa filleule et il veut la voir.

Cécile s'était remise à trembler :

— En quoi le roi, dit-elle, peut-il s'intéresser à une pauvre fille comme moi?

— C'est tout simple, puisque vous êtes sa filleule.

— Est-ce possible!

— Et vous serez bien contente dans une heure, et vous ne regretterez que d'avoir eu si peur de moi.

— Mais... le roi?...

— Le roi veut vous doter.

— Ah! mon Dieu! murmura-t-elle avec un effroi subit.

— En vous laissant libre de prendre le mari qui vous conviendra, acheva Porion.

Ces dernières paroles étaient d'une perfidie con-



Digitized by Google

sommée, et elles endormirent les dernières défiances de la jeune fille.

A partir de ce moment, elle crut tout ce que Porion lui raconta.

Le carrosse était arrivé en haut de la côte; il avait traversé les bois et longé les étangs de Cucufat.

Bientôt le pavé sonore des rues de Versailles retentit sous les pieds des chevaux, et Cécile demanda encore :

— Mais où sommes-nous?

— Nous entrons dans Versailles, répondit Porion.

— En effet, peu après, les grilles du palais s'ouvrirent devant le carrosse de louage.

Porion n'avait eu qu'un mot à dire pour qu'elles tournassent sur leurs gonds :

— Service du roi!

Et le carrosse roula jusqu'au perron.

Comme on était en pleine nuit, il n'y avait dans les cours que les gardes et les officiers de service.

Porion s'était revêtu en voiture, pendant l'évanouissement de Cécile, d'un bel habit à boutons de cristal, et il dit au valet qui vint ouvrir la portière :

— Je désire parler sur-le-champ à M. Lebel.

Cécile entendit ce nom; mais il ne la fit point frémir.

Innocente et naïve comme elle l'était, ayant toujours vécu dans cette paisible rue du pays latin où

les rumeurs lointaines de la cour ne pénétraient pas, pouvait-elle savoir le nom de cet homme abject qui était le valet complaisant des plaisirs du roi?

Porion la laissa tout émue dans la voiture et mit pied à terre.

Cinq minutes après, Lebel arriva.

Il connaissait Porion, car c'était lui qui, la veille, avait fait sortir furtivement du palais le prétendu financier Van Roëck, le mystificateur de cette pauvre maréchale d'H...

Il savait que Porion avait promis d'amener la jeune fille dont le souvenir troublait le sommeil de Sa Majesté.

— Eh bien? dit-il anxieux.

— Eh bien! elle est là.

— Dans le carrosse?

— Oui.

Et Porion, en deux mots, et à voix basse, mit M. Lebel au courant de la petite fable qu'il avait imaginée.

— C'est fort bien, dit M. Lebel, mais...

— Mais, quoi? fit Porion, anxieux à son tour.

— Le roi dort.

— Il faut l'éveiller.

— Oh! non pas. Il a le réveil de méchante humeur et serait capable de nous envoyer tous au diable.

Digitized by Google

— Même la petite ?

— Oui.

— Eh bien! qu'allons-nous faire?

— Une chose bien simple, comme vous allez voir.

M. Lebel s'approcha du carrosse, ouvrit la portière, et dit :

— Mademoiselle Cécile, le roi, votre auguste parrain, a donné l'ordre qu'on vous conduisît dans la chambre qui vous est destinée. Dès demain matin, il vous fera visite.

— Comment, dit la jeune fille éblouie, le roi a daigné s'occuper de moi?

— Et il m'a désigné pour être à votre service, ajouta Lebel.

Cécile croyait rêver.

M. Lebel avait des cheveux blancs et une respectable figure de vieillard.

C'était le vice empruntant un masque paternel.

Cécile descendit du carrosse sans défiance, et elle prit la main que le vieux pourvoyeur de l'alcôve du roi lui tendait.

— Eh! monsieur Lebel, dit Porion à l'oreille du valet de chambre, pensez-vous que je serai lieutenant général de la police?

— Je commence à le croire, répondit Lebel, car vous êtes un hardi coquin, et M. de Sartine n'est qu'un benêt sans esprit auprès de vous.

Digitized by Google

## XVII

Alors même que le palais de Versailles était plongé dans le sommeil, comme eût dit un poète de ce temps-là, il s'y trouvait encore pas mal de gens éveillés.

Outre les suisses qui veillaient aux portes, les gardes du corps et les mousquetaires qui encombraient les salles d'attente, et les gens de service qui allaient et venaient par les corridors et les escaliers, il y avait encore çà et là un page en goguette, un gentilhomme qui se sauvait de chez une fille d'honneur, une soubrette qui avait donné rendez-vous à quelque chevau-léger.

L'arrivée de ce carrosse de louage, devant qui les grilles s'ouvraient comme s'il eût été question d'un

maréchal ou d'un duc et pair, avait fait quelque sensation.

Les suisses s'étaient attroupés.

Quelques gardes du corps, en voyant M. Lebel accourir, s'étaient regardés en souriant.

Il y avait vingt personnes autour du carrosse, lorsque la pauvre Cécile, ignorante du sort qui l'attendait, mit pied à terre et s'appuya, l'innocente, sur la main souillée de Lebel.

Parmi ces vingt personnes, il y avait un page.

Ce page était une légende vivante.

On l'appelait Noël.

Il avait quinze ans, il était joli comme une femme, effronté, gouailleur, plein d'esprit.

D'où venait-il?

Personne ne le savait au juste.

Un matin, M. le duc de Choiseul l'avait présenté au roi comme le fils d'un gentilhomme pauvre.

Le roi l'avait trouvé gentil et intelligent et l'avait pris sans plus de façons.

Noël était adoré de toutes les marquises, duchesses ou comtesses qui vivaient dans le palais.

La maréchale d'H... avait été sa première institutrice, la marquise d'O... la seconde, et après ces deux dames, toutes les dames, toutes les filles d'honneur, toutes les femmes présentées, avec ou sans tabouret.

Noël avait de l'esprit comme un démon; il disait

Digitized by Google

son fait à tout le monde, et personne ne se fâchait.

Il trompait la femme dont il était aimé, et la belle délaissée s'empressait de faire la paix avec lui.

Les plus graves personnages, l'abbé Terray, par exemple, qui était ministre des finances, ne pouvaient tenir leur sérieux en écoutant ses saillies.

Un jour, il avait tenu un propos des plus lestes sur M$^{me}$ de Pompadour.

Tout le monde avait tremblé pour Noël, qui ne tremblait pas.

La marquise l'avait fait venir, l'avait chapitré, morigéné, tancé d'importance, le tout à huis clos, et l'avait renvoyé absous, au grand étonnement de toute la cour.

Or, parmi les personnes qui virent sortir la jeune fille du carrosse, se trouvait mons Noël.

Le page avait vu bien des jolis minois, bien des figures chiffonnées, semées de mouches assassines, mais il ne put se défendre d'un cri d'admiration à la vue de Cécile.

— Qu'elle est belle! murmura-t-il.

Un garde du corps lui frappa sur l'épaule.

— Vous avez bon goût, monsieur Noël, dit-il.

— Vous trouvez? fit le page.

— Mais ce gibier-là n'est point pour votre table, mon petit ami, continua le garde.

— En vérité!

— C'est de la chair royale, comme bien vous pensez.

Il se fit un petit attroupement autour du garde du corps et du page, et chacun écouta.

Le garde était un jeune homme assez bien tourné, qu'une des camérières de M^me^ la maréchale d'H... honorait de quelques faveurs.

La soubrette avait su de première main l'histoire du faux diamant, et par conséquent celle de la jeune fille dont rêvait le roi.

Le garde l'avait su tout aussitôt, par la raison toute simple qu'il était auprès de la soubrette, lorsque la maréchale revint de l'Opéra, et que la soubrette n'eut que le temps de le cacher au fond d'une armoire, d'où il entendit sinon tout, du moins presque tout. Par conséquent, le garde se fit un malin plaisir de raconter à l'assistance l'histoire de la jeune fille, qui ne pouvait être autre que celle dont le roi perdait la tête, puisqu'il avait reconnu Porion dans l'homme qui l'accompagnait; car il avait entendu la veille, par une fente pratiquée dans la porte de l'armoire, le faux financier Van Roëck.

Mons Noël écouta cette histoire.

Puis, avec sa hardiesse ordinaire :

— Le roi, dit-il, est vraiment plus heureux qu'on ne croit.

— Tu trouves, mon mignon? dit une fille d'honneur qui s'était mêlée au groupe de la cour principale.

— Oh! certainement.

— C'est une jolie fille, il est vrai... mais...

— Oh! ce n'est point de cela que le roi est heureux, dit Noël.

— Et de quoi donc?

— Il est heureux que cette affaire ne me regarde pas.

Ce fut un éclat de rire général autour de Noël.

Mais le page ne se déconcerta pas.

— Vous riez? dit-il.

— De vous! fit-on à la ronde.

— Rien n'est plus sérieux, cependant.

— Comment cela, mon mignon? demanda la fille d'honneur, qui trouvait le page à son goût et le croquait du regard.

— Supposez que cette jeune fille soit ma sœur.

— Bon!

— Ou simplement ma cousine.

— Eh bien!

— Ou encore une jeune fille qui me plaise et dont je sois amoureux.

— Que ferais-tu?

— Le roi serait obligé d'en faire son deuil.

— Cet enfant est fou, dit un mousquetaire.

Digitized by Google

— Il passe sa vie, reprit un des gardes du corps, à faire la pirouette aux portes de la Bastille.

— Vous irez tous avant moi, messeigneurs

— C'est possible, mais...

— Mais si je me mettais en tête de sauver cette jeune fille...

— Tu la sauverais, hein? fit la fille d'honneur.

— Je vous en donne ma parole, répondit le page, qui posa ses deux poings sur ses hanches d'un air de défi.

— Heureusement, dit le mousquetaire, elle n'est ni ta sœur, ni ta cousine, ni...

— Ni celle que tu aimes, n'est-ce pas? interrompit la fille d'honneur.

— Vous le savez bien, méchante, dit le page.

Et il l'embrassa lestement.

La fille d'honneur jeta un petit cri pour l'acquit de sa conscience et se sauva.

Noël courut après elle, et le groupe se trouva désorganisé.

Mais au lieu de poursuivre la fille d'honneur, mons Noël, arrivé au premier repos de l'escalier, tourna prestement à gauche et gagna la salle des Pages.

Là, on ne savait rien de l'arrivée de Cécile Robert, et les pages du service de nuit jouaient aux échecs.

Noël alla s'asseoir auprès des joueurs, parut s'in-

téresser à leur partie, et, malgré lui, se prit à rêver de la jeune fille.

— Ah! pensait-il, si j'étais sûr qu'elle n'eût pas dans quelque coin de Paris un bel amoureux dont je ferais les affaires, comme je me mettrais en tête de la délivrer! Mais faire du chagrin au roi sans y rien gagner, à quoi bon?

Tandis qu'il s'adressait ce petit monologue, une femme entra sur la pointe du pied dans la salle des Pages, s'approcha sans que personne eût levé la tête, et posa sa main gantée sur l'épaule de Noël.

Le page se retourna et reconnut Mademoiselle Bellamy, une des femmes de chambre de Madame de Pompadour.

Comme il la saluait, elle lui dit à l'oreille :

— Venez donc dans un coin, là-bas, j'ai quelque chose à vous dire.

La partie d'échecs était si animée qu'on ne remarqua pas plus la retraire de Noël que l'entrée de mademoiselle Bellamy.

Noël la suivit donc et la demoiselle lui dit :

— Vous savez, mon mignon, que l'insomnie est la maladie du palais de Versailles. Tout le monde s'y couche, cependant, mais personne ne dort.

— Ce que vous dites-là est un peu vrai, mademoiselle, dit le page, qui ne savait où M^lle Bellamy en voulait venir.

Digitized by Google

Elle continua :

— Quand la marquise dort, c'est le roi qui ne peut dormir. Si, d'aventure, le roi ferme les yeux, la marquise a la migraine.

— Je sais cela, dit Noël.

— C'est un singulier mal que la migraine, mon mignon, reprit Mlle Bellamy. On ne peut ni bouger, ni tenir en place, et il faut essayer de toute espèce de distractions pour s'en rendre maître.

— Et la marquise a la migraine ?

— Oui.

— Que fait-elle pour se distraire ?

— Elle ne faisait absolument rien, lorsqu'on lui a appris l'arrivée de cette petite fille enlevée pour plaire au roi.

— Et la migraine de la marquise s'est-elle bien trouvée de cette nouvelle?

— D'abord.

— Comment cela ?

— Mais quand on lui a appris que la petite était fort jolie...

— Elle est éblouissante, dit Noël.

— La migraine a redoublé.

— Voyez-vous ça !

— Alors on a raconté à la marquise les propos que vous aviez tenus, là-bas dans la cour

— Ah! diantre!

— Et la marquise a ri, et sa migraine s'est un peu dissipée.

— Vraiment !

— Et la marquise m'a recommandé de vous venir quérir.

— Pourquoi faire ?

— Pour vous conduire chez elle, elle veut vous voir.

Le page mit son chapeau sous son bras gauche, offrit sa main droite à Mlle Bellamy. et lui dit :

— Eh bien ! allons chez la marquise.

La partie d'échecs continuait, et quand la dame d'atours et le page quittèrent la salle, personne ne leva la tête.

De la salle des Pages aux appartements de Mme de Pompadour, il n'y avait pas loin. Il suffisait de traverser une galerie, deux petits salons et un couloir secret que le roi avait coutume de suivre.

Mme de Pompadour avait, en effet, la migraine.

Elle s'était mise au lit d'abord et n'avait pu y demeurer ; puis elle s'était relevée, et Noël la trouva à demi-couchée sur une bergère, la tête appuyée sur une pyramide d'oreillers.

— Oh ! mon mignon, dit-elle en tendant sa main rosée au page, qui l'effleura de ses lèvres, si tu ne me viens conter quelqu'une de ces histoires que tu

contes si bien, je crois que je finirai par me jeter par la fenêtre.

— Madame, répondit Noël, ordonnez, j'obéirai.

La marquise fit un signe, et M^lle Bellamy sortit.

Alors M^me de Pompadour regarda Noël en souriant.

— Tu as donc vu cette petite que le roi a fait enlever, mon mignon?

— Oui, madame.

— Comment est-elle?

— Presque aussi belle que vous, répondit Noël, qui savait son métier de courtisan.

— Brune ou blonde?

— Blonde.

— Quel âge?

— Dix-sept ou dix-huit ans.

— L'a-t-on conduite au roi?

— Non, M. Lebel a dit que le roi dormait.

— Fort bien.

— Et il l'a menée dans la chambre lilas, cette chambre d'où l'on ne sort jamais comme on y est entré, dit le page avec un sourire malicieux.

— Pourtant dit M^me de Pompadour, il paraît que ce n'est pas ce que tu disais tout à l'heure, mon mignon.

— Madame...

Digitized by Google

— N'as-tu pas regretté que cette jeune fille ne fût pas ta sœur?

— Heu ! fit Noël.

— Ou ta cousine?

— Heu ! heu !

— Ou bien encore ta maîtresse?

Noël feignit un grand effroi,

— Oh ! madame, dit-il en joignant les mains, je vous jure...

— Ne jure pas, mon mignon. Et d'alleurs, tu as trop d'esprit pour penser que je t'en voudrais beaucoup de ce que tu as dit.

Le sourire revint aux lèvres rouges du beau page.

La marquise continua :

— Viens t'asseoir là... au pied de ma bergère... et causons.

Noël s'assit sur le bord de la chaise longue et osa mettre un baiser sur le pied cambré et chaussé d'un bas de soie au bout duquel la marquise faisait danser une petite mule rouge.

La marquise ne s'irrita point de cette liberté et continua :

— Veux-tu que nous fassions des suppositions?

— J'écoute, dit le page.

— Cette petite est ta cousine.

— Bon !

— Mieux que cela, ta sœur.

Digitized by Google

— Après? fit Noël.

— Mieux encore. Tu la trouve à ton goût, et tu penses que c'est offenser Dieu que de la jeter dans les bras d'un roi, qui a dépassé la cinquantaine.

— Eh bien! madame...?

— Suppose en outre que... je suis jalouse...

— De cette petite?

— Oui.

— J'attends, dit Noël avec calme.

— Alors je te dis : Noël, mon mignon, si tu as quelque moyen de faire disparaître cette petite de la chambre lilas, tu le peux faire.

— Vraiment? madame.

— Tu n'encourras ni ma disgrâce, ni ma colère.

— Oh! si je savais cela...!

— Je te l'assure.

— Cependant...

— Ah! dame, dit Mme de Pompadour, si le roi découvre la vérité, je ne te promets pas que tu conserveras ton emploi de page.

— Diantre!

— Qu'on ne te fourrera pas à la Bastille.

— Ah! mon Dieu!

— Et que si tu réclames de moi, je ne répondrai pas que tu es un effronté menteur.

— Alors, madame, dit froidement Noël, comme la petite n'est ni ma sœur, ni ma cousine, ni ma

fiancée, que j'ai tout à perdre et rien à gagner dans cette aventure...

— Tu y renonces?

— Dame!

La marquise eut un sourire de démon.

— Je te croyais plus hardi, fit-elle.

— Cela dépend des occasions.

— Et si tu m'avais écoutée jusqu'au bout...

Noël mit un second baiser sur le petit pied de Mme de Pompadour et attendit.

— Supposons donc, reprit la marquise, que tu fais disparaître la petite et que tout se découvre.

— Le roi me chasse.

— Naturellement.

— Et on m'envoie à la Bastille, comme vous y avez envoyé M. de Latude, qui s'y trouve encore, pour un pauvre quatrain...

— Chut! fit Mme de Pompadour, ceci ne te regarde pas.

— Soit.

— Mais le gouverneur de la Bastille est de mes amis.

— Ah! ah!

— Le jour même de ton incarcération, il te donne la clef des champs.

— A merveille!

— Tu n'est plus page, mais je t'envoie dans un

de mes châteaux, attendre que la colère du roi soit apaisée; et tu sais bien que dans quinze jours le roi ne pensera plus ni à toi ni à la petite.

— Ceci, dit Noël, est tout à fait différent.

— Eh bien ! mon mignon, songes-y.

— Oui, madame.

— As-tu des dettes?

— Oh! des misères; quelques centaines de louis.

— Je les paierai... As-tu envie de quelque chose ?

— Peut-être bien...

Et le page regarda effrontément la marquise

— Effronté ! dit-elle, va-t-en !

Or, quand Noël le page fut parti, M$^{me}$ de Pompadour murmura :

— C'est singulier ! mais il me semble que je n'ai plus la migraine.

Digitized by Google

## XVIII

Pendant ce temps-là, M. Lebel avait conduit la naïve et crédule Cécile Robert dans ce qu'on appelait la chambre lilas.

Un géni infernal avait présidé à la décoration de cet appartement.

On eût dit la chambrette innocente et parfumée d'une jeune fille qui n'a pas encore de fiancé.

Une étoffe d'un lilas clair couvrait les murs.

Le lit, les siéges, les meubles, étaient en bois des îles d'un ton jaune avec des marqueteries d'ivoire et d'ébène.

Un tapis à grands ramages couvrait le sol.

Chaque objet de toilette était marqué d'un *C* et d'un *R* enlacés.

— Vous le voyez, dit Lebel en souriant, le roi at-

tendait depuis longtemps sa filleule, et il a pris soin de tout faire marquer à votre chiffre.

— C'est pourtant vrai, dit naïvement la jeune fille, qui n'avait jamais vu ni même rêvé tant de merveilles.

— Le roi, poursuivit Lebel, m'a bien recommandé de vous dire que vous n'eussiez à vous inquiéter ni de votre père, ni de tous les gens que vous aimez. Il veille sur eux.

— Vrai ? fit-elle.

— Quand le roi protége les gens, ajouta Lebel, ils n'ont rien à craindre.

— Mais, monsieur, dit naïvement Cécile, qu'ai-je donc fait pour que le roi soit si bon pour moi ?

— Vous êtes sa filleule !

— Et cela suffit ?

— Non ; mais le roi a su combien vous êtes belle, sage, laborieuse.

— Ah ! il a su cela ?

— Le roi sait tout, mon enfant.

— Monsieur, reprit Cécile, puisque le roi sait tout, me dira-t-il pourquoi mon père a quitté la France sans venir m'embrasser ?

— Je puis vous le dire, moi.

— Vous, monsieur ?

— Oui, mon enfant.

Digitized by Google

Et Lebel fit asseoir la jeune fille et se tint debout devant elle.

— Le roi, dit-il a envoyé lui-même votre père hors de France.

— Et où cela?

— En Hollande, dit Lebel à tout hasard.

Or, c'était justement de Hollande que la lettre de Robert Damiens reçue peu de jours auparavant était datée.

Cécile ne pouvait plus douter de la bonne foi de Lebel.

D'ailleurs, pour le peuple, la royauté est toujours entourée d'un tel prestige, qu'il suffisait à Cécile d'être à Versailles, dans le palais de Louis XV, pour se croire en sûreté.

La chambre lilas n'était pas seule : un petit boudoir la précédait et elle était suivie d'un cabinet de toilette auquel Mme de Pompadour avait donné son approbation.

Lebel mit la jeune fille au courant de tous les êtres de ce joli réduit, dans lequel tant de pauvres créatures étaient venues avant elle chercher le déshonneur.

Il lui demanda si elle avait faim et si elle désirait souper.

Cécile refus



Digitized by Google

Seulement les émotions de la soirée et la longueur de la route l'avaient altérée.

Elle demanda à boire.

Lebel sortit et revint quelques minutes après, chargé d'un plateau sur lequel il y avait un verre de sirop de groseille.

— Maintenant, mon enfant, dit Lebel, vous pouvez vous mettre au lit et dormir la grasse matinée.

— Je ne verrai donc pas le roi ce soir ? demanda-t-elle ingénuement.

— Non ; demain matin. Le roi est couché ; mais à son réveil, il s'empressera de vous faire visite.

Et Lebel, l'homme aux cheveux blancs, le coquin pourri de vices, qui avait l'air d'un respectable vieillard, baisa respectueusement la main de Cécile Robert, et la laissa seule.

Il y eut alors pour elle comme une phase de répit et de réflexion.

Jusque-là, en quelques heures, passant de l'angoisse à la terreur et de la terreur à l'étonnement, elle n'avait pas eu une minute à elle pour envisager la situation avec calme, pour analyser les événements et pour se souvenir.

Mais enfin, voici qu'elle était seule !

Seule avec elle-même, seule en ce palais de Versailles où le nom du roi courbait tous les fronts, et alors elle se souvint...

Elle se souvint que cet homme qui l'avait brutalement enlevée de sa mansarde avait frappé Hector de Pierrefeu d'un coup de couteau.

Or, Hector, dont elle ignorait même le nom entier, car le pauvre fou, depuis qu'il était entré en convalescence, balbutiait à peine quelques mots inintelligibles et avait bien de la peine à dire qu'il s'appelait Hector, — Hector, disons-nous, était jeune, était beau, il était souffrant, il avait failli mourir. .

Et le chemin de la douleur n'est-il pas quelquefois le chemin de l'amour ?

Firmin, lui aussi, était jeune, il était beau, il aimait tendrement Cécile, et Cécile le lui rendait; mais, comme elle l'avait dit à Porion deux heures auparavant, cette affection était purement fraternelle des deux parts.

Or, depuis un mois, presque toujours assise auprès de son cher malade, ou penchée sur lui pendant ses nuits de fièvre et de délire, Cécile avait senti son cœur battre comme il n'avait jamais battu.

Quelquefois, au milieu de sa folie, Hector la regardait... il la regardait avec une sorte d'extase et d'enivrement.

Et Cécile, éperdue, baissait les yeux et s'enfuyait...

Or, depuis qu'elle avait été arrachée de sa mansarde, Cécile avait à peine songé à Hector.

Digitized by Google

Et quand elle se trouva seule, un remords la mordit au cœur.

Et puis elle se souvint...

Elle se souvint que Porion avait frappé le malheureux jeune homme d'un coup de couteau. Peut-être même l'avait-il tué.

Et Cécile, à ce souvenir, jeta un cri :

— Mon Dieu! mon Dieu! dit-elle, et moi qui ne songeais plus à lui!

Alors elle fut prise d'une épouvante sérieuse. Elle courut à la porte et voulut l'ouvrir.

La porte résista.

Elle se précipita vers la croisée

Mais la croisée avait un système d'espagnolette qui lui était inconnu, et tous ses efforts pour la faire jouer furent inutiles.

Elle frappa contre les murs.

Mais les murs étaient sourds, car sous l'étoffe soyeuse, il y avait un épais capiton destiné à assourdir les cris des victimes.

Enfin elle aperçut au fond de l'alcôve un cordon de soie bleue.

C'était un cordon de sonnette.

Elle s'en saisit et le tira violemment à elle.

Presqu'au même instant des pas retentirent au dehors, puis la porte s'ouvrit, et le bon vieillard à la figure débonnaire, l'infâme Lebel reparut.

Digitized by Google

— Avez-vous donc besoin de quelque chose, ma chère petite? dit-il d'une voix mielleuse.

— Ah! monsieur... monsieur... fit-elle éperdue.

— Que vous arrive-t-il?

— Oh! je suis une misérable!

— Vous, mon enfant?

— J'ai oublié Hector.

— Qu'est-ce qu'Hector?

Et Lebel fronça légèrement le sourcil.

— C'est le pauvre jeune homme que cet homme qui m'a amenée ici a frappé, le prenant pour M. Firmin le chirurgien.

Heureusement Lebel se souvenait parfaitement de tout ce que lui avait raconté maître Porion en descendant de voiture.

— Rassurez-vous, dit-il en souriant. L'ami de votre père a fait plus de bruit que de besogne, et c'est vraiment fort heureux.

— Mon Dieu! dit-elle avec angoisse, que voulez-dire, monsieur?

— L'ami de votre père a blessé M. Hector d'une façon tout à fait insignifiante. Son couteau a glissé sur une côte.

— Oh! dites-vous vrai, monsieur?

— Ce n'est pas moi, c'est le chirurgien qui a été chargé de le panser et qui arrive à l'instant même de Paris, répondit rapidement Lebel. Voulez-vous

Digitized by Google

voir cet homme? Dites un mot, et je vous l'amène dans cinq minutes.

Comment ne pas croire sur parole cet homme à tête blanche qui avait l'air d'un patriarche?

Cécile tomba à genoux et remercia Dieu.

Lebel s'en alla, la voyant rassurée.

Alors Cécile songea à se mettre au lit.

Elle avait la tête lourde, une certaine chaleur inusitée dans l'estomac, et un invincible besoin de dormir commençait à s'emparer d'elle.

Elle ne se dit point, la pauvre petite, que peut-être le verre de sirop de groseille qu'elle avait bu avec tant de plaisir était mélangé d'un narcotique. D'ailleurs, savait-elle ce que c'était qu'un narcotique?

Non assurément.

A peine se fut-elle déshabillée et glissée dans ce grand lit moelleux, qui ne ressemblait à rien moins qu'à son pauvre lit de sangle un peu dur; à peine la clarté des bougies qu'elle souffla eut-elle été remplacée par le demi-jour voluptueux de la veilleuse qui brûlait dans l'alcôve, que ses paupières alourdies se fermèrent brusquement, et qu'elle s'endormit d'un sommeil profond.

Quand Cécile rouvrit les yeux, un rayon du soleil s'ébattait sur la courtine blanche du lit et sur l'oreiller garni de dentelles sur lequel la blonde che-

Digitized by Google

velure de la jeune fille s'était déroulée pendant son sommeil.

Elle avait bien toujours la tête un peu lourde, et par tout le corps un inexplicable malaise ; mais elle n'eut pas grand'peine à rassembler ses souvenirs épars et à se dire qu'elle était bien la filleule du roi, qu'elle se trouvait au palais de Versailles, dans une chambre que son auguste parrain avait fait disposer tout exprès pour elle, et que le moment était proche sans doute où elle allait recevoir sa visite.

Puis elle songea à Hector, se souvint des paroles rassurantes de Lebel et poussa un soupir de satisfaction.

Après quoi, elle se leva, s'enveloppa dans un peignoir qui se trouvait tout ouvert auprès du lit sur un fauteuil, et courut de nouveau à la fenêtre.

Mais cette fois encore, l'espagnolette eut pour elle des mystères, et elle ne put parvenir à ouvrir la croisée.

Seulement elle regarda à travers les vitres; elle avait devant elle ce beau parc de Versailles, dessiné par Le Nôtre, et qui était l'orgueil du feu roi Louis XIV.

Le soleil ruisselait en gerbes sur les gazons, caressait les blanches statues, ricochait en myriades d'étincelles sur l'eau bleu des bassins.

Les oiseaux volaient de branche en branche à tra-

Digitized by Google

vers les arbres, qui commençaient à perdre leur feuillage, et, si Cécile ne les entendit pas, elle devina qu'ils chantaient.

Elle était depuis quelques minutes en contemplation devant ces merveilles, lorsqu'un petit bruit se fit derrière elle.

Elle se retourna vivement; un homme entra.

Ce n'était pas Lebel.

C'était un homme qui paraissait jeune encore et dont le visage rose et frais était rehaussé par une belle chevelure poudrée avec soin.

Il était vêtu d'un habit gris, par-dessus lequel s'étalait le grand cordon bleu du Saint-Esprit, passé en sautoir.

Les boutons de l'habit étaient en diamant, la collerette et les manchettes, de magnifique dentelle.

Il portait en verrouil une petite épée à poignée de nacre enrichie de pierreries, et les boucles d'argent de ses souliers étaient garnies de perles.

— Bonjour, mon enfant, dit-il en entrant et refermant la porte.

Cécile ne put réprimer un cri de surprise.

Dans ce galant seigneur qui lui souriait, la jeune fille avait reconnu ce brave gentilhomme qui l'avait tant regardée un dimanche, au cabaret de Marly-le-Roi.

— Bonjour, ma petite, répéta-t-il.

— Ah! mon Dieu, fit-elle ingénument, c'est le roi!

— Oui, mon enfant, répondit-il.

Et le roi — car c'était lui en effet — prit la jeune fille par la main, la conduisit vers une bergère, s'assit le premier et voulut l'asseoir ensuite sur ses genoux.

— Oh! pas là, dit-elle en rougissant.

Le roi n'insista point; mais il se mit à lui baiser les mains avec transport.

Retenue par le respect et la crainte, Çécile, toute confuse, n'osa retirer ses mains.

— Mais c'est qu'elle est vraiment charmante, s'écria le roi enthousiasmé.

Et il lui prit un baiser sur le cou.

Cécile jeta un nouveau cri.

— Comme nous sommes timide! dit Louis XV, pour qui cette confusion était un vrai morceau de roi.

— Sire..., mon parrain..., balbutia-t-elle.

— Ah! oui, c'est juste, dit le roi en riant; je n'y pensais plus... Je suis ton parrain, ma belle...; c'est Lebel qui m'en a fait souvenir.

Et il lui prit un second baiser.

Cécile jeta un nouveau cri.

— Comme nous sommes farouche! dit le roi.

Et, de plus en plus entreprenant, il prit la jeune fille dans ses bras.

Mais elle se dégagea par un brusque mouvement :

— Oh! dit-elle, vous m'avez trompée.

— Moi, ma toute belle?

— Vous n'êtes pas le roi!

— Quelle plaisanterie?

— Si vous étiez le roi...

— Je le suis et je te trouve adorable..., et je vais te le prouver, mon bel ange.

Et le roi se mit à poursuivre par la chambre Cécile, qui s'enfuyait éperdue, appelant à son secours.

— A la bonne heure! murmurait Louis XV, ravi de cette résistance qui irritait sa fantaisie amoureuse ; à la bonne heure! voilà de la vertu ou je ne m'y connais pas... Ah! ce ne sont pas les femmes de ma cour qui se conduiraient ainsi...

Mais, comme il allait atteindre la jeune fille épuisée, et dont les murs capitonnés étouffaient les cris de terreur, un bruit formidable se fit, et le roi s'arrêta muet d'épouvante et d'horreur.

Une boule noirâtre, qui semblait être tombée du ciel au milieu de la chambre, dansait sur elle-même, vomissait du feu et finit par éclater avec un fracas semblable à celui du tonnerre.

C'était une grenade chargée de poudre.

Et le roi, la sueur au front, ne songeant plus à poursuivre la jeune fille, sembla se demander si ce n'était pas la colère céleste qui se manifestait ainsi.

En même temps, un autre bruit se fit.

C'était celui d'une voix humaine.

Cette voix, qui semblait sortir de l'alcôve où la jeune fille avait passé la nuit, cette voix disait :

« La colère divine atteint les rois aussi bien que les peuples. »

La superstition n'était pas le faible du vainqueur de Fontenoy.

Il ne crut pas longtemps à la colère divine; mais il pensa qu'un homme était caché derrière le lit, et, tirant son épée, il se précipita vers l'alcôve.

Mais il eut beau chercher; l'alcôve était vide.

Cependant, la voix se fit encore entendre. Seulement, elle ne partait plus du fond de l'alcôve; elle semblait se jouer, au contraire, dans les frises du plafond.

Et la voix disait :

« Roi, si tu ne veux attirer sur toi et ton peuple des malheurs épouvantables, tu respecteras cette jeune fille et tu la feras reconduire chez son père ! »

— A moi, s'écria le roi, à moi !... Lebel !...

Mais personne ne vint.

Digitized by Google

Le roi Louis XV avait fait disposer la chambre lilas dans la partie la plus reculée du palais, et lorsqu'il s'y trouvait, personne n'eût osé en approcher.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Digitized by Google

## XX

— A moi ! à moi ! répéta le roi.

Et, cette fois, il courut vers la porte et l'ouvrit.

Mais il n'y avait personne dans le corridor, personne dans les salles voisines.

Le roi fut tenté de prendre la fuite. Mais il fit cette réflexion, que la petite pourrait en profiter aussi pour s'en aller.

Il resta donc et referma vivement la porte.

Cécile ne songeait pourtant pas à se sauver.

Folle de terreur, l'œil égaré, elle s'était réfugiée à l'autre extrémité de la chambre lilas et se tenait accroupie dans un coin.

La voix s'était tue.

Louis XV frappa du pied.

— Mort de ma vie ! dit-il, jamais pareille mystifi-

Digitized by Google

cation ne m'est advenue. Je ne crois pas plus à la colère céleste que M. de Voltaire; mais je crois à quelque audacieux coquin qui se moque de moi.

Et, s'étant réconforté par les paroles qu'il s'adressait à lui-même, le roi s'avança de nouveau vers Cécile Robert.

La pauvre enfant s'était mise à genoux.

Elle tendait vers le monarque des mains suppliantes et semblait en appeler à sa justice.

Mais cette comédie-là s'était renouvelée si souvent; il avait vu tant de pauvres filles l'implorer, à la seule fin de mettre à leur défaite un prix plus élevé, qu'il ne crut ni aux larmes, ni aux supplications de Cécile.

Il la reprit dans ses bras et lui mit un baiser sur es lèvres.

Mais la voix tonna aussitôt.

Seulement elle ne partait plus du fond de l'alcôve; elle ne descendait plus des frises du plafond. Au contraire, elle résonnait comme un tambour sous les pieds du roi.

— Prends garde! disait-elle, un grand malheur te menace, roi sans pudeur! prends garde!

Le roi lâcha Cécile une fois encore, et sa colère ne connut plus de bornes.

Cette fois, au lieu de courir vers la porte, il se

précipita vers l'alcôve et secoua avec fureur le cordon de sonnette.

Deux minutes s'écoulèrent, deux siècles pour Cécile, deux années pour le roi, dont la colère allait croissant; puis des pas retentirent dans le corridor, et enfin Lebel parut.

En voyant le roi bouleversé, la sueur au front, rouge comme un coquelicot, le valet de chambre s'arrêta interdit sur le seuil.

— Lebel! dit le roi, Lebel! Lebel! répéta-t-il sur trois tons différents.

— Sire...

— Ah! Lebel!...

— Et le roi fut pris d'une sorte de suffocation.

— Mais qu'est-ce donc, Sire? qu'est-ce donc?

Et Lebel regardait alternativement Cécile, qui avait fini par pleurer à chaudes larmes, et le roi, qui menaçait de se trouver mal.

— Regarde! dit enfin Louis XV.

Et il poussa du pied la grenade qui avait fait explosion et n'était plus maintenant qu'un morceau de tôle noirci et déformé.

— Une grenade! s'écria Lebel.

— Oui, qui a éclaté là..., à mes pieds...

Lebel crut que cette pièce d'artifice avait été jetée par Cécile.

— Ah! petite misérable! dit-il en s'élançant vers elle les poings fermés.

Mais Louis XV l'arrêta.

— Non, dit-il, ce n'est pas elle.

— Qui donc alors, Sire?

— Je ne sais pas.... Elle est tombée du ciel!...

— Oh! fit Lebel, qui ne croyait pas plus au ciel que le roi lui-même.

— La voix..., la voix..., murmura Louis XV, dont le visage passait de la couleur pourpre à des tons livides.

— Quelle voix? fit Lebel.

— Une voix qui me menace des colères du ciel.

— Bah! dit le valet de chambre.

— Et qui part tantôt de là, tantôt de là et tantôt de là!...

Et le roi indiqua les trois endroits d'où la voix s'était successivement fait entendre.

— Sire, dit-il, il est impossible qu'on ait osé manquer ainsi de respect à Votre Majesté. Je vais appeler les gardes du corps; on fouillera le château..., et, certes, on trouvera le téméraire qui...

Louis XV arrêta Lebel une fois encore.

— Non, je ne veux pas.

— Mais, Sire...

— Il est inutile de faire rire à mes dépens, avant qu'on n'ait trouvé le fieffé coquin...

En même temps le roi regarda Cécile.

— Je suis trop ému maintenant, dit-il, pour m'occuper de galanteries; mais veille sur cette petite; elle est charmante..., et j'espère bien qu'elle s'humanisera quelque peu...

— Oh! Votre Majesté peut être tranquille, dit Lebel. L'oiseau est en cage, et la cage est solide. Il ne s'envolera pas.

Le roi fit un pas vers la porte; puis, revenant vers Lebel :

— Pas un mot de tout cela, dit-il.

— Oui, Sire.

— Et envoie-moi le gouverneur du château.

En même temps, le roi ramassa la carcasse de la grenade et la mit dans sa poche.

Puis il monta dans ses appartements, laissant Cécile aux mains de Lebel.

Alors celui-ci dit sévèrement à la jeune fille :

— On a tenté d'assassiner le roi sous vos yeux, c'est certain. Prenez garde d'être complice!...

Et il la laissa en proie à une épouvante nouvelle, celle de l'échafaud, succédant à l'épouvante du déshonneur.

Cécile l'entendit fermer la porte à double tour et s'éloigner.

— O mon Dieu! mon Dieu! dit-elle en éclatant en sanglots, mon Dieu! prenez pitié de moi.

Et tandis qu'elle tombait à genoux et comme si Dieu qu'elle invoquait eût daigné lui répondre lui-même, cette voix qui avait si fort effrayé le roi se fit entendre encore une fois, et si près de la jeune fille, qu'on eût dit qu'un être invisible lui parlait à l'oreille.

La voix ne menaçait plus.

Elle était caressante et douce comme une consolation et disait :

— Prenez patience et courage; on veille sur vous; on vous protége... et on vous sauvera !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Pendant ce temps, le roi, dont l'émotion commençait à se calmer, avait fait appeler dans son cabinet le gouverneur du château.

L'homme qui remplissait ces fonctions n'était ni un grand seigneur, ni un courtisan.

C'était un vieux soldat, ancien capitaine de cavalerie, à qui Louis XV avait donné ce poste en récompense de ce que, à Fontenoy, le brave homme avait eu le bras gauche emporté par un boulet, qui peut-être bien, sans cette rencontre, fût allé tuer le roi lui-même.

On l'appelait M. de Beautreillis.

Le roi lui montra la grenade, lui raconta ce qu'il avait vu et entendu, et lui dit :

— Si vous tenez à votre charge, Monsieur, vous

m'aurez donné demain l'explication de ce mystère.

— Oui, Sire.

Le pauvre capitaine était un homme dévoué et qui avait fait merveille sur les champs de bataille; mais il était un piètre homme de police, et il eût beau faire, le soir vint sans qu'il eut rien découvert.

On fouilla cependant le château en conscience.

Lebel, ayant enfermé Cécile dans une autre pièce, on visita la chambre lilas avec soin, on sonda les murs capitonnés, on chercha des trappes qui n'existaient pas.

Bien que le roi eut demandé le secret et qu'il n'eut même rien dit à Mme de Pompadour, bien que les recherches eussent été faites en grand mystère, l'histoire transpira.

A huit heures du soir, une dizaine de courtisans se la racontaient tout bas ; à dix, les pages la savaient; à onze, elle avait fait le voyage de Paris, car M. de Sartine arriva en toute hâte.

Pendant toute la journée, maître Porion était demeuré au château de Versailles, attendant que le roi lui daignât donner audience.

Peut-être que si on l'avait employé, Porion aurait, du premier coup, trouvé le mot de l'énigme.

Mais personne, pas même Lebel, ne songea à lui.

Et, comme on va le voir, ce fut un grand malheur pour lui

M. de Sartine, à qui le roi raconta ce qui s'était passé et comment Porion lui avait amené la petite, s'écria :

— Ne cherchez plus, Sire.

— Hein ? fit le roi.

— Le mystificateur est tout trouvé.

— Que dites-vous, Sartine ?

— C'est ce drôle qui, après avoir jugé bon de se passer de moi et de traiter directement avec le roi, s'est fait le mystificateur de Sa Majesté.

— Est-ce possible, Sartine ?

— J'en suis certain, Sire, répondit le lieutenant de police.

— Ah ! le fieffé coquin.

— Je vais le faire arrêter, Sire, si Votre Majesté le permet.

— Je le crois bien ! dit le roi. Arrêtez-le, Sartine, et qu'il aille pourrir à la Bastille.

— Après qu'on lui aura donné la torture, Sire, et qu'il aura avoué de quels moyens il s'est servi.

Et M. de Sartine, quittant le roi, s'en alla donner l'ordre d'arrêter Porion, lequel attendait fort tranquillement son audience dans la salle des bas-officiers du château, et qui jeta des cris de paon en se voyant appréhender au collet.

Il voulait se disculper, parler, protester de son innocence, offrir même son concours pour retrouver

le véritable mystificateur; mais les exempts chargés de l'arrêter lui fermèrent la bouche, le jetèrent dans une voiture et crièrent au cocher :

— Au Châtelet, par ordre du roi !

Digitized by Google

## XXI

A peu près à l'heure où on emmenait le père Cannelle au Châtelet, un petit conciliabule se tenait en grand mystère dans le boudoir de M$^{me}$ de Pompadour.

La marquise avait deux personnes avec elle : sa première dame d'atours, M$^{lle}$ Bellamy, et le page Noël.

La marquise riait à se tordre.

— Maintenant, mon mignon, disait-elle en regardant Noël, maintenant que tu nous as montré tes prouesses, dis-nous comment tu as fait.

— C'est bien simple, dit Noël.

— Comment! bien simple ?

— Je suis ventriloque.

— Hein ? fit la marquise.

— Ventriloque! répéta Mlle Bellamy, qu'est-ce que cela?

— Je parle avec le ventre.

— Que nous chantes-tu là, mon mignon? dit la marquise de Pompadour.

— En voulez-vous la preuve? dit Noël.

— Voyons?

— La ventriloquie est le don de faire résonner sa voix où l'on veut, reprit Noël. Voyez plutôt.

Soudain, Mme de Pompadour et Mlle Bellamy jetèrent un cri de surprise et presque de frayeur.

Une voix, qui semblait venir des profondeurs du parquet, disait sourdement :

— Dans ma famille, nous sommes tous ventriloques.

La marquise regarda Noël.

Ses lèvres remuaient; mais le son, au lieu de s'en échapper, semblait sortir de dessous la chaise de Mlle Bellamy.

Pourtant, on n'en pouvait douter, c'était bien lui qui parlait.

— C'est merveilleux! s'écria la demoiselle d'atours.

— Miraculeux! fit la marquise.

— Et cela m'a permis, dit le page en riant, de parler au nom de la Providence.

— Mais encore, reprit Mme de Pompadour, fallait-il que tu fusses caché dans la chambre lilas?

— Non, certes, dit Noël.

— Où étais-tu donc?

Un nouveau sourire effleura les lèvres rouges de Noël.

— J'étais tranquillement dans ma chambre, dit-il.

— Ta chambre?

— Oui, elle est verticalement au-dessus de la chambre lilas. Un page, ça se loge dans les combles.

— Et tu as pu faire traverser l'épaisseur du plafond à ta voix singulière?

— Pas tout à fait.

— Cependant...

— Le plafond est creux, comme tous les plafonds, du reste, poursuivit Noël, c'est-à-dire qu'il y a un vide entre les poutres de la pièce qui est au-dessous et le parquet de celle qui se trouve au-dessus

— Bien.

— A Versailles, au temps du grand roi, continua Noël, qui savait son histoire, on faisait tout royalement. Au lieu de loger simplement des souris, les plafonds peuvent loger des hommes, et ce bélitre de M. de Beautreillis aurait dû songer à cela et faire sonder les plafonds au lieu de fouiller les armoires.

— Continue, mon mignon, dit la marquise, que le récit de Noël intéressait de plus en plus.

Digitized by Google

— J'ai descellé une des feuilles de mon parquet et je me suis glissé dans le plafond.

— Très-bien! Après?

— Puis, avec une vrille, j'ai fait un tout petit trou dans un coin de l'alcôve. La chambre lilas est entièrement capitonnée, et l'étoffe qui la tend recouvre parfaitement le trou. C'est par ce trou que ma voix passait et que je la dirigeais ou bon me semblait.

— Je comprends encore cela, dit la marquise, mais la grenade?

— Elle a passé par le trou.

— Il était tout petit, dis-tu?

— Je l'ai agrandi.

— Et les gens de M. de Beautreillis ne l'ont pas trouvé?

— Non. Le capiton le recouvrait. Je n'ai eu qu'à l'écarter un peu momentanément pour jeter mon projectile; puis, avec le bout des doigts, j'ai ramené l'étoffe à sa place.

— Tout cela est merveilleux, dit M^me^ de Pompadour. Mais après?

— On a arrêté ce pauvre diable que M. de Sartine a désigné comme le mystificateur.

— Bon!

— Et si tu continues la même comédie, demain, le roi...

— Il n'y aura pas de demain, Madame.

— Comment donc? mon mignon.

— Je compte enlever la petite ce soir, à l'heure du souper du roi.

— L'enlever?

— Oui.

— Malgré Lebel?

— Sans doute.

— Mais comment feras-tu?

— Je me servirai d'une échelle de soie qui m'était d'un grand secours il y a deux mois pour descendre de ma chambre par la fenêtre.

— Pourquoi sortais-tu par la fenêtre et non par la porte?

Noël eut un sourire.

— Maintenant, dit-il, je ne veux compromettre personne, et je vous prie de ne point m'interroger là-dessus.

— Soit. Continue.

— J'attache donc mon échelle après une fenêtre.

— Bon!

— Et je descends jusqu'à celle de la chambre lilas.

— Bon!

— Mais elle est fermée?

— Sans doute. Seulement, voyez...

Et Noël mit sous les yeux de la marquise un superbe

diamant qu'il avait au doigt et qu'elle lui avait donné.

— Avec cela, dit-il, je coupe une vitre sans le moindre bruit, et je pénètre dans la chambre lilas.

— La petite, effrayée, se met à crier, dit M$^{lle}$ Bellamy, et Lebel accourt.

— Non, dit Noël, j'ai prévu le cas, et la voix mystérieuse a prévenu la petite qu'on veillait sur elle et qu'on travaillait à la sauver.

— Tu as réponse à tout ! dit la marquise.

Noël continua en souriant :

— Je prends la petite dans mes bras ; je remonte avec mon échelle dans ma chambre, et j'attends le petit jour.

— Et puis ?

— Au petit jour, je l'habille en homme avec un de mes habits. Elle est grande, élancée : elle aura tout à fait l'air d'un page. Nous sortons ensemble. Personne ne prend garde à deux pages traversant les corridors et descendant les escaliers.

Les suisses de garde, à moitié endormis, m'entendent crier : « Service du roi ! » et m'ouvrent les grilles. Nous voilà dans les rues de Versailles. Nous montons dans un carrosse, et, fouette cocher ! je ramène la petite à Paris.

— A son père ?

— Ah ! dame ! répondit Noël, cela dépendra. Je la trouve charmante.

— Drôle!

Mme de Pompadour, sur ce mot, parut réfléchir.

— Écoute, mon mignon, dit-elle enfin, je crois que, si belle que soit la petite, elle n'est plus dangereuse pour moi.

— Pourquoi donc, Madame?

— Mais parce que, au bout de trois jours, le roi se souvenant toujours de sa mésaventure, la prendra en grippe.

— C'est bien possible.

— Mais enfin, continua Mme de Pompadour, si elle te plaît et si tu veux mener l'aventure jusqu'au bout, je ne m'y oppose pas.

Noël baisa la main de la marquise.

— Vous êtes bonne, dit-il.

— Seulement, ajouta la marquise, prends garde de te laisser pincer.

— Oh! dit Noël en riant, il n'y a pas de danger.

Et il se leva.

— Eh bien! où allez-vous donc? demanda Mlle Bellamy.

— Eh bien! voici l'heure du souper du roi.

— Ah! c'est juste.

— Je vais sauver la petite. Au revoir!

Et Noël s'esquiva sur la pointe du pied, laissant la marquise, qui riait de plus belle.

## XXII

Cécile Robert était demeurée enfermée tout le jour.

Elle n'avait vu que Lebel.

Maintenant le vieillard lui faisait horreur, et elle savait à quel misérable elle avait affaire.

Lebel lui avait apporté à manger.

Mais elle avait refusé de toucher à aucune nourriture.

D'abord, parce qu'elle était trop désespérée pour avoir faim ou soif.

Ensuite, parce que la voix s'était fait entendre une fois encore, disant :

— Ne mangez que du pain, ne buvez que de l'eau, si vous mangez et si vous buvez. Le vin est mélangé d'un narcotique; les aliments sont frelatés.

Digitized by Google

Quelle était donc cette voix qui lui parlait ainsi presque à l'oreille?

Pas plus que le roi, la jeune fille n'était tentée de croire à quelque chose de surnaturel.

Mais elle croyait à ce que la voix lui avait dit, c'est-à-dire qu'il se trouvait au château de Versailles des gens qui travaillaient à la sauver.

Elle avait passé la journée tantôt priant, tantôt pleurant, s'abandonnant parfois à l'espoir et parfois se remettant à fondre en larmes.

La nuit était venue.

Lebel, qui avait jeté le masque, arriva vers huit heures, un flambeau à la main.

Il jeta un coup d'œil sur la table, qui était chargée encore du repas intact de la jeune fille.

— Ah! dit-il, il paraît que nous n'avons pas faim?

Cécile ne répondit pas.

Lebel alluma les flambeaux qui se trouvaient sur la cheminée.

Puis, regardant Cécile :

— Ma chère enfant, dit-il, le misérable qui a osé mystifier le roi a été arrêté, et le roi a la conviction que vous n'étiez pas sa complice. Le roi vous aime toujours, et il va venir vous visiter; je vous engage donc, ma chère petite, à le bien recevoir cette fois, et à ne pas faire la bégueule. Votre avenir en dépend. Si vous êtes docile aux bontés de notre aguste

maître, vous serez dotée convenablement, et il vous sera loisible ensuite d'épouser votre fiancé, si vous en avez un.

Sur ces ignobles paroles, Lebel sortit.

Cécile ne comprit qu'une chose : c'est que celui qui déjà l'avait sauvée avait été arrêté.

Dès lors elle perdit toute espérance et se remit à fondre en larmes.

Mais soudain les deux flambeaux s'éteignirent sous un souffle puissant.

Cécile, qui s'était remise à genoux, se leva effrayée et jeta un cri.

Mais la voix se fit entendre aussitôt, tout près d'elle et comme à son oreille.

Cette voix disait :

— Lebel a menti ; celui qui veut vous sauver n'a point été arrêté, puisque celui-là, c'est moi. Tout à l'heure, je serai auprès de vous... ; ne vous effrayez pas... ; ne criez pas... ; votre salut dépend de votre silence.

Le cœur de Cécile battait à rompre.

Elle s'approcha de la croisée, et appuya contre la vitre son front brûlant.

La nuit n'était pas lumineuse comme la précédente ; elle était noire et pluvieuse, au contraire, et le silence s'était fait dans le château, — silence que troublait seul, de temps à autre, le pas sonore et

régulier des sentinelles qui, parfois, et pour le simple acquit de leur conscience, daignaient sortir un moment de leur guérite et recevoir quelques gouttes de pluie.

Tout à coup, Cécile se rejeta vivement en arrière.

Entre le ciel noir et la vitre, quelque chose de plus noir encore venait de glisser.

Ce quelque chose, qui paraissait être un corps humain, semblait se balancer dans les airs au bout d'une corde.

Cécile fut tentée de crier; mais elle se souvint des recommandations de la voix mystérieuse et ne bougea pas.

Un petit bruit sec se fit entendre.

C'était la vitre que coupait le diamant.

La vitre détachée, une main passa au travers du carreau et ouvrit l'espagnolette, ce que Cécile avait essayé en vain plusieurs fois.

Mais Noël, car c'était lui, avait le secret des fermetures mystérieuses de la chambre lilas.

Et Noël, la fenêtre ouverte, sauta lestement dans la chambre.

— C'est moi, dit-il tout bas.

Cécile tremblait de tous ses membres; mais l'espoir gonflait sa poitrine.

Elle ne pouvait distinguer les traits de son libéra-

teur; mais il avait une voix si fraîche et si douce! Et il reprit :

— Fiez-vous à moi. Je viens vous sauver...

— Qui donc êtes-vous? demanda Cécile.

— Je vous le dirai plus tard. Maintenant, nous n'avons pas une minute à perdre. Si vous restiez ici une heure de plus, vous seriez perdue tout à fait, et je ne pourrais plus rien pour vous. Avez-vous confiance en moi?

— Oui, dit Cécile, au cœur de qui cette voix suave et sympathique descendait comme une espérance.

— Alors laissez-moi vous prendre dans mes bras, et n'ayez pas peur.

Et, comme en dépit de ses formes élégantes et mignonnes, le page était robuste, il enlaça Cécile de son bras gauche, qu'il passa sous sa taille, remonta sur l'entablement de la croisée, saisit l'échelle de soie qui pendait au long du mur, et, s'aidant de la main droite, il remonta hardiment, peu soucieux de voir au-dessous de lui un vide de quarante ou cinquante pieds.

— Si vous avez peur, dit-il à Cécile, fermez les yeux.

Ce fut l'affaire de quelques minutes. Noël toucha bientôt l'entablement de sa propre fenêtre et déposa Cécile palpitante dans sa chambrette de page.

Puis il détacha son échelle qu'il s'empressa de ca-

cher sous son lit, referma la fenêtre et dit à la jeune fille :

— Maintenant vous êtes sauvée.

Et il battit le briquet et alluma une bougie, car il avait accompli tous ces prodiges dans l'obscurité la plus profonde.

Alors Cécile put voir son libérateur.

Noël était joli et mignon à croquer, et n'eût été le souvenir d'Hector...

Mais Cécile songeait à Hector ; elle y songeait si bien, qu'après avoir pressé sa main avec effusion, elle lui dit :

— Ah ! merci pour moi..., merci pour lui.

Ces mots firent à Noël l'effet d'une douche d'eau glacée.

— Qui, lui ? fit-il.

— Hector.

— Bon ! pensa Noël, j'en étais sûr. Ces choses-là n'arrivent qu'à moi. Voici que je viens de faire les affaires d'un autre.

Puis, tout haut :

— Ah ! il se nomme Hector?

— Oui, dit Cécile rougissante.

— Comment ne vous a-t-il pas défendue quand on vous a enlevée?

Cette question fit tressaillir Cécile.

— Mon Dieu ! dit-elle.

— Quoi donc?

— Oh! cet homme m'a menti

— Quel homme?

— Le vieillard..., l'homme du roi.

— Ah! oui..., ce gredin de Lebel.

— Oui, fit-elle d'un signe de tête.

— Que vous a-t-il donc dit?

Alors Cécile raconta naïvement à Noël tout ce qui en était, tout ce qu'elle savait, depuis la fable que lui avait contée Porion, jusqu'aux nouvelles rassurantes que lui avait données Lebel touchant Hector.

Noël l'écouta attentivement.

Puis, quand elle eut fini :

— Eh bien! dit-il, nous saurons dans quelques heures ce qu'il en est advenu.

— Nous le saurons!

— Sans doute, puisque je vais vous reconduire à Paris.

— Oh! vous êtes noble et bon, murmura la jeune fille en pressant de nouveau les mains du page.

— Seulement, reprit Noël; il faut ne pas perdre la tête et être prudents. Vous n'êtes pas dans la chambre lilas, mais vous n'en êtes pas loin, comme vous allez voir tout à l'heure, et il s'agit de ne point y retourner.

Il s'approcha de Cécile de façon à mettre son épaule auprès de la sienne.

— C'est bien cela, dit-il, vous êtes de ma taille.

Elle le regarda avec étonnement.

— Vous pensez bien, ma chère demoiselle, reprit-que vous ne pouvez sortir d'ici vêtue comme vous êtes.

— Ah!

— Le premier garde, le premier suisse qui vous rencontrerait, vous arrêterait.

Le visage de la jeune fille exprima de nouveau l'effroi.

— Tandis qu'avec le déguisement que je vous ai préparé, nous allons sortir du château librement.

En même temps, Noël ouvrit une armoire et en sortit, pièce à pièce, un costume de page bleu et rouge, ce qui était la petite tenue des pages du roi.

— Il faut que je mette cela? demanda ingénument Cécile.

— Oui.

Et Noël, qui savait ménager la pudeur des femmes, s'approcha de la fenêtre et tourna le dos à la jeune fille pour ne point la gêner dans cette métamorphose.

L'instinct du danger qui n'était encore qu'à demi conjuré donna à Cécile de l'adresse et de l'activité.

En moins d'un quart d'heure, elle eut échangé

Digitized by Google

ses vêtements féminins contre un costume masculin.

Alors Noël se retourna et mit la dernière main à sa toilette.

Il lui roula les cheveux de façon à les faire paraître courts, laissa bouffer la chemisette entre la culotte et la veste, posa crânement sur la tête de Cécile le petit tricorne galonné, puis lui ceignit en verrouil une belle épée et lui dit :

— Maintenant, il n'y a guère que Lebel et le roi qui pourraient vous reconnaître, s'ils vous rencontraient; mais ils ne vous rencontreront pas. Venez.

Et il prit la jeune fille par la main :

Mais, comme il allait sortir, il se ravisa.

— Ah! dit-il, il faut tout prévoir, M. de Beautreillis fera sans doute une nouvelle fouille. Attendez un peu.

Il s'agenouilla, s'arma d'un petit couteau qu'il tira de sa poche, et, avec ce couteau, il détacha lestement une des feuilles du parquet.

Alors Cécile, de plus en plus étonnée, vit apparaître un trou béant.

C'était le plafond creux dont Noël avait parlé à Mme de Pompadour.

Le page y poussa les hardes que la jeune fille venait de quiter.

Puis il replaça la feuille de parquet si adroitement



Digitized by Google

qu'il eût été impossible de s'apercevoir qu'elle avait été déplacée.

— Maintenant, filons ! dit-il.

Mais il était écrit que Noël et Cécile ne sortiraient pas du palais cette nuit-là.

Comme ils arrivaient à l'extrémité du corridor qui aboutissait à un des escaliers de service, un grand tapage se fit tout à coup.

On entendait les pages, les gardes, les officiers de service qui allaient et venaient en grande hâte.

La voix de Lebel retentissait éplorée et nazillarde, disant :

— Quel malheur ! quel malheur !

Et soudain la voix impérieuse du roi domina celle de Lebel, disant :

— Qu'on ferme toutes les portes, toutes les grilles ! Qu'on ne laisse sortir personne !

— Diantre ! pensa Noël, le roi a fini de souper aujourd'hui plus tôt que de coutume, et nous avons perdu un quart d'heure.

Et, se tournant vers Cécile toute tremblante :

— On s'est aperçu déjà de votre disparition ; mais, ne craignez rien, on ne vous retrouvera pas.

Et il ramena la jeune fille dans sa chambre, souleva de nouveau la feuille du parquet et dit :

— Voilà une cachette où on ne viendra point vous

chercher. Restez-là, ne bougez pas et comptez sur moi.

Puis il replaça la boiserie et s'élança hors de la chambre en murmurant :

— Allons donc voir un peu ce que pensent le roi et maître Lebel de la façon dont s'envolent les jeunes filles, ni plus ni moins que si elles étaient des oiseaux.

Digitized by Google

## XXIII

Cependant, malgré ses cris et ses dénégations, on emmenait Porion au Châtelet, et M. de Sartine, montant lui-même dans son carrosse, avait donné l'ordre que la voiture qui renfermait le pauvre diable allât bon train.

Il est facile d'expliquer cette rigueur subite du lieutenant général de la police envers celui de ses agents en qui, jusque-là, il avait eu le plus de confiance.

Porion avait voulu se passer de son chef, faire tout lui-même, s'aboucher directement avec le roi et avoir tous les honneurs de l'entreprise.

C'en était assez pour que M. de Sartine, que des agents subalternes avaient prévenu de l'arrivée de

Porion à Versailles, en prit de l'humeur et de l'ombrage.

Aussi n'avait-il pas hésité à accuser Porion des événements mystérieux dont la chambre lilas avait été le théâtre.

Le roi avait cru M. de Sartine d'autant plus facilement qu'un homme qui venait de faire ce qu'il avait fait, qui était parvenu à retrouver la petite fille, et à se moquer de la maréchale d'H..., lui paraissait capable de tout.

Donc le roi avait voulu tout ce que M. de Sartine voulait.

Les deux voitures roulaient vers Paris avec une rapidité vertigineuse.

Il était nuit à peine lorsque tous deux entrèrent sous les sombres voûtes du Châtelet.

Porion sollicita vainement une entrevue avec son chef.

M. de Sartine refusa.

On jeta le pauvre père Cannelle dans un cachot, et on l'avertit qu'il aurait à comparaître devant messieurs de la grand'chambre criminelle.

Ce qui voulait dire, clair comme le jour, qu'on allait le mettre à la torture.

Cependant la mise en scène de la torture, ce supplice épouvantable qui devait être aboli quelques

années après, sous le règne suivant, demandait un certain temps.

Il fallait convoquer les juges.

Il fallait, sur l'ordre du roi, requérir un greffier.

Il fallait enfin que M. de Paris et ses aides fussent prévenus.

Deux ou trois heures s'écoulèrent.

Enfin le moment fatal arriva, et Porion fut tiré de son cachot.

Le malheureux était plus mort que vi

On le conduisit à la chambre de torture, et il faillit s'évanouir à la vue du chevalet, des fourneaux ardents et des entonnoirs.

Le chevalet était l'instrument sur lequel il allait être étendu.

Dans les fourneaux rougissaient à blanc les fers destinés à lui roussir la plante des pieds et à lui tenailler le gras des bras et des jambes. Enfin les entonnoirs devaient servir à lui ingurgiter des seaux d'eau dans l'estomac jusqu'à ce qu'il se décidât à parler.

Il pâlit à la vue de tous ces instruments de torture, et ce fut en chancelant qu'il s'avança jusqu'auprès de la table devant laquelle était assis le magistrat en robe rouge chargé de l'interroger.

— Prévenu, lui dit ce dernier, vous êtes accusé d'avoir attenté à la vie du roi.

— Moi ! s'écria Porion en joignant les mains.

— A l'aide d'une machine de guerre du nom de grenade, poursuivit le magistrat.

Porion leva les yeux au ciel.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, fit-il.

Le magistrat continua :

— Vous avez arrêté une jeune fille ?

— Oui, pour obéir au roi.

— Mais cette jeune fille, enfermée dans le palais de Versailles, vous avez voulu la sauver ?

— Moi !

Et Porion eut un accent plus étonné encore qu'épouvanté.

— Croyez-moi, reprit le magistrat d'un ton doucereux, n'abusez pas de la bonté du roi. Avouez votre crime.

— Mais je n'en ai commis aucun, dit Porion.

— Ainsi, vous persistez dans vos dénégations ?

— Je ne puis pas dire ce que je ne sais pas.

— C'est ce que nous allons voir.

Le magistrat fit un signe, et les aides de l'exécuteur s'emparèrent de Porion.

Porion se mit à crier.

Mais il avait affaire à deux vigoureux gaillards qui le réduisirent à l'impuissance et le couchèrent sur le chevalet, où ils le lièrent solidement.

— Par quoi commencer ?

— Par les tenailles, dit le magistrat.

M. de Paris prit une tenaille rouge dans l'un des fourneaux, et quand ses aides eurent mis à nu les bras de Porion, il approcha le fer fumant de ses chairs.

Porion jeta un cri épouvantable.

Le magistrat fit un signe ; le bourreau s'arrêta.

— Avouez-vous? répéta l'homme en robe rouge.

— Je ne sais rien, dit Porion.

— Alors continuez, dit le magistrat.

Mais comme le boureau allait obéir, la porte de la chambre de torture s'ouvrit, et une voix cria du seuil :

— Arrêtez!

En même temps on vit apparaître M. Lebel, le valet de chambre du roi.

— Quel est cet homme? demanda l'homme en robe rouge, qui de sa vie n'était allé à Versailles et ne connaissait pas cet important personnage devant qui toute la cour s'inclinait.

— Ordre du roi! répondit Lebel.

— Que veut le roi?

— Qu'on retire ce malheureux de là, dit Lebel.

Et il mit un parchemin sous les yeux du magistrat interdit

Le roi avait écrit de sa main :

Digitized by Google

« Monsieur de Sartine, ne faites point donner la « question à votre agent Porion, et ramenez-le-moi « en toute hâte.

« Louis. »

M. de Sartine n'était point au Châtelet lorsque Lebel était arrivé.

Ne croyant qu'à demi à la culpabilité de son agent, mais assez satisfait de le châtier de son insolence, M. de Sartine, en arrivant au Châtelet, avait donné ses ordres pour le torturer; puis il avait fait une toilette de gala et s'en était allé passer la nuit chez la Mariette, une femme célèbre qui avait succédé à la Brévanne, dans la rue des Blancs-Manteaux.

Mais il n'était personne au Châtelet qui eût osé mettre en doute le scel et la signature du roi.

Toutes les portes s'étaient ouvertes devant Lebel, et le magistrat lui-même s'inclina.

Porion, qu'on s'empressa de détacher, hurlait comme si on l'eût rompu vif.

— Calmez-vous, mon digne ami, lui dit M. Lebel à l'oreille, le roi vous a en grande estime, et vous êtes plus près que vous ne pensez d'être lieutenant de police.

— Oh! si cela arrive jamais, s'écria Porion, je ferai mettre M. de Sartine à la torture.

On appela un chirurgien en grande hâte.

Le chirurgien posa sur le bras horriblement brûlé de Porion un appareil destiné à prévenir l'inflammation, et Lebel lui dit :

— Maintenant, venez avec moi.

— Mais où me conduisez-vous? demanda Porion, qui souffrait horriblement.

— A Versailles.

— Pourquoi faire?

— Le roi a besoin de vous.

— Ah!

— On a enlevé la petite.

— En vérité!

— Et il n'y a que vous qui la puissiez retrouver.

Et Lebel, à la grande stupéfaction du magistrat et des tortionnaires, prit Porion par le bras, se fit ouvrir toutes les portes et conduisit l'agent de police jusqu'à son carrosse, qui attendait sur le quai.

## XXIV

Pourquoi ce brusque revirement?

C'est ce que nous allons expliquer en peu de mots.

Le roi, ainsi que l'avait remarqué le page Noël, poussé par sa fantaisie amoureuse, surtout excité par quelques verres de tokay et de vin d'Aï, avait abrégé son souper et s'était dirigé en toute hâte vers la chambre lilas.

Lebel, un flambeau à la main, le précédait. Arrivé près de la porte, le valet de chambre se tourna vers le roi :

— Je crois, dit-il, que Votre Majesté aura bon marché de la petite.

— Comment cela?

— Elle est fort effrayée, et je lui ai dit que si

elle résistait plus longtemps aux désirs de Votre Majesté, on pourrait bien l'accuser de complicité avec l'homme qui avait jeté la grenade.

— Vraiment! tu lui as dit cela ? dit le roi, qui se mit à rire sans pudeur.

— Oui, Sire.

— Tu es un rusé coquin, Lebel.

Lebel s'inclina, rouge de plaisir sous ses cheveux blancs.

Puis il mit la clef dans la serrure et ouvrit.

Mais soudain il jeta un cri.

— Qu'est-ce? fit le roi entrant derrière lui.

Lebel s'était arrêté, la sueur au front, sans haleine et sans voix, devant la fenêtre ouverte.

La vitre coupée gisait à terre.

Évidemment on était venu au secours de la petite et on l'avait enlevée.

Lebel se précipita dans le cabinet de toilette et dans le boudoir.

Personne!

Alors il se mit à pousser de grands cris et, en quelques secondes, tout le palais fut en rumeur.

Ce fut à ce moment-là que le roi, ivre de colère et de rage, cria d'une voix retentissante :

— Qu'on ferme toutes les grilles! qu'on double les sentinelles et qu'on ne laisse sortir personne!

Ce fut en ce moment aussi que le page Noël crut

prudent de battre en retraite et de cacher Cécile dans l'épaisseur du plafond creux.

Tout ce que le palais renfermait de gens valides fut aussitôt mis sur pied.

M. de Beautreillis, qui tremblait pour sa charge, redoubla de zèle.

On se remit à fouiller le château de fond en comble; mais ce fut en pure perte.

Pendant ce temps, Noël souriait malicieusement dans le duvet naissant qui lui servait de moustache et disait :

— Cherchez! cherchez! vous ne trouverez rien, bonnes gens !

Les sentinelles, interrogées, affirmaient que personne n'était sorti du château.

Lebel jurait ses grands dieux qu'il avait vu la petite il n'y avait pas une heure.

De tout cela il fallait conclure que ni la petite ni ses sauveurs mystérieux n'avaient encore quitté le château.

Soudain la colère du roi tomba.

— Lebel, dit-il, viens avec moi.

Plus mort que vif, le valet de chambre suivit son maître, qui s'enferma avec lui dans son cabinet.

Alors le roi lui dit :

— Sartine est un imbécile.

Lebel regarda le roi.

— Eh ! sans doute, continua Louis XV ; il a arrêté et il va mettre un pauvre diable bien innocent à la torture.

— C'est bien possible, dit Lebel, qui avait, au fond, un faible pour Porion.

— C'est certain ; continua le roi ; en veux-tu la preuve, hein ?

Lebel attendit que le roi s'expliquât.

— Quand on a emmené cet homme, la petite était encore dans la chambre lilas, n'est-ce pas ?

— Certainement, Sire.

— Alors ce n'est pas lui qui l'a enlevée ?

— Évidemment non.

— Si ce n'est pas lui qui a enlevé la petite, c'est encore moins lui qui a jeté la grenade.

— Je le crois comme Votre Majesté, dit Lebel.

— Donc Sartine est un imbécile !

— Je ne dis pas non, Sire.

— Et M. de Beautreillis en est un autre, puisqu'il n'aboutit à rien.

Lebel eut un geste qui voulait dire :

— La bêtise de M. de Beautreillis ne fait un doute pour personne.

Le roi poursuivit :

— Eh bien ! vois-tu, Lebel, il me vient une idée.

Digitized by Google

— Laquelle, Sire?

— C'est que ce que M. de Sartine ni M. de Beautreillis n'ont pu faire, cet homme, qui nous a donné déjà de si grandes preuves d'habileté, cet homme le ferait.

— Je le crois, dit Lebel.

— Monte en carrosse, prends mes meilleurs chevaux, Lebel.

— Oui, Sire.

— Cours à Paris et ramène-moi cet homme ; il retrouvera la petite.

— J'en suis certain, dit Lebel.

Et moins d'un quart d'heure après, M. Lebel était sur la route de Paris.

Pendant ce temps, M. de Beautreillis était mandé auprès du roi.

— Monsieur, lui dit Louis XV, vous allez donner à vos suisses l'ordre de tirer sur quiconque voudrait sortir du palais.

M. de Beautreillis s'inclina.

Le roi ordonna ensuite que tout rentrât dans l'ordre, que les dames et les pages s'allassent coucher et que tout ce qui n'était pas de service rentrât dans ses appartements.

Une heure après, le silence le plus profond régnait dans le palais de Versailles, et le roi, qui pa-

raissait de belle humeur, s'en allait jouer au trictrac chez Mme de Pompadour.

La marquise ignorait que le roi eût envoyé Lebel à Paris.

Aussi dit-elle en souriant :

— Je vois que Votre Majesté devient raisonnable.

— Pourquoi cela; ma toute belle? demanda Louis XV en lui baisant la main.

— Mais parce qu'elle ne se met pas martel en tête plus que de raison.

— Oh! vous croyez, ma belle amie ?

— Dame!

— Eh bien ! vous vous trompez, dit le roi.

— Comment cela, Sire?

— J'ai envoyé Lebel à Paris.

— Pourquoi faire?

— Pour me ramener l'homme qui avait découvert la petite.

— Le même qui avait osé se moquer de Votre Majesté?

— Non, ce n'est pas lui, ma mie.

— Et qui donc serait-ce, Sire?

— Je ne sais pas; mais il le saura, lui.

— En vérité!

— Et il retrouvera la petite.

— Je le souhaite, Sire.

Digitized by Google

— Et enfin, acheva le roi, qui eut un éclair de colère dans les yeux, justice sera faite, et elle sera terrible !

Mme de Pompadour et Mlle Bellamy, qui se tenaient derrière le roi, échangèrent un regard rapide.

Ce regard voulait dire :

— Gare à Noël! il pourrait bien payer cher son escapade!

Quelques minutes après, on vint avertir le roi que Lebel était de retour et qu'il ramenait Porion, dit le père Cannelle.

## XXV

Le roi quitta la marquise et se rendit dans son cabinet.

Lebel s'y trouvait, en compagnie de Porion.

Porion souffrait comme un damné et portait la main à son bras calciné par le fer rouge du bourreau.

— Sire, dit Lebel, qui décidément avait Porion en grande estime, je suis arrivé trop tard. M. de Sartine avait entamé le pauvre diable.

— Ouais! fit le roi. Quand il s'agit de faire de la mauvaise besogne, Sartine est toujours pressé.

Lebel continua :

— Il faudra que Votre Majesté dédommage ce pauvre homme.

Porion crut convenable de pousser quelques gémissements.

Digitized by Google

— On lui donnera mille livres, ajouta le roi.

— Et si je retrouve la fille? dit Porion avec un grand accent de conviction.

Le roi se tourna vers lui :

— Tout ce que tu voudras, dit-il.

Porion regarda le roi.

— Votre Majesté me donnerait-elle à choisir?

— Parle, drôle.

— Je voudrais faire mettre M. de Sartine à la torture, dit modestement Porion.

— Ah! mon ami, dit le roi, ce que tu demandes est impossible.

— Pourquoi donc, Sire?

— Mais parce qu'on ne tenaille pas comme ça de la chair de gentilhomme. Demande autre chose, on verra.

— Eh bien! dit Porion, qui entremêlait ses demandes de gémissements du meilleur effet, j'aimerais assez être lieutenant de police.

— Vraiment?

— Après, toutefois, acheva le drôle, que j'aurai prouvé à Votre Majesté que j'en suis digne.

— Eh bien! prouve-le, et nous verrons...

Porion cessa de gémir.

— Je suis prêt, dit-il, à me mettre à la besogne et j'attends les ordres de Votre Majesté.

— La petite a disparu, dit le roi.

— Bon !

— Et un misérable s'est permis de me mystifier.

— On retrouvera l'un et l'autre, Sire, mais seulement...

— Seulement quoi ?

— Je vais être obligé d'adresser une foule de questions à Votre Majesté.

— Parle.

— D'abord je désire savoir au juste ce qui est advenu à Votre Majesté.

— Quand ça?

— Lorsqu'elle était avec la petite.

— J'ai vu tomber à mes pieds une grenade qui a failli m'éborgner.

— Et puis?

— Et puis, dame ! j'ai entendu une voix...

— Qui partait?

— D'un peu partout, tantôt d'en haut, tantôt d'en bas.

— Bon ! dit Porion, je connais ça.

— Plaît-il?

— Votre Majesté a eu affaire à un ventriloque.

— Allons donc! fit le roi, qui savait la valeur du terme dont se servait Porion.

— Oui, Sire.

— Maintenant, poursuivit Porion, comment donc

la petite, fuyant toute seule ou enlevée, que m'importe ! est-elle sortie de la chambre ?

— Par la fenêtre.

— Sire, dit Porion, chaque fois que j'ai été chargé d'opérer une perquisition dans une maison, au lieu d'y entrer, j'ai commencé par en faire le tour, pensant que le meilleur moyen de connaître l'intérieur était de savoir l'extérieur par cœur.

— Eh bien ? fit le roi.

— Je désirerais, au lieu de pénétrer dans la chambre lilas, aller me promener dans la cour et regarder la fenêtre du dehors.

— C'est facile, dit Lebel ; je vais vous conduire.

— Et j'y vais aussi, dit le roi, qui, tout en étant furieux, constatait qu'il ne s'ennuyait plus.

M. de Beautreillis, sur l'ordre du roi, avait donné partout des consignes si sévères, que le palais de Versailles ressemblait, en dépit d'une nuit presque tiède et d'un beau clair de lune, à une véritable nécropole.

Les pages ne traînaient point çà et là dans les escaliers ; les mousquetaires ne lutinaient point les filles d'honneur.

Plus de rendez-vous d'amour dans les petits coins et les obscurs corridors.

Qui donc, en vérité, se serait permis d'aimer quand

Sa Majesté le roi très-chrétien daignait avoir ses peines de cœur tout comme un simple mortel?

Aussi, ces trois personnages, Lebel, Porion et le roi Louis XV, descendirent-ils le grand escalier de Versailles au milieu d'un silence profond et d'un isolement presque complet.

Mais la nouvelle s'était répandue bien vite qu'on était allé chercher à Paris l'homme habile qui, une première fois déjà, avait mis la main sur la petite, et que cet homme était de retour à Versailles.

Le roi et Porion étaient à peine dans la cour que le bruit en courait par tout le palais.

Quand ils étaient entrés dans la cour, ils étaient seuls.

Quand ils furent sous la fenêtre de la chambre lilas, il y avait bien autour d'eux une cinquantaine de personnes qui se tenaient respectueusement à distance.

— Sire, dit alors Porion tout bas, je ne réponds du succès qu'à une condition,

— Laquelle?

— C'est que j'aurai carte blanche.

— Comment l'entends-tu?

— Et que si je mets la main au collet de quelqu'un, Votre Majesté le fera arrêter...

— Mais...

Digitized by Google

— Jusqu'à ce que j'aie démontré qu'il est le coupable.

— Soit, dit le roi.

Porion examinait la fenêtre.

Au-dessous, presque verticalement, il y avait une guérite de factionnaire.

— Sire, dit Porion, ce n'est pas le chemin de la rue qu'a suivi la petite.

— Hein? fit le roi.

— Comme c'est un ange, continua le père Cannelle d'un ton railleur, la chose est toute naturelle : elle a pris le chemin du ciel.

— Comment cela?

— Qu'est-ce donc que la fenêtre qui est verticalement au-dessus? poursuivit Porion.

— Ça, fit Lebel, c'est la fenêtre d'une chambre de page.

— Et ce page..., où est-il?

Lebel jeta un coup d'œil sur le groupe de courtisans, de soubrettes et de pages qui, à une certaine distance, paraissait prendre un grand intérêt aux opérations de Porion.

Il aperçut Noël.

Noël, qui avait voulu juger par lui-même de la prétendue habileté de Porion, Noël, qui se trouvait placé trop loin pour pouvoir entendre ce que Porion et Lebel disaient entre eux.

— Où ça? dit Porion.

— Le petit brun qui a une toque bleue.

— C'est bien, dit Porion.

Et il se mit à marcher à reculons, comme s'il eût voulu voir de plus loin la fenêtre ouverte, mais, en réalité, pour se rapprocher du groupe formé par les curieux.

Puis, tout à coup, bondissant comme un tigre, et rapide comme la foudre, il se retourna, tomba sur le page, le saisit au collet, et s'écria :

— Je le tiens!

Noël jeta un cri.

— Qui donc ça? fit le roi, qui se retourna lui-même aussitôt.

Noël se débattait sous le poignet de fer de Porion.

— Comment! exclama le roi, le petit Noël.

— Oui, Sire.

— Un de mes pages?

— Oui, Sire, répéta Porion avec conviction

— Mais c'est impossible! disait le roi.

— Cet homme ment! disait Noël, qui se débattait toujours.

— Sire, répondit Porion avec l'accent de la conviction, si je me suis trompé, Votre Majesté me fera mourir sous le bâton.

— Je suis gentilhomme, disait Noël.

— Mais si Votre Majesté, poursuivait Porion, veut

avoir encore pour un quart d'heure de confiance en moi...

— Eh bien? fit le roi.

— Mais lâchez-moi donc, vil coquin! disait Noël, que Porion tenait toujours au collet.

— Mon petit ami, répondit Porion, je vous lâcherai quand le roi voudra bien vous confier à deux de ses gens qui veilleront sur vous et vous empêcheront de sortir de la cour.

— Sire, Sire, balbutiait Noël, cet homme est fou...

— Je le crois comme toi, mon enfant, répondit le roi; mais c'est ma faute, j'ai eu la faiblesse de lui laisser carte blanche.

— Et il fit un signe à deux gardes, qui s'assurèrent de la personne de Noël.

— Maintenant, dit Porion, allons faire un tour dans la chambre lilas.

Le roi et Lebel l'y suivirent, et, la curiosité l'emportant sur le respect, la foule de la cour les accompagna.

Porion promena son poing sur les murs, entra dans l'alcôve, monta sur le lit, hésita un moment, puis détacha l'étoffe et le capiton qui recouvraient le plafond.

Alors on vit, dans un coin, un trou gros comme le poing.

— C'est par là qu'on a jeté la grenade, dit Porion.

Le roi eut un cri d'admiration.

— Mais, poursuivit Porion, nous n'avons plus rien à faire ici.

— Où allons-nous? demanda Lebel.

— Dans la chambre du page.

Et Porion monta.

Quelques minutes après, il avait fait l'inspection des armoires, de l'alcôve et des murs, et, frappant du pied :

— Sire, dit-il au roi ébahi, l'oiseau n'est pas loin.

Le roi tressaillit.

— Il est sous nos pieds, ajouta Porion.

Et il se baissa pour détacher la feuille de parquet qui recouvrait le plafond creux.

Digitized by Google

## XXVI

Revenons maintenant à Paris et penétrons dans cette mansarde que le sire Mardochée de Mardoche, peintre et gentilhomme, appelait pompeusement son atelier.

Quinze heures après l'enlèvement de Cécile Robert, les choses étaient encore dans le même état qu'au moment où Porion et le fruitier en étaient sortis.

C'est-à-dire que Firmin, toujours garrotté, toujours bâillonné, s'était consumé en vains efforts pour rompre ses liens et appeler à son aide ;

Que la planche était toujours restée comme un pont entre les deux toits,

Et que, enfin, Mardochée n'avait pas interrompu un seul instant ses ronflements sonores.

Dans la maison qu'il habitait, on connaissait ses

Digitized by Google

habitudes vagabondes et ses ivresses interminables.

Personne ne s'inquiétait donc de savoir s'il avait passé la nuit dehors ou s'il était chez lui occupé à cuver son vin.

En outre, comme il logeait tout en haut et n'avait pas de voisins, personne n'avait entendu les sourds gémissements de Firmin, s'essayant de crier malgré son bâillon.

Mais tout finit en ce monde, même l'ivresse.

Les ivrognes de profession ont cette qualité rare de relier instantanément dans leur esprit, le vin une fois cuvé, l'instant où ils se sont endormis avec l'instant présent.

Le réveil de la pensée s'opère même chez eux avant celui du corps.

Mardochée cessa tout à coup de ronfler.

Ses yeux étaient encore fermés; mais sa pensée s'éveillait nette, précise, et il se dit :

— Je me suis pourtant grisé et endormi comme une vraie brute, au moment même où ce pauvre père Cannelle enlevait ma jolie voisine, non pour son compte, car il est trop vieux, mais pour le mien... Ah çà! est-ce qu'il s'est endormi et grisé, lui aussi..., et la petite..., ou bien, en passant sur la planche, son pied lui a-t-il glissé?

On le voit, Mardochée se souvenait de tout.

Il fit un effort désespéré et rouvrit les yeux.

Digitized by Google

Ebloui par la lumière qui entrait à flots dans sa mansarde, il se mit à regarder autour de lui, et ne vit rien tout d'abord.

— Personne ! dit-il. Où sont-ils donc ?

Firmin poussa un nouveau gémissement.

— Plaît-il ? fit Mardochée.

Et il se secoua, étira ses bras et tourna la tête.

Alors il vit Firmin garrotté et bâillonné, et, comme sa mémoire était toujours fidèle, il se mit à rire et s'écria :

— C'est le carabin... Pauvre père Cannelle ! Voilà un ami... !

Puis il se leva, trébuchant encore, marcha vers Firmin en ricanant, et, sa jalousie le reprenant, il s'arma d'un couteau :

— Puisque papa Cannelle n'est pas là, dit-il, je vais en profiter pour tuer mon rival.

Et, brandissant son couteau, il s'avança vers Firmin, toujours étendu dans un coin de la mansarde.

Mais il est de certaines haines où le regard de l'homme a plus de puissance que son bras, où son œil se charge d'un fluide électrique dont l'influence est insurmontable.

A moitié chemin, Mardochée s'arrêta.

Il s'arrêta, parce que l'œil suppliant et doux de Firmin était fixé sur lui.

Digitized by Google

Et, fasciné, il jeta son couteau et se prit, à son tour, à regarder son rival.

Le regard de Firmin s'animait en ce moment d'une expression de pitié profonde.

Ce regard semblait dire :

— Vous êtes comme moi une victime, et, de plus, vous êtes une dupe. Ah ! si vous vouliez me débarrasser de mon bâillon et de mes liens, comme je vous dirais tout, et comme, après vous avoir tout dit, nous serions amis et non ennemis !

Mardochée comprit tout ce que ce regard voulait dire.

Il se baissa et ramassa le couteau, mais ce ne fut point pour en frapper Firmin, ce fut pour couper ses liens et son bâillon.

Et Firmin, libre enfin, se releva en s'écriant :

— Ah ! Monsieur, quels misérables !

— De qui parlez-vous ? demanda Mardochée stupéfait.

— De ces deux hommes qui ont enlevé Cécile.

— C'est pour moi, dit Mardochée.

— Pour vous ? dit le chirurgien en haussant les épaules..., allons donc !

La jalousie de Mardochée lui revint, et il se prit à ricaner :

— Ils vous ont tout de même bien ficelé, vous, son fiancé !

Digitized by Google

— Moi, son fiancé ! exclama Firmin.

— Oui, vous.

— Jamais !

— Comment ! jamais ?

— J'aimais Cécile comme une sœur, dit Firmin d'une voix pleine de sanglots, mais comme une sœur seulement...

— Vrai ? fit Mardochée.

— Je vous le jure.

— Alors, dit le peintre joyeux, donnez-moi la main ; je l'épouserai, et nous serons frères

Mais Firmin répondit à ces paroles d'espérance par un gémissement.

— Ah ! Monsieur, dit-il, ce que vous dites là n'arrivera pas.

— Pourquoi ?

— Mais parce que ni vous ni moi ne la reverrons jamais.

— Ah !

— Ces misérables l'ont enlevée... ; ils l'ont emportée évanouie.

— Mais puisque je vous dis que c'est pour moi, dit le naïf Mardochée.

— Pour vous, hélas !

— Parbleu ! je connais bien le père Cannelle, que diable ! C'est mon ami.

— Je ne sais pas si c'est votre ami, dit tristement

le peintre; mais ce que je puis vous affirmer, c'est que j'ai entendu cet homme, au moment où il s'en allait, dire à son complice : C'est le roi qui sera content!

— Le roi!

— Oui, dit Firmin avec l'accent de la conviction; Cécile que j'aime, Cécile que vous aimez, est peut-être à cette heure une pensionnaire du Parc-aux-Cerfs.

Mardochée poussa un cri de rage.

Firmin pouvait bien avoir raison.

Le peintre commença par exhaler sa fureur en blasphèmes, puis il se battit la tête contre les murs, puis ses nerfs se distendirent, et il pleura.

La douleur de Firmin était plus calme, plus concentrée, mais non moins violente.

Enfin, ces deux hommes se tendirent la main.

Puis ils éprouvèrent à la fois le même désir, l'un de revoir, l'autre de voir pour la première fois cette chambrette d'où l'on avait arraché l'infortunée Cécile.

Ils n'échangèrent qu'un regard; mais, sans se dire un mot, ils se comprirent.

La planche était toujours là.

Mardochée n'était plus ivre; il enjamba la croisée et s'aventura hardiment sur ce pont d'un nouveau genre.

Firmin le suivit.

Mais, comme Mardochée pénétrait dans la chambrette de Cécile, il jeta un cri d'horreur.

Un homme était étendu sur le sol, au milieu d'une flaque de sang à demi coagulé.

— Hector ! s'écria Firmin.

C'était Hector, en effet.

Hector qui paraissait mort, mais qui n'était qu'évanoui.

Firmin lui posa la main sur le cœur.

Le cœur battait faiblement ; mais il battait.

— Il vit ! s'écria-t-il.

Alors l'homme désespéré s'effaça pour faire place au chirurgien.

Et le chirurgien appela à lui tout son sang-froid et toutes les ressources de l'art.

Aidé de Mardochée, il transporta Hector sur le lit de Cécile.

Puis il se mit à sonder et à reconnaître la blessure.

Lebel avait dit la vérité sans le savoir.

La blessure reçue par Hector était une véritable égratignure ; le couteau avait effectivement glissé sur une côte.

Seulement, comme l'hémorrhagie avait été très-abondante, Hector, encore faible, avait perdu connaissance.



Digitized by Google

— Une heure plus tard, dit Firmin, et il était mort.

— Il n'est donc pas blessé grièvement? demanda Mardochée.

— Non, et je réponds de lui, dit Firmin.

Alors les deux jeunes gens, cherchant un étourdissement à leur douleur, — douleur sans remède, hélas! car qui donc aurait osé s'en prendre au roi, — les deux jeunes gens, disons-nous, déshabillèrent Hector, le couchèrent, et, tandis que Firmin posait un premier pansement sur la blessure, Mardochée frictionnait les mains et les bras pour y rappeler la chaleur.

Et tandis qu'ils étaient occupés à cette besogne, on frappa doucement à la porte.

Firmin alla ouvrir et pâlit.

Un homme était sur le seuil.

Un homme dont les vêtements couverts de poussière et les souliers chargés de boue disaient qu'il avait fait une longue route à pied.

Un homme pâle, hâve, exténué de froid et de faim.

Et Firmin murmura :

— Le père de Cécile!...

C'était en effet Robert Damiens, qui avait voyagé toute la nuit précédente et tout le jour pour venir embrasser sa fille adorée.

## XXVII

Robert Damiens, car c'était bien lui qui arrivait ainsi, parut tellement changé à Firmin, qui ne l'avait pas vu depuis plusieurs mois, que le jeune homme, en le voyant pâle, défait, l'œil flamboyant, se demanda s'il ne connaissait pas déjà toute l'étendue de son malheur.

Il n'en était rien cependant, car, à peine eut-il franchi le seuil, qu'au lieu de demander pourquoi tous ces hommes, il se borna à dire :

— Où est ma fille?

Il faisait cette question d'une voix étrange et comme égarée.

Mardochée et Firmin échangèrent un regard rapide et se comprirent.

Un pieux mensonge fut convenu entre eux sur-le-champ.

— Monsieur Robert, dit Firmin, vous savez bien que votre fille travaille pour un magasin de la rue Saint-Denis. Elle est allée reporter son ouvrage.

— Oh! fit Damiens, toujours de sa voix étrange et comme folle... Eh bien! je l'attendrai.

Et il s'assit.

Puis il regarda Mardochée :

— Quel est cet homme? dit-il à Firmin.

— C'est un de mes amis, répondit le chirurgien.

— Et cet autre?

Et Damiens montrait celui qui était couché, sans paraître se bien rendre compte qu'il y eût un homme dans le lit de sa fille.

— Celui-ci, dit Firmin, c'est un malheureux fou qui nous est tombé non pas du ciel, mais du toit.

Damiens, qui s'était assis à l'entrée de la chambre, se leva et s'approcha du lit. Il glissa dans le sang qui couvrait le sol, à la place même où on avait relevé Hector, et il n'y prit pas garde.

Cet homme tenait à peine à la terre, si on en jugeait par son regard brillant de fièvre.

Hector commençait à revenir à lui.

Au moment où Damiens se penchait distraitement sur lui, il ouvrit les yeux.

Soudain le père de Cécile jeta un cri.

— Lui! dit-il; lui!

Firmin le regarda.

— Lui! répétait Damiens avec un accent d'épouvante.

— Vous le connaissez donc? dit Firmin.

— Si je le connais! s'écria Robert Damiens; vous me demandez si je le connais?...

— Oui.

— C'est le jeune homme de l'Auberge-Rouge.

— Eh bien!

— C'est pour l'avoir protégé, défendu, Henri, que vous me voyez dans cet état.

Il parut se faire alors une lucidité complète dans ce cerveau troublé.

Et saisissant vivement le bras de Firmin, il lui dit en lui montrant Mardochée :

— On peut se fier à cet homme?

— Comme à moi, dit Firmin.

— Je suis venu ici, poursuivit Damiens, pour que ma fille et vous me cachiez.

— Vous êtes donc poursuivi?

— Oui.

— Par qui?

— Par les buveurs de sang. Voyez en quel état ils m'ont mis!

Alors cet homme, qui paraissait avoir retrouvé



Digitized by Google

tout son sang-froid, toute sa raison, fit aux deux jeunes gens un épouvantable récit.

Il leur raconta les fantaisies monstrueuses du Tartare et le traitement sanguinaire auquel il s'était soumis pour sa dartre ; les bains de sang humain qu'il prenait à l'auberge du *Dragon bleu*, rue des Enfants-Rouges, et les succions mystérieuses qu'il opérait sur des jeunes hommes endormis au moyen d'un narcotique.

Les deux jeunes gens écoutaient, frémissants, oubliant un moment l'infortunée Cécile, et se demandant si cet homme n'était pas complétement fou.

Mais il donnait des détails si précis, tellement circonstanciés, qu'il était difficile de ne pas le croire.

En outre, il parlait d'Hector.

Et Hector, en entendant prononcer son nom, s'était presque dressé sur son séant, et il regardait Robert Damiens et l'écoutait avec une sombre avidité.

Et Damiens disait comment, une nuit, il avait obéi à la voix des remords, comment, tout à coup converti aux paroles de la duègne Léonore, il avait résolu de sauver le malheureux jeune homme d'une mort certaine.

Il n'oublia aucun détail, — ni la façon dont on avait rappelé à la vie Hector frappé de catalepsie, ni le combat dans l'escalier, ni la fuite par les toits.

Ici le récit de Damiens se complétait par les souvenirs de Firmin.

Il devinait ce qui avait dû arriver.

Se sauvant de toit en toit, Hector était venu tomber dans la mansarde de Cécile, ne se doutant pas que la jeune fille qui allait le recueillir et le soigner était précisément la fille de son sauveur.

Mais ce que Firmin ne savait pas, ce qu'il ne put deviner, ce fut ce qu'était devenu Robert Damiens à partir de ce moment.

Les gens dévoués au Tartare l'avaient repris.

Le Tartare, accouru, l'avait jugé lui-même et l'avait condamné à une mort lente.

Pendant huit jours, on lui avait sucé chaque matin une pinte de sang.

Puis, au bout de ce temps, on l'avait mis dans une voiture et on l'avait fait voyager pendant quarante-huit heures.

Le Tartare, qui s'en retournait en Russie, l'avait emmené jusqu'en Hollande; là, il lui avait fait grâce.

Il l'avait laissé à demi-fou, sans forces et prêt à mourir.

Et Robert revenait.

Il revenait à pied, épouvanté, bourrelé de remords, et, quand il eut terminé cet affreux récit, il s'écria :

— Oh! la colère divine finira par frapper ce prince

si dépravé sous le règne duquel s'accomplissent en paix de pareils crimes.

Soudain Hector, muet jusque-là, jeta un cri.

— Oh! dit-il, je me souviens!...

Et il se frappa le front, regarda encore Robert Damiens, et lui dit :

— Oui! c'est vous qui m'avez sauvé!

— C'est moi, en effet, répondit Damiens.

— Et vous m'avez soigné, vous? dit-il à Firmin.

Le chirurgien fit un signe de tête.

Alors Hector de Pierrefeu prit sa tête dans ses mains, comme s'il eût voulu rassembler ses souvenirs épars.

Et soudain un nouveau cri jaillit de sa poitrine; un nom effleura ses lèvres.

— André!

Et comme ils se regardaient tous trois.

— Mon frère! dit-il, qu'avez-vous fait de mon frère?

— Votre frère?

— Oui, dit Hector, mon jeune frère André, un enfant que, dans cette nuit fatale, j'ai laissé couché à l'auberge du *Dragon bleu*.

Firmin et Mardochée se regardaient.

Robert Damiens baissa la tête et ne répondit pas.

Alors Hector de Pierrefeu, à qui les forces revenaient avec la raison, Hector sauta hors de son lit,

il vint à Damiens, il lui saisit vivement le bras, et répéta :

— Mon frère? où est mon frère?

Damiens fit un effort désespéré, et, regardant Hector à son tour,

— Vous me demandez ce qu'est devenu votre frère?

— Oui.

— C'était un enfant de quatorze à quinze ans?

— Oui.

— Et vous l'aviez laissé dans l'auberge maudite?

— Pour aller au rendez-vous d'amour qui m'était donné.

Et Hector frémissant, la sueur au front, courba la tête à son tour.

— Je l'avais confié, ajouta-t-il, à l'hôtelier lui-même, qui était un ancien serviteur de ma famille.

— L'hôtelier était un misérable, dit Robert Damiens.

— Que voulez-vous dire? s'écria Hector.

— Je veux dire, répondit le père de Cécile avec une énergie sauvage, je veux dire que l'hôtelier était le complice du Tartare.

— Mon Dieu!

— Et pendant cette nuit même où vous vous endormiez sous l'influence d'un narcotique, on égor-

geait votre frère, et le monstre prenait un bain dans son sang.

Hector jeta un cri terrible :

— Oh! vengeance! vengeance! s'écria-t-il.

— Vengeance! répétèrent Mardochée et Firmin.

— Le roi fera justice! ajouta Hector d'une voix affolée.

A ce nom du roi, Mardochée et Firmin se regardèrent avec une sorte d'épouvante, et ce fut avec un accent solennel que le chirurgien dit à son tour :

— Ne comptez pas sur la justice du roi!...

— Ma fille? où est ma fille? répéta Robert Damiens en ce moment.

— Votre fille! exclama Firmin, vous voulez savoir où est votre fille?

Et il se prit à rire d'un air effrayant.

Lui aussi se sentait gagné par ce courant de folie et d'épouvante qui semblait parcourir cette chambre.

— Votre fille, dit Mardochée, elle a été enlevée.

— Enlevée, ma fille! et par qui, seigneur?

Et, comme le malheureux père faisait cette question, une voix lui répondit.

Une voix brisée, éperdue, mourante, qui se fit entendre sur le seuil.

— Votre fille, disait cette voix, votre fille a été enlevée par les gens du roi...

Ils se retournèrent et jetèrent un cri unique.

Cécile, en effet, était sur le seuil.

Pâle, l'œil enfiévré, les vêtements en désordre, la pauvre enfant vint s'agenouiller devant Robert Damiens et lui dit :

— Mon père, je suis déshonorée!

Et Robert Damiens sauta sur un couteau qui se trouvait à la portée de sa main, et, le brandissant, il dit d'une voix affolée et sauvage :

— Voici le bras qui accomplira la justice de Dieu!..

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

Digitized by Google

# DEUXIÈME PARTIE

## LE ROI SE DISTRAIT

---

### I

L'hiver était venu, sombre et froid, et novembre, le mois noir, avait fait tomber la dernière feuille des arbres.

Paris et Versailles avaient repris leurs plaisirs accoutumés, et tout le monde s'amusait.

Quand nous disons *tout le monde*, nous ne voulons parler ni des bourgeois, assujettis au couvre-feu, ni du peuple des villes, qui mourait de froid.

Le *tout le monde* d'alors, c'était la noblesse, le clergé, les grands seigneurs et les grandes dames.

On dansait à Paris chez les échevins, chez les présidents; à Versailles, chez la maréchale d'O..., la duchesse de Ph..., et au château.

On jouait même la comédie chez le roi, et M^me^ de Pompadour, qui rajeunissait d'un an chaque année, trouvait un plaisir extrême à ce divertissement.

Digitized by Google

Seul, le roi s'ennuyait, comme toujours, et cet ennui était le seul chagrin de la marquise.

Comment distraire le roi?

M. d'Argenson lui-même y avait perdu sa science.

Ses rapports les plus graveleux sur les galanteries de la cour et de la ville, ses anecdotes les plus épicées, avaient fini par faire bâiller le roi.

Le roi n'ouvrait même plus la bouche sur cette jolie Cécile, que nous avons vue revenir chez elle à demi morte de honte et folle de douleur.

Cependant, un soir, — le soir où recommence cette histoire, — il arriva au roi une chose bizarre, qui ramena un peu de rouge à ses pommettes et un rayon de jeunesse dans ses yeux éteints.

Cette chose bizarre, comme on va le voir, était cependant bien simple.

Au moment de se mettre au lit avec le vague espoir de dormir, car il ne dormait pas toujours, le roi s'aperçut que sa boîte d'or était vide de tabac d'Espagne.

Le roi ne prisait que de celui-là, et son frère de Madrid, c'est-à-dire son oncle, le roi d'Espagne, avait coutume de lui en offrir chaque année, par son ambassadeur, un énorme paquet.

Ce tabac était enfermé dans un vase de porcelaine de Saxe, lequel se trouvait, lui-même, dans un joli



Digitized by Google

*bonheur du jour* en bois des Iles, placé dans un angle de la chambre royale.

Au lieu de tendre sa boîte à un page ou à un des gentilshommes de la chambre, Sa Majesté, comme un simple mortel, ouvrit le bahut elle-même.

Au-dessous de la tablette qui supportait le vase à tabac, il y avait un tiroir.

Le roi ouvrit machinalement ce tiroir, qui était plein de vieux papiers, lettres d'amour pour la plupart, uniques reliques de ses passions évanouies.

Louis XV les fouilla d'un doigt distrait.

A la couleur du papier, il reconnaissait la main disparue qui avait écrit la lettre; et il y avait dans ce tiroir des papiers de toutes couleurs, depuis le bleu d'azur jusqu'au jaune paille.

Tout à coup le roi tressaillit.

Un petit carré de papier jaune avait frappé ses regards. Ce papier n'était ni plié ni enfermé dans une enveloppe.

On avait écrit un nom au milieu :

*Maître Dumas.*

Et au-dessous, d'une écriture plus petite, plus fine, mais évidemment la même, ces mots :

*Savoir la vérité là-dessus, quand M. le régent sera mort.*

La vue de ce papier, ce nom, ces mots écrits au-

dessous, plongèrent le roi dans une telle rêverie que les seigneurs qui assistaient à son coucher, le voyant toujours debout devant ce tiroir ouvert, se regardaient avec étonnement.

Tout à coup le roi se retourna.

Son œil brillait. Une légère rougeur colorait son visage, et ce fut d'une voix presque joyeuse qu'il dit :

— Messieurs, je viens de rajeunir de trente ans en une minute.

Le maréchal d'H..., le mari de cette pauvre maréchale endettée qui, six mois auparavant, avait pris l'agent de police Porion pour un financier hollandais, le maréchal, disons-nous, était le seigneur qui se trouvait placé, en ce moment, le plus près du roi.

Le roi lui tendit le papier jauni, disant :

— Voyez-vous cela, maréchal ?

— Oui, Sire.

— Eh bien ! c'est moi qui ai écrit ce nom et cette ligne.

— Ah ! fit le maréchal.

Et il attendit.

— Ce nom, poursuivit le roi, me rappelle une histoire des plus mystérieuses qui occupa fort Paris au temps de Mr le régent, et dont on n'a jamais connu la fin.

— En vérité ! fit le maréchal.

— J'avais quinze ans alors, et elle avait vivement surexcité ma vive imagination. J'étais roi, mais c'était M. le régent qui régnait ; quand je lui en parlai, il haussa les épaules et me répondit que rien de tout ce que je lui disais n'était vrai et qu'on s'était moqué de moi. Ce qui ne m'empêcha point de me faire le serment que, lorsque M. le régent serait mort, je saurais la vérité sur cette histoire.

— M. le régent est mort depuis longtemps, Sire, observa le maréchal.

— Et je ne sais encore que la première moitié de l'histoire, dit le roi en soupirant.

En même temps il repoussa le tiroir, ferma le bonheur du jour, et s'assit dans le grand fauteuil où il avait coutume de se faire déshabiller.

Alors un sourire vint à ses lèvres.

Un sourire sur les lèvres du roi, c'était chose aussi rare qu'un rayon de soleil luisant parmi les brouillards épais de l'hiver.

— Sire, dit le maréchal, Votre Majesté paraît de belle humeur, ce soir.

— De si belle humeur, maréchal, que je n'ai plus nulle envie de me coucher.

Tous les courtisans furent d'avis qu'il fallait sourire, et toutes les lèvres s'épanouirent alors.

— Messieurs, poursuivit le roi, voici bien long-

Digitized by Google

temps qu'on cherche à me distraire en me contant des histoires ; je crois que le moment est venu de vous payer ma dette...

Les courtisans se regardèrent.

— C'est moi qui vous en conterai une ce soir, dit le roi.

Et il croisa ses jambes et se renversa à demi dans le fauteuil.

— Sire, dit le maréchal, nous écouterons Votre Majesté avec joie et avidité.

— Ne riez pas, Messieurs, dit le roi, mon histoire est plus amusante que vous ne le pourriez supposer.

— Si amusante que Votre Majesté en voudrait savoir la fin, dit le maréchal.

— Justement.

Et le roi prit une prise de tabac et commença ainsi :

— Il y a à Paris une petite rue qu'on appelle la rue de l'Hirondelle.

— Nous la connaissons tous parfaitement, Sire.

— Dans cette rue, poursuivit le roi, il y avait une maison haute, noire, enfumée, étroite, avec une petite porte bâtarde qui donnait accès dans une allée humide et sombre.

— Voilà qui promet, murmura le maréchal, qui tenait à encourager le royal narrateur.

Digitized by Google

— Dans cette maison logeait un vieux procureur, son fils, sa fille et une servante.

Le fils était vieux, la fille était vieille et laide, ce qui vous donne l'âge du procureur, qui, disait-on, avait près de cent ans. Il y en avait bien cinquante qu'il avait vendu ses sacs, ses liasses et sa clientèle à un confrère, et quarante que les gens de son quartier ne l'avaient vu mettre les pieds dans la rue.

Quelquefois, quand la nuit était arrivée, on le voyait apparaître à une croisée, tout en haut de la maison.

Prenait-il simplement le frais, comme un bon bourgeois, ou interrogeait-il les astres, comme un astronome?

Cette dernière version était la plus accréditée.

Les commères de la rue de l'Hirondelle et des rues avoisinantes ne se gênaient pas pour dire que le procureur, qui s'appelait maître Dumas, — j'avais oublié de vous le dire, — entretenait un commerce clandestin avec l'enfer.

Cette croyance reposait sur des événements étranges.

Le fils du procureur, — lequel était, disait-on encore, fabuleusement riche, tant il avait pressuré, tondu, ravagé les malheureux plaideurs, — le fils du procureur, dis-je, eut la fantaisie de se marier.

Il était déjà vieux, assez laid, un peu bossu même, et traînait la jambe en marchant.

Avec de si piètres avantages, il ne se pouvait montrer difficile.

Son père lui donna un gros sac plein d'or, et il se mit à chercher une femme.

Il en trouva une, une veuve, assez passable, fort dévote, et sans sou ni maille.

Le mariage se fit à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Maître Dumas n'y parut pas, empêché par la goutte, disait-on.

La veuve avait son logis en la rue des Lions-Saint-Sauveur, et il avait été convenu que, le repas de noces terminé, le mari s'en irait habiter la maison de l'épouse.

Jusque-là, comme vous voyez, rien d'extraordinaire.

Mais à peine la foule qui avait escorté les nouveaux époux à la maison du procureur, où se donnait le gala, commençait-elle à se dissiper, qu'on entendit la mariée pousser des cris horribles, et qu'on la vit ressortir épouvantée en disant qu'elle avait vu le diable.

En vain son mari essaya-t-il de la retenir.

Elle s'enfuit tout affolée jusqu'à son logis, s'y enferma et n'en voulut plus sortir.

Le lendemain, ses voisins ne la voyant point pa-

raître, eurent l'idée d'enfoncer la porte, et ils la trouvèrent pendue.

Deux ans après, continua le roi, qui prenait goût à son propre récit, la même fantaisie s'empara de la fille du procureur, malgré le tragique exemple de son frère, qui, depuis ce temps-là, n'osait se montrer par les rues.

Elle avait la cinquantaine bien sonnée, et son visage ressemblait à une écumoire, tant elle était grêlée; mais l'amour vient à tout âge, comme on dit, et la vieille fille ayant fait rencontre d'un soudard avide, que les écus de maître Dumas affriolaient, le mariage fut décidé.

Le soudard s'en alla, pendant huit soirées de suite, faire sa cour à la vieille fille, dans la maison du procureur, et il n'y vit rien que de très-ordinaire.

Mais le neuvième jour, veille du mariage, comme il venait d'entrer, un bruit se fit à la porte.

C'était le pas d'une monture dont les quatre fers heurtaient le pavé de la rue.

A ce bruit, qui vint mourir à la porte, — preuve que la monture s'arrêtait, le procureur pâlit, le fils se mit à trembler et la fille se cacha le visage avec ses deux mains.

— C'est l'homme à la mule, dit le procureur.

Digitized by Google

Le marteau de la porte soulevé retomba violemment sur le chêne ferré.

— Il faut aller ouvrir, dit le procureur.

— Moi, je n'y vais pas, dit le fils.

— Ni moi, dit la fille.

Le procureur ne bougea de son siége, et le marteau retentit pour la seconde fois, mais avec plus de violence encore.

Ce que voyant et entendant, le soudard, qui en avait vu bien d'autres, se leva en disant :

— Je vais aller ouvrir, moi, et fût-ce le diable, je lui tiendrai tête.

A ces mots, la fille et le fils se signèrent, et le procureur se mit à rire comme un damné.

## II

Arrivé à cet endroit de son récit, le roi se tourna vers son auditoire d'un petit air guilleret.

— Eh bien! Messieurs, dit-il, que vous semble de ce début?

— Sire, répondit le maréchal d'H..., nous croyons entendre la lecture d'un véritable roman.

— C'en est un, en effet, dit le roi, vous allez voir.

Et le roi continua :

— Le soudard ouvrit donc la porte.

La nuit était noire, et il n'y avait pas une seule lumière dans la rue de l'Hirondelle.

Néanmoins le soudard vit un homme de haute taille, tenant par la bride une monture presque gigantesque.

Cet homme dit d'une voix rauque, qui fit tressaillir le soudard :

— Est-ce que maître Dumas est chez lui?

— Oui, répondit le soudard.

L'inconnu attacha sa monture à un anneau de fer fiché dans le mur auprès de la porte; puis il entra.

Comme il était enveloppé dans un grand manteau et que son chapeau était rabattu sur ses yeux, le soudard ne vit rien tout d'abord, et il s'effaça pour le laisser entrer.

Alors l'homme ouvrit son manteau et ôta son chapeau.

Soudain le soudard fut frappé au visage par deux jets de flamme qui sortirent des yeux de l'inconnu, en même temps qu'ils éclairaient son visage.

Ce visage était hideux.

Une plaie béante s'étendait sur toute la largeur du front, d'une oreille à l'autre, et le nez paraissait rongé par un cancer.

Le soudard était brave pourtant, et il l'avait prouvé en mainte bataille.

Digitized by Google

Néanmoins, il eut peur.

Si peur, même, que ses jambes fléchirent sous lui, que son cœur battit, que ses yeux se fermèrent, et qu'il s'affaisa lourdement au long du mur de l'étroit corridor.

Il venait de s'évanouir comme une femme.

Que se passa-t-il alors? Combien de temps dura cet évanouissement?

Le soudard ne l'a jamais su.

Quand il revint à lui, ranimé par l'air froid de la nuit s'engouffrant dans le corridor par la porte demeurée ouverte, il se leva en chancelant et se dirigea du pas d'un homme ivre vers la salle basse dans laquelle il avait laissé maître Dumas et ses enfants, au moment où il s'était levé pour aller ouvrir.

Maître Dumas n'y était plus.

Le fils était étendu de tout son long sur le parquet et ne donnait aucun signe de vie.

Quant à la fille, la fiancée du soudard, elle était à genoux et priait.

Le soudard voulut lui parler; mais elle le repoussa et lui fit signe de se mettre à genoux comme elle.

Alors notre homme essaya de ranimer le fils de maître Dumas et ne put y parvenir.

Un gros juron lui échappa, et il se sauva comme

un diable qu'on essaye de tremper dans un bénitier.

Quand il fut à la porte, la curiosité triompha chez lui de la peur.

Il s'approcha de la monture de l'inconnu.

C'était une mule.

Une mule superbe, empanachée et harnachée comme celle d'un chanoine espagnol, avec des clochettes à l'entour de la sous-gorge de la bride.

Tout à coup le soudard tressaillit.

Il lui sembla qu'une flamme bleuâtre courait sur la croupe de la mule.

Cette flamme éclairait une large et béante blessure, toute saignante, qui s'étendait sur le flanc gauche, descendait jusqu'aux mamelles et laissait apercevoir les intestins, qu'on eût dit prêts à s'échapper.

Quelques gouttes de sang tombaient une à une sur le pavé de la rue.

Le soudard recula d'abord; puis il fit un effort sur lui-même, se rapprocha et mit sa main sur cette étrange blessure.

Mais soudain il jeta un cri terrible et la retira vivement toute roussie et sentant le brûlé.

Le sang paraissait être du plomb fondu, et la douleur que le soudard éprouva fut si vive qu'il s'évanouit de nouveau et tomba au milieu de la rue.

Il fut tiré de ce second évanouissement par le bruit de la porte qui se refermait et celui des sabots

de la mule, qui arrachaient des gerbes d'étincelles au pavé.

L'homme à la plaie béante venait de sortir de la maison, s'était remis en selle et s'éloignait tranquillement.

Le soudard se retrouva sur ses pieds.

— Mordioux! s'écria-t-il, car il était gascon, j aurai le mot de cette énigme.

Et, tirant son épée, il se mit à courir après la mule.

La mule allait au pas, et le soudard courait.

Néanmoins, il eut beau courir, la mule était toujours à une trentaine de pas devant lui.

Elle sortit ainsi de la rue de l'Hirondelle, déboucha dans la rue Saint-André-des-Arts, gagna le bord de l'eau, passa le Petit-Pont, traversa la Cité, puis le pont au Change et arriva sur la place du Châtelet.

Le soudard courait à perdre haleine; mais la mule, qui allait son pas ordinaire, avait toujours trente ou quarante pas d'avance.

Sur la place du Châtelet, le cavalier s'arrêta, se tourna à demi sur sa selle, et le soudard reçut en plein visage les deux jets de flamme qui l'avaient ébloui déjà dans le corridor de maître Dumas.

Ce qui fit qu'il s'arrêta pareillement et chancela de nouveau, comme s'il eût été atteint de deux ocups de feu,

Alors, la mule se remit en marche

Le soudard fit appel à toute son énergie et recommença à courir.

La mule s'enfonça dans un dédale de petites rues étroites et noires, qui rayonnaient toutes vers le cimetière des Innocents.

Le soudard s'y engagea après elle.

Arrivée à la porte du cimetière, la mule s'arrêta encore.

— Ah! bandit! s'écria le soudard en brandissant son épée, je finirai bien par t'atteindre.

Une seconde fois le cavalier à la plaie béante se retourna, et la flamme de ses yeux brûla de nouveau le visage du soudard.

Celui-ci fut obligé de s'asseoir sur une borne, car ses forces étaient épuisées.

Alors la mule entra tranquillement dans le cimetière, et tout à coup monture et cavalier disparurent.

On eût dit que la terre s'était entr'ouverte et refermée sur eux.

Le soudard était si faible qu'il n'eût ni la volonté, ni le pouvoir de se lever.

Il demeura là jusqu'aux premiers rayons de l'aube en proie à la fièvre et au frisson.

Quand le jour parut, il vit un cabaret qui ouvrait ses portes à quelque distance de lui.

Digitized by Google

Les forces lui revinrent ; il entra et demanda à boire.

Le cabaretier, étonné de sa pâleur, le questionna, mais inutilement.

Le soudard ne voulut rien dire.

Seulement, quand il eut été réconforté par deux ou trois verres de vin, il quitta le cabaret et se dirigea résolûment vers le cimetière.

Les sabots de la mule étaient profondément enfoncés dans le sol.

Le soudard la suivit un moment à la trace au milieu des tombes, et il fit cette remarque singulière qu'elle avait toujours passé à distance respectueuse des croix qui surmontaient çà et là un tertre gazonné.

Tout à coup les traces cessèrent.

A l'endroit où le soudard trouva la dernière empreinte, la terre paraissait fraîchement remuée.

C'était là sans doute que mule et cavalier s'étaient abîmés tout à coup.

Epouvanté, le soudard sortit du cimetière.

Mais il ne retourna pas chez maître Dumas, alla passer le reste de la journée au cabaret dans lequel il avait bu le matin, raconta son aventure de la nuit, et partit le soir même pour rejoindre sa compagnie, qui entrait en campagne.

Depuis lors, on ne le revit plus.

Digitized by Google

Le roi s'arrêta un moment pour reprendre haleine.

On eût entendu voler une mouche dans la chambre royale, tant ce récit avait impressionné les auditeurs.

— Sire, dit le maréchal, voilà une histoire qui rendrait crédule M. de Voltaire lui-même.

— Attendez donc, répondit Louis XV, je n'ai pas fini.

Et le roi poursuivit ainsi :

— Ces deux histoires eussent suffi pour établir la croyance que maître Dumas entretenait des relations avec le diable; mais le soudard n'était point le seul à avoir vu la mule au flanc saignant et le cavalier à la plaie béante.

Quatre ou cinq fois par an, les gens de la rue de l'Hirondelle étaient témoins de ce spectacle.

L'homme arrivait, attachait sa mule, entrait dans la maison et y passait plusieurs heures.

Après, quoi, il repartait et nul ne savait où il allait.

Un courtaud de boutique, un droguiste, plus hardi que les autres, car toutes les portes se fermaient quand on entendait le pas de la mule; un courtaud, dis-je, eut un jour l'audace de s'approcher de l'étrange animal.

Digitized by Google

La mule lui lança un coup de pied qui l'atteignit au crâne et le lui fendit.

La mort du droguiste mit le quartier en rumeur.

On se plaignit au chevalier du guet.

Celui-ci établit un poste de sergents dans la rue.

Les sergents veillèrent quarante-cinq nuits de suite.

L'homme à la mule ne vint pas.

La quarante-sixième nuit, comme on était en été et qu'il faisait une chaleur étouffante, ils envoyèrent chercher du vin et se mirent à boire.

Une heure après, ils dormaient tous.

Cette nuit-là, l'homme et la mule revinrent.

Une terreur panique s'était emparée de tout le quartier.

Le peuple en rumeur ne parlait de rien moins que de mettre le feu à la maison du vieux procureur, et le chevalier du guet avait été obligé d'envoyer des sergents pour le protéger lorsqu'un nouvel événement, plus bizarre encore que les autres, se produisit.

Jusque-là, le cavalier à la plaie béante n'était venu que la nuit.

Un jour, en plein midi, on le vit déboucher dans la rue, s'avancer de son pas tranquille vers la maison du procureur, mettre pied à terre et soulever le marteau de la porte.

Comme il n'ôta pas son chapeau, les habitants de la rue, épouvantés, ne purent voir s'il avait toujours sa plaie au front.

Mais la mule paraissait guérie, et à la place de la blessure avait repoussé un poil tout blanc, qui faisait contraste avec le reste de la robe, qui était bais-brun.

Cependant, tandis que le cavalier était dans la maison, personne n'osa s'approcher de la mule.

Celle-ci frappait du pied avec impatience, grattait le sol et paraissait pressée de repartir.

Plusieurs heures s'écoulèrent.

Enfin le cavalier reparut. Il portait sous son bras une sorte de valise qu'il jeta en travers de l'arçon et qui rendit un son métallique.

Après quoi, il sauta en selle et repartit, non plus au pas, mais au galop, de telle façon que personne ne put le suivre.

Les uns disaient qu'il avait emporté tout l'argent du procureur; les autres prétendaient que c'était son âme que contenait la valise, et que si cette valise était si lourde, c'est que cette âme était chargée de crimes et de péchés.

Digitized by Google

## III

Le roi s'arrêta encore.

Une visible satisfaction se peignait sur son visage, tant il était heureux du succès de sa narration.

— Hé! hé! maréchal, dit-il, que croyez-vous qu'il advint?

— Ma foi! Sire, répondit le maréchal, je suis incapable de le deviner.

— Alors, je vais vous le dire.

Et le roi poursuivit :

— Plusieurs heures s'écoulèrent.

Au bout de ce temps, on vit le fils du procureur sortir de la maison et frapper à une porte voisine.

Il paraissait fort ému, et ses jambes fléchissaient sous lui, en même temps qu'un tremblement nerveux paraissait s'être emparé de tout son corps.

La porte à laquelle il venait de frapper était celle d'un voisin ou plutôt d'une voisine qui avait, seule peut-être dans le quartier, conservé de bonnes relations avec le vieux procureur et sa famille.

Cette femme, ancienne marchande à la halle, était grande et encore robuste, malgré ses soixante-dix ans.

Digitized by Google

Elle se piquait d'être un esprit fort et avait toujours haussé les épaules quand on lui avait dit que le procureur était en relations avec le diable, lequel n'était autre que l'homme à la mule.

— Seigneur Dieu ! s'écria-t-elle en voyant entrer le fils du procureur en cet état, qu'avez-vous ?

— Venez..., venez..., répondit le bonhomme.

La marchande le suivit.

Quand elle fut dans la maison, elle vit la fille à genoux et priant dévotement, tout en ayant les yeux pleins de larmes.

— Mais que se passe-t-il donc? demanda-t-elle encore.

— Je crois que mon père est mort, dit le fils.

— Votre père?

— Oui.

— Mais où est-il donc?

— Là-haut.

Et il monta l'escalier.

Or, il faut vous dire qu'il y avait en effet, tout en haut, une sorte de réduit dans lequel les enfants du procureur n'avaient jamais pénétré, et où celui-ci avait coutume de s'enfermer pendant des heures entières.

— Ah! votre père est là-haut? fit la marchande.

— Oui.

— Et il ne descend pas?

Le fils secoua la tête.

— Eh bien! il faut l'appeler.

Et se faisant un porte-voix de ses deux mains :

— Hé! maître Dumas! cria-t-elle.

Maître Dumas ne répondit pas.

Son fils dit encore :

— L'homme à la mule est venu tantôt.

— Ah!

— Mon père ne l'attendait pas. A telle enseigne qu'il s'est écrié : « Je suis perdu! »

L'homme est entré, poursuivit le fils du procureur, et mon père, faisant un violent effort, est monté avec lui tout en haut. Ils se sont enfermés et il s'est écoulé plusieurs heures.

— Après? fit la marchande.

— L'homme est redescendu. Il riait en passant près de moi.

— Ne dérangez pas votre père, m'a-t-il dit, il est très-occupé là-haut.

Et il est parti, emportant je ne sais quoi sous son bras. Alors la peur nous a pris, ma sœur et moi, et nous sommes allés frapper à la porte.

— Et votre père n'a pas répondu?

— Non.

— C'est que peut-être il se trouve mal, dit la marchande. Voyons ça.

Et elle gravit l'escalier d'un pas délibéré.

Digitized by Google

Quand elle fut à la porte du réduit, elle frappa, comme avait frappé le fils du procureur, et n'obtint pas davantage de réponse.

Mais elle eut l'idée de regarder par le trou de la serrure. Alors elle vit maître Dumas blanc comme neige, les yeux éteints, mais vivant, et assis en un grand fauteuil devant une table chargée d'alambics, de cornues et de livres d'alchimie.

La marchande était vigoureuse, je vous l'ai dit. D'un coup d'épaule, elle enfonça la porte.

Alors maître Dumas respira bruyamment, comme si cet air qui lui arrivait tout à coup du dehors lui eût rendu une vie qui s'en allait.

La voisine le prit dans ses bras et l'emporta.

Elle le descendit dans la salle basse dont je vous ai déjà parlé, l'installa auprès d'un bon feu et se mit à le frictionner par tout le corps.

Le procureur retrouva l'usage de sa langue, et, secouant la tête :

— Vous prenez un soin inutile, mes enfans, dit-il, je suis un homme mort.

A partir de ce jour, en effet, le procureur, qui était déjà fort maigre, se mit à dépérir d'une effrayante façon.

On eût dit qu'il se fondait.

Cependant, il buvait et mangeait comme de cou-

Digitized by Google

tume; mais il ne parlait plus, et ses enfants, désolés, essayèrent en vain de lui arracher une parole.

Enfin, une fois, il demanda par signe à être reconduit à ce logis mystérieux où, pour la dernière fois, il avait reçu l'homme à la mule.

Ses enfants lui obéirent et le montèrent à bras-le-corps. Quand il y fut, un reste de force lui revint. Il ferma la porte à double tour et demeura seul.

La soirée se passa, puis la nuit.

Les enfants, effrayés, eurent recours de nouveau à la voisine.

Celle-ci remonta avec eux, et, comme la première fois, elle regarda de nouveau par le trou de la serrure.

Elle vit bien le fauteuil, mais non point le procureur.

Le fauteuil était vide.

Elle appela maître Dumas.

Maître Dumas ne répondit point.

Alors, ayant consulté les enfants du regard, la bonne femme enfonça de nouveau la porte.

O surprise!

Le procureur n'était plus dans le réduit.

La table seule, cette table chargée de livres et d'instruments d'alchimie, était toujours au milieu de la chambre.

Cette fois, la marchande eut peur, et se mit à crier.

D'autres voisins accoururent.

Puis, avec les voisins, les gens de police, qu'on prévint en toute hâte.

Mais on eut beau fouiller la maison dans tous les sens, on ne retrouva pas le procureur.

Enfin, acheva le roi, cet événement mystérieux fit tant de bruit, qu'il parvint jusqu'aux oreilles du régent.

Le régent ordonna une nouvelle enquête, qui n'amena aucun résultat.

— Comment! dit le maréchal, on n'a jamais pu découvrir la vérité?

— Jamais.

— Et Votre Majesté...

— Ma Majesté, dit le roi en riant, n'est pas plus avancée que les autres. J'avais quinze ans alors et je n'étais roi que de nom. Je me promis, comme vous avez pu le voir par ce récit, que lorsque je serais le maître je saurais la vérité.

— Il y a longtemps que Votre Majesté est le maître, dit le maréchal d'H...

— Oui, dit le roi; mais j'ai eu d'autres soucis, et toute cette histoire était sortie de mon souvenir, et il a fallu, pour l'y faire rentrer, que je retrouvasse ce papier.

— Mais, lui dit encore le maréchal, il y a trente ans de cela?

— Au moins.

— Et il sera bien difficile...?

— La maison a peut-être été démolie? dit un autre courtisan.

— C'est possible.

— Enfin, tous les témoins de cette aventure sont peut-être morts?

— C'est probable.

— Votre Majesté fera donc sagement, dit le maréchal, de remettre ce papier dans ce tiroir ou de le jeter au feu.

— Non pas, dit le roi.

Louis XV avait prononcé ces deux mots avec un accent qui dénotait une volonté bien arrêtée.

— Puisque je me suis souvenu de cela, dit-il, je veux aller jusqu'au bout.

Et, comme on le regardait :

— Qui de vous, Messieurs, dit-il, se souvient d'un drôle qui a fait quelque bruit à Versailles et qui m'a retrouvé une fillette qu'un certain page avait enlevée pour son propre compte?

— Votre Majesté, dit un des courtisans, voudrait-elle parler d'un certain Porion?

— Justement.

— Je le sais, moi, dit le maréchal.



Digitized by Google

— Ah ! ah !

— Porion a perdu les bonnes grâces de M. de Sartine, Sire.

— Cela devait être.

— M. le lieutenant de police l'a même quelque peu persécuté.

— Vraiment ?

— Le bonhomme a dû quitter la police; mais, comme on ne renonce pas facilement à ce métier, il continue à le faire en amateur.

— Comment cela ?

— M^me^ la marquise de Pompadour l'a pris à son service.

— Et quel service peut-il lui rendre? demanda le roi, jouant sur le mot.

— Il la tient au courant d'une foule de choses.

— En vérité !

Et le roi se mit à rire.

Puis, après un silence :

— Alors, cet homme est à Versailles?

— Je le crois, Sire.

— Qu'on me l'amène.

— Dès demain, dit le maréchal avec empressement, il sera au petit lever de Votre Majesté.

— Ce n'est pas demain, mais ce soir que je le veux voir.

Et le roi, voyant que l'étonnement de ses familiers allait croissant, ajouta :

— Demain, je serais capable de n'y plus penser. Quelle heure est-il, Messieurs ?

— Minuit, Sire.

— Eh bien ! maréchal, allez-vous-en chez la marquise. Si elle est au lit, réveillez-la.

— Oui, Sire.

— Et dites-lui que j'ai besoin de Porion.

Le maréchal partit tout courant.

Une demi-heure après, il était de retour, et Porion, qu'il avait trouvé buvant dans un cabaret à deux pas du château, Porion l'accompagnait.

Le roi voulut alors lui raconter l'histoire du procureur Dumas.

Porion se prit à sourire.

— Je la connais, Sire, dit-il.

— Ah ! Et sais-tu ce qu'est devenu le procureur ?

— Non.

— Il faudrait le savoir.

— Je le saurai, Sire.

— Quand ?

— Je vais aller à Paris cette nuit même mais...

— Mais quoi ?

— Il me faut un ordre de Votre Majesté.

— Pour qui ?

— Pour M. le lieutenant de police.

— Tu l'auras, dit le roi.

Et il dicta au maréchal une lettre pour M. de Sartine et y apposa son sceau.

— A présent, Messieurs, dit Louis XV, je vais me coucher, et je crois que je dormirai bien. Je vous l'ai dit, j'ai trente ans de moins. Bonsoir!

## IV

Une heure après, Porion, dit le père Cannelle, était sur la route de Paris.

Il avait pris un vieux carrosse de louage et promis au cocher un pourboire fastueux s'il le menait bon train.

Aussi le véhicule volait-il sur la route, assez mal entretenue, du reste, secouant les entrailles de Porion à lui arracher parfois un cri de douleur.

En une heure et demie, il atteignit Paris. Un quart d'heure après, il arrivait à la porte de M. de Sartine, qui était plus que jamais lieutenant de police.

Le jeune magistrat avait des habitudes de travail nocturne qui étaient en harmonie avec ses redoutables fonctions.

Il est bien que la police veille tandis que Paris dort.

Le lieutenant de police avait passé la soirée au bal,

Digitized by Google

chez une jolie présidente qui se consolait de son mieux de n'être pas de la cour, et il était rentré un peu après minuit.

Comme à son ordinaire, comme toujours, M. de Sartine avait quitté ses habits de gala, revêtu une robe de chambre, passé dans son cabinet, où chaque nuit on allumait un grand feu, et s'était mis au travail.

C'était l'heure où certains de ses agents, qui attendaient patiemment dans une pièce voisine la rentrée de leur chef, venaient lui faire leur rapport et entraient l'un après l'autre.

Le lieutenant laissait la porte s'ouvrir et se refermer, continuait sa besogne et ne levait les yeux que lorsque l'agent se trouvait auprès de son bureau, dans le cercle de lumière décrit par sa lampe de travail.

Cette nuit-là, il n'y avait personne dans l'antichambre du lieutenant de police lorsque Porion y arriva.

Le vieux drôle connaissait si parfaitement tous les êtres de l'hôtel, qu'il était entré sans que personne eût fait attention à lui.

Se voyant seul, il frappa deux coups discrets à la porte du cabinet.

— Entrez! dit la voix de M. de Sartine.

Porion entra sans que le lieutenant levât la tête,

Le viel agent, qui était physionomiste, put voir que le front de M. de Sartine était soucieux, et il se dit :

— Je ne serai peut-être pas aussi mal reçu que je le pensais.

M. de Sartine, en entendant Porion s'avancer, abandonna du regard les papiers qu'il avait sous les yeux pour reporter ce regard sur le nouveau venu.

— Porion ! exclama-t-il.

— Moi-même, monseigneur.

— Drôle ! dit le lieutenant en fronçant le sourcil, oses-tu bien te présenter devant moi ?

— Ma foi, monseigneur, dit résolûment Porion, je vous sais ma présence assez désagréable pour ne pas être ici de mon plein gré, croyez-le bien.

— Que veux-tu donc, misérable ?

— C'est le roi qui m'envoie.

— Le roi ? dit Sartine.

Et il eut un geste d'impatience.

— Que voulez-vous, monseigneur, continua Porion d'un ton moqueur, le roi a sur ma personne, mes faibles talents et mes mérites, une tout autre opinion que Votre Seigneurie.

— Le roi est bien bon, en vérité ! ricana le lieutenant de police.

— Je ne dis pas non ; mais cela est ainsi, monseigneur, et il en faut prendre votre parti.

— Eh bien! que veut le roi?

— Le roi m'a mandé auprès de lui ce soir même.

— Bon! après?

— Et il m'a confié une mission à laquelle il attache une grande importance.

— Ah! vraiment?

— Le roi est même persuadé, poursuivit Porion, que M. le lieutenant de police ne s'en tirerait pas comme moi.

— Insolent! dit Sartine.

Et M. de Sartine chercha sa canne auprès de lui pour la lever sur le père Cannelle.

— Monseigneur, dit froidement celui-ci, que Votre Seigneurie daigne prendre connaissance de cet ordre.

Et il plaça sous les yeux de M. de Sartine l'écrit suivant, auquel le roi avait apposé sa signature et son sceau :

« Ordre à M. le lieutenant de police de fournir au nommé Porion l'argent et les hommes dont il aura besoin pour mener à bien la mission que je lui ai donnée.

« Louis. »

M. de Sartine s'inclina, puis, regardant Porion :

— Quelle est votre mission? dit-il.

— C'est le secret du roi, monseigneur.

Digitized by Google

— Mais, drôle, fit M. de Sartine avec un mouvement de colère, tu te permets, je crois, d'aller sur mes brisées !

— Monseigneur, dit froidement Porion, vous m'avez chassé, je gagne ma vie comme je peux.

— Et si je te reprenais à mon service?

Porion eut un fin sourire.

— C'est un peu tard, monseigneur, dit-il.

M. de Sartine haussa les épaules.

— Mon cher Porion, dit-il en s'adoucissant tout à coup, tu devrais connaître mieux le roi.

— Plaît-il?

— Le roi te donnera cent louis quand tu auras satisfait son caprice et ne pensera plus à toi le lendemain.

— Peut-être...

— Et si je te reprends, moi...

Porion regarda le lieutenant de police avec défiance et ne répondit pas.

M. de Sartine devina le sens de ce regard.

— Si je te tends la main, dit-il, me croiras-tu ?

— Peut-être...; mais...

— Mais quoi !

— Je veux faire mes conditions, dit Porion.

— Soit. Parle.

— Voyez-vous, monseigneur, continua le père Cannelle, je vais vous dire ce que vous pensez et ce

que je vaux, ce qui est absolument la même chose. De tous vos agents, il n'en est pas un qui soit digne de délier les cordons de mes chaussures, et c'est votre opinion.

— J'en conviens, dit M. de Sartine avec un accent de franchise.

— Depuis six mois que vous m'avez congédié, la police, qui devrait tout savoir, ne sait plus rien.

M. de Sartine ne protesta pas.

— Moi, poursuivit Porion, je vis tranquillement à Versailles de la petite pension que m'a faite Mme de Pompadour; mais je sais tout ce qui se passe à Paris.

— Ah! vraiment? fit M. de Sartine d'un air de doute.

— Si vous me le permettez, je vous mettrai même au courant, reprit Porion.

— Soit, je t'écoute.

— Votre Seigneurie ne sait pas toujours où donner de la tête, continua le père Cannelle.

— Après?

— D'abord, la disparition des enfants continue...

— Ah!

— Les bains de sang sont plus que jamais à la mode.

M. de Sartine haussa les épaules.

— Tu es fou! dit-il. Il est vrai que le Tartare a

fait enlever plusieurs enfants rue des Enfants-Rouges.

C'est de l'histoire ancienne, cela.

—Mais le Tartare est parti, et nous n'avons plus de ses nouvelles.

Porion cligna de l'œil.

— Si Votre Seigneurie, dit-il, ne consent pas à jouer cartes sur table, nous ne parviendrons jamais à nous entendre.

— Mais parle donc, alors.

— Votre Seigneurie, continua Porion, sait bien qu'il y a à Paris un autre seigneur autrement puissant que le Tartare, qui se traite par le même système.

M. de Sartine pâlit légèrement.

— Tais-toi, dit-il.

— Mais si je me tais, monseigneur, nous ne nous entendrons jamais.

Le lieutenant de police courba la tête

Porion continua :

— M. le comte d'Auvergne, le cousin du roi, un prince du sang royal, prend chaque matin un bain de sang humain.

Le peuple murmure de plus en plus; mais les précautions ont été bien prises jusqu'à ce jour..., et rien n'est parvenu jusqu'au roi...

Ici, ajouta Porion en saluant, je dois convenir

que Votre Seigneurie a déployé une grande habileté.

— Passons, dit M. de Sartine.

— Un petit gentilhomme de province, poursuivit Porion, nommé Hector de Pierrefeu, arrivé à Paris il y a six ou sept mois...

— Ah ! tu sais aussi cela?

— Je sais tout, monseigneur.

— Continue.

— Un petit gentilhomme, dis-je, s'est vu enlever son frère, qui a péri par ordre du Tartare, et il n'a échappé lui-même que par la fuite à un sort identique. Il a voulu demander justice au roi; mais jusqu'à présent, il n'a pu arriver à Versailles. Cependant, il y parviendra tôt ou tard.

— Tu crois ?

— Oui, car il a un protecteur.

M. de Sartine tressaillit et demanda vivement :

— Quel est-il?

— Voilà ce que je vous dirai demain, car pour aujourd'hui je ne le sais pas.

— Ah ! fit M. de Sartine.

— Comme cela ne me regardait plus, je ne m'en suis pas occupé outre mesure, dit négligemment Porion.

— Mais tu t'en occuperas maintenant ?

— Si nous parvenons à nous entendre.

Digitized by Google

— Je te l'ai dit, fais tes conditions.

— Pas encore.

— Pourquoi?

— Mais parce qu'il faut que je vous dise ce que je puis faire d'abord.

— Voyons ?

— Quand le roi s'ennuie, il est capable de tout faire pour se distraire, dit Porion.

— C'est vrai.

— On lui viendrait proposer de faire comparaître M. le comte d'Auvergne devant le Parlement, qu'il accepterait.

M. de Sartine fit un soubresaut sur son siége.

— Le procès, poursuivit Porion, l'amuserait peut-être.

— Tais-toi.

— Il faut donc amuser le roi.

— C'est difficile.

— J'ai trouvé ce moyen-là, ou plutôt c'est le roi lui-même qui l'a trouvé.

— Ah !

Et Porion raconta en détail à M. de Sartine la vieille histoire du procureur Dumas et la fantaisie qu'avait le roi de savoir ce qu'était devenu le vieux sorcier.

— Mais tout cela est absurde ! dit M. de Sartine.

— D'accord.

— La maison est peut-être démolie.

— Non.

— Tous les gens sont morts...

— On les ressuscitera.

— Hein !

— J'ai tout un petit plan, monseigneur.

— Voyons !

Porion, las d'être debout, s'assit sans façon, et M. de Sartine ne se fâcha point de ce manque de convenance, tant il était pressé d'avoir le secret du drôle.

— Monseigneur, reprit Porion, il y avait un homme à la cour, voici deux ans, qui avait fort amusé le roi.

— Qui donc ?

— Un aventurier qu'on appelait le comte de Saint-Germain et qui prétendait être âgé de plusieurs siècles.

— Eh bien !

— J'ai envie de trouver un nouveau comte de Saint-Germain.

— Pourquoi faire ?

— Pour amuser le roi et détourner l'orage qui gronde sur la tête de M. le comte d'Auvergne.

— Mais...

— Que Votre Seigneurie me promette mille écus

par mois et une pension de dix mille livres pour mes vieux jours, et je m'expliquerai.

— Accordé, dit M. de Sartine.

.......................................................

M. de Sartine et Porion demeurèrent enfermés toute la nuit, et nul ne sut ce qui s'était passé entre eux. Seulement, au petit jour, le père Cannelle, plus cassé, plus vieux, plus débonnaire que jamais, s'en alla en murmurant :

— J'ai longtemps attendu la fortune; mais je crois qu'elle frappe enfin à ma porte.

## V

Le lendemain, le roi venait à peine d'ouvrir les yeux et M. de Chamillac avait l'honneur de lui passer la chemise, lorsqu'un page entra, dit que le sieur Porion, que Sa Majesté avait chargé la veille d'une mission importante, sollicitait la faveur d'être reçu pour rendre compte de cette mission.

— Qu'il entre ! dit vivement le roi :

Porion fut introduit.

Il avait l'air orgueilleusement modeste d'un homme qui a réussi.

— Eh bien? fit le roi.

— Sire, répondit Porion, j'ai des choses si mysté-

rieuses, si confidentielles à raconter à Votre Majesté, que je la supplie de congédier les personnes qui l'entourent.

— Mais fit le roi, tous ces messieurs assistaient hier à mon coucher.

Porion s'inclina.

— Ils savent tous le commencement de l'histoire.

— D'accord, Sire.

— Et il nous serait agréable d'en apprendre la fin.

— C'est que, dit Porion, ce n'est pas la fin de l'histoire que j'apporte à Votre Majesté.

— Ah!

— C'est un chapitre de plus, voilà tout.

— Mais le dénouement?

— Je ne puis le garantir à Votre Majesté que si ce que je vais avoir l'honneur de lui dire est tout à fait entre elle et moi.

— Vous l'entendez, Messieurs, dit le roi en souriant.

Et d'un geste il congédia tous ceux qui l'entouraient.

Alors Porion, demeuré seul avec le roi, lui dit :

— Sire, j'ai retrouvé le procureur.

— Tu veux dire sa maison?

— Non, Sire.

— Ou son fils?

— Son fils et sa fille sont morts depuis longtemps.

Digitized by Google

— A plus forte raison, il doit être mort lui-même, attendu qu'il aurait au moins cent vingt ans.

— Cent vingt-cinq, Sire.

— Te moques-tu de moi, drôle?

— Non, Sire. Ce que je dis est l'exacte vérité, et je supplie Votre Majesté, qui ne pourrait m'accompagner, de me donner un des hommes en qui elle a le plus de confiance.

— Pourquoi faire ?

— Pour me suivre à Paris et voir de ses yeux le procureur Dumas.

— Un homme de cent vingt-cinq ans ?

— Qui en paraît trente à peine, Sire.

Le roi fit un haut-le-corps; mais Porion ne se découragea point et continua :

— Maître Dumas était alchimiste.

— Bon !

— Il a trouvé l'élixir de longue vie.

— Quelle plaisanterie !

— Votre Majesté ne peut cependant avoir oublié le comte de Saint-Germain.

— Non, certes; c'était un fin charlatan.

— Il se vantait d'avoir vécu une douzaine d'existences déjà, continua Porion, et il disait vrai !

— Oh !

— J'en suis convaincu, Sire, depuis que j'ai vu le procureur Dumas.

Le roi se mit à rire.

— Quel rapport peut-il donc y avoir, dit-il, entre le comte de Saint-Germain et le procureur Dumas ?

— La connaissance du même secret.

— Plaît-il ?

Et le roi regarda Porion avec plus d'étonnement que de scepticisme.

— Sire, reprit l'agent de police, le comte de Saint-Germain a trouvé le moyen de vivre plusieurs existences.

— Il le dit du moins.

— Le procureur Dumas a trouvé le même moyen.

— Ta ! ta ! ta ! fit le roi ; entendons-nous, drôle !

Porion attendit.

— Tu dis que le procureur n'est pas mort ?

— Il est plein de vie, Sire.

— Qu'il a l'air d'un homme de trente à quarante ans ?

— Oui, Sire.

— Ce qui fait que si on pouvait trouver des gens assez vieux pour l'avoir connu, ils ne le reconnaîtraient pas ?

— Cela est vrai.

— Alors, reprit Louis XV, ou tu es un fripon et tu te moques de moi...

Porion leva les yeux et les mains au ciel.

— Ou tu es un imbécile, victime d'un intrigant.

— Je l'ai cru d'abord, Sire; mais...

— Mais? fit le roi.

— Cet homme m'a dit qu'il y avait une marque certaine pour s'assurer de son identité.

— Et cette marque?...

— Il ne la peut donner qu'au roi ou à un homme que le roi aura investi de toute sa confiance.

— Parole d'honneur! murmura Louis XV, je ne sais plus si je dois rire ou me fâcher.

Porion ne sourcilla point.

— Où est cet homme? demanda le roi.

— A Paris.

— Ce n'est pas une indication. Paris est si grand...!

— Sire, dit Porion avec un calme imperturbable, si Votre Majesté daignait m'écouter...

— Parle.

— Cette nuit, muni de la lettre que Votre Majesté m'avait donnée pour M. de Sartine, je suis allé à Paris.

— Après?

— Au lieu d'aller chez M. Sartine, je me suis rendu rue de l'Hirondelle. Je voulais d'abord m'assurer que la maison du procureur était toujours debout.

— Et elle existe?

— Elle a été remise à neuf à la mort du fils, qu'on a enterré voici douze ans.

— Et vendue ?

— Oui, Sire, vendue et achetée.

— Par qui ?

Par un marchand drapier qui se nomme Ulysse Carnot, lequel n'est autre que le procureur Dumas.

— Voilà qui est trop fort, dit le roi.

— Sire, reprit Porion, je suis un être chétif que Votre Majesté peut briser en faisant un signe, et si Votre Majesté ne me croit pas, je suis perdu !

Le roi ne dit rien.

— Votre Majesté peut me chasser ; pis que cela, me faire donner le fouet ; pis encore, me faire pendre.

— Continue.

— C'est donc avec cette perspective que je suis venu ici, décidé d'avance à tout dire au roi, quitte à être branché haut et court, comme on disait autrefois. Donc, si j'ose parler, c'est que je suis convaincu.

— Après ça, fit le roi, comme tout cela m'amuse fort, tu peux continuer.

Porion s'inclina.

— Je disais donc à Votre Majesté que j'étais allé rue de l'Hirondelle.

— Oui. Eh bien ?

— Il était alors plus de minuit, et ce quartier-là est silencieux comme une tombe. Personne dans la

rue, pas une lumière aux fenêtres. Je me trompe, il y en avait une... seule...

— Ah!

— Vers le milieu de la rue, derrière les volets d'une fenêtre du rez-de-chaussée. Comme j'approchais, cette fenêtre s'est ouverte, et un homme qui paraissait jeune s'est penché vers moi. « Hé! monsieur Porion, m'a-t-il dit, vous venez un peu tard. »

Vous pensez, Sire, que je suis demeuré fort étonné de voir un homme que je ne connaissais pas, que je n'avais même jamais vu, m'appeler par mon nom.

Je me suis approché, et mon étonnement a redoublé quand il m'a dit :

— Vous cherchez la maison du procureur Dumas? »

— Comment pouvait-il savoir cela?

J'ai balbutié quelques mots au hasard, et il a continué :

— La maison que vous cherchez est celle-ci. Le roi, qui vous envoie, en demeurera convaincu comme vous, lorsque vous lui direz que cette maison est dite de François Ier, car il sait bien que c'est celle qu'habitait le procureur.

— C'est ma foi vrai! interrompit le roi; j'avais oublié ce détail.

— Cet homme a continué :

Digitized by Google

— Même, avant vous, car il n'y a pas plus de deux heures que le roi vous a mandé, je savais que vous viendrez.

— Monsieur, lui ai-je dit, je vois que vous voulez vous moquer de moi.

Il s'est mis à rire.

— Eh non, de par Dieu ! m'a-t-il répondu. Je savais cela, parce que je sais tout : le passé, le présent et l'avenir. Je savais que le roi ouvrirait un tiroir, qu'il y retouverait un vieux papier, que ce vieux papier lui remémorerait des événements depuis longtemps oubliés ; qu'enfin il vous ferait venir et vous chargerait de savoir le mot de l'énigme touchant la mystérieuse disparition du maître Dumas, le vieux procureur.

J'étais stupéfait en écoutant cet homme.

— Et aussi, poursuivit-il, je n'ai pas voulu me mettre au lit et je vous ai attendu, car il n'y a guère que moi qui puisse vous donner les renseignements que vous cherchez.

— Ah ! m'écriai-je, complétement bouleversé par l'audace de cet homme, vous m'attendiez.

— Oui.

— Depuis longtemps ?

— Depuis que je sais que vous devez venir.

Ce disant, il referma sa fenêtre et me cria ensuite au travers :



Digitized by Google

— Attendez donc, je vais vous ouvrir la porte.

Et il m'ouvrit en effet deux minutes après.

Je ne suis ni poltron ni superstitieux, Sire ; cependant, j'avoue à Votre Majesté que j'hésitais à entrer dans cette maison ; tout ce que j'avais entendu me paraissait extraordinaire, lorsque l'inconnu ajouta :

— Si vous vous défiez de moi, allez-vous-en et revenez demain, après avoir pris des renseignements.

Je m'appelle Ulysse Carnot ; je suis marchand drapier ; j'ai une femme et trois enfants, et je compte parmi les notables commerçants du quartier.

Il avait une figure ouverte, avenante, paraissait être âgé de trente-cinq à quarante ans, et sa voix avait un accent de franchise qui prévenait en sa faveur.

J'eus honte de mon hésitation, et j'entrai.

Il m'introduisit dans une petite salle au rez-de-chaussée, et me dit :

— Voilà où maître Dumas se tenait d'ordinaire.

Et il m'offrit un siége.

La lampe qu'il avait posée sur la cheminée éclairait cette salle, dont l'ameublement simple et coquet n'avait absolument rien de diabolique.

Quand je suis entré ici, me dit-il, j'ai fait remettre à neuf toute la maison.

— Je le pense bien.

— Il n'y a que mon observatoire que j'ai laissé dans son état primitif.

— Votre... observatoire?

— Oui.

— Qu'appelez-vous ainsi?

— Cette pièce qui est située tout en haut de la maison et dans laquelle je recevais l'homme à la mule quand il me venait faire visite.

— Qui? fis-je stupéfait.

— Ah! me dit-il en souriant, pour un homme de mon âge, je suis vraiment un peu étourdi. J'ai oublié de vous dire que le procureur Dumas, c'est moi.

Vous pensez, Sire, dit Porion avec un accent humble et naïf, que d'abord j'ai pris cet homme pour un fou.

— Telle est mon opinion, dit le roi.

— Mais Votre Majesté pensera tout autrement tout à l'heure.

— Bah!

— Quand je lui aurai raconté la confidence de cet homme...

— Voyons? fit le roi, que cette absurde histoire amusait de plus en plus

Et Porion continua;

Digitized by Google

## VI

— La physionomie de cet homme s'était singulièrement modifiée depuis que j'étais entré dans la maison.

Son air débonnaire avait fait place à une expression froide et hautaine, et une flamme sombre brillait dans son regard.

— Mon cher monsieur Porion, me dit-il, l'homme à la mule, sur lequel vous trouverez bon que je garde un silence prudent, m'avait donné le secret de ne pas mourir.

— Il faut bien, repartis-je d'un ton railleur, que vous ayez possédé ce secret, si réellement vous êtes maître Dumas.

— Je le suis.

— Quel âge avez-vous donc, maintenant ?

— Cent cinquante ans environ.

— Peste !

Il ne se fâcha point de mon incrédulité, et poursuivit :

— Ce secret consistait à un élixir renfermé dans une petite bouteille. Je devais, quand je sentirais la mort approcher, me frotter tout le corps avec cette liqueur.

— Et c'est ce que vous avez fait?

— Attendez. L'élixir devait me procurer un sommeil de dix ou quinze ans, après lequel je m'éveillerais à l'âge qu'il me plairait d'avoir. Vous pensez bien que je me souciais peu de revenir à l'enfance. Je choisis donc sur-le-champ le plus bel âge de la vie, selon moi, vingt ans.

— Vous aviez raison.

— Je m'enfermai donc dans mon laboratoire et je me frottai avec l'élixir de longue vie; mais j'étais si pressé de me retrouver à vingt ans, que j'oubliai une des parties de mon corps, ma jambe gauche.

— Ah!

— Je m'endormis donc, et quand je m'éveillai, il y avait quinze ans qu'on ne parlait que de la mystérieuse disparition du procureur Dumas. J'avais vingt ans; j'étais rose et frais. Seulement, ma jambe gauche, qui avait été privée de l'élixir régénérateur, était restée celle d'un vieillard.

— Allons donc!

— Vous allez voir, me dit-il.

Et il releva ses chausses, déboucla ses jarretières et mit d'abord à nu sa jambe droite.

Celle-là était forte, vigoureuse, bien musclée, et un sang jeune circulait dans ses veines.

Puis il baissa son bas gauche, et je vis un faux mollet tomber sur le parquet.

Digitized by Google

En même temps je vis un affreux tibia maigre, décharné, couvert d'une sorte de parchemin jaune et ridé.

C'était bien la jambe d'un vieillard.

— Ah çà! drôle, s'écria le roi, interrompant enfin Porion, te moques-tu décidément de moi?

— Sire, répondit le père Cannelle, Ulysse Carnot, c'est-à-dire celui que je crois fermement avoir été le procureur Dumas, pourra montrer sa jambe soit à Votre Majesté, soit à telle personne que le roi désignera, et alors....

— Continue, dit le roi. C'est un conte à dormir debout que tu me fais là; mais il m'amuse

Porion reprit :

— Quand il eut rajusté son bas, le drapier me dit encore :

— Si cette preuve ne vous suffit pas, j'en puis donner une autre au roi.

— Ah! et laquelle?

— Le roi a peut-être oublié un détail important qui signala ma disparition.

— Voyons?

— Quand j'étais procureur, j'avais été chargé d'un procès très-important, duquel dépendait toute la fortune de la famille de Bois-Rosé, qui est une famille noble de Saintonge.

Je perdis ce procès. Je le perdis parce que j'avais égaré une pièce importante.

Après ma mort, c'est-à-dire après ma disparition, les héritiers du baron de Bois-Rosé obtinrent la permission de faire une perquisition dans mes papiers. Mais ils ne trouvèrent rien.

— En effet, dit le roi, interrompant une seconde fois Porion, je me souviens parfaitement de cela. Je crois même qu'il y a une dizaine d'années, le procès a été engagé de nouveau et que les Bois-Rosé ont gagné.

— Grâce à la pièce égarée qui a été retrouvée, Sire.

— Comment sais-tu cela ?

— Parce que celui qui dit être le procureur Dumas prétend que le jeune baron de Bois-Rosé, qui n'est plus jeune aujourd'hui, et qui doit bien avoir cinquante ans, prouvera à Votre Majesté que feu le procureur Dumas et Ulysse Carnot ne font qu'un !

— Oh ! par exemple !

— Monsieur Porion, m'a dit cet homme en terminant, je vous ai dit tout ce que je pouvais vous dire.

— Ah ! pardon, lui dis-je, vous oubliez une chose.

— Laquelle ?

— C'est que le procureur Dumas, étant monté dans son laboratoire, disparut.

— Certainement.

Digitized by Google

— Et qu'on aurait bien pu le retrouver frotté d'élixir et endormi, si ce que vous dites là n'était une pure invention.

Mon objection ne le déconcerta point.

— Mon cher monsieur Porion, me dit-il, vous pensez bien que l'homme à la mule ne m'a pas fait cadeau de son secret.

— Il vous l'a vendu ?

— Et très-cher, puisque la dernière fois qu'il vint, il emporta un gros sac plein d'or. Mais, en outre, il m'imposa certaine condition....

— Ah ! voyons ?

— Je lui fis le serment, sous peine de perdre la vie sur-le-champ, de ne jamais révéler, pendant ma nouvelle existence, le lieu où se serait accompli ma métamorphose.

— Vous avez réponse à tout, lui dis-je en riant, car je tenais à lui prouver que je n'étais pas sa dupe.

Il ne sourcilla point et continua :

— Il est fâcheux que M. le comte de Saint-Germain ait quitté Paris.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il aurait pu vous dire, à vous ou au roi, ce que vous désirez savoir.

— Plaît-il ?

— Il vous aurait indiqué d'une manière si pré-

cise l'endroit où j'ai dormi et attendu ma seconde jeunesse, qu'il vous aurait été impossible de ne point me trouver.

— C'est possible, répondis-je ; mais enfin, M. de Saint-Germain n'est plus à Paris.

— Oui, mais il y a un homme qui est aussi savant que lui sur les mystères de la vie prolongée indéfiniment.

— Ah !

— Cet homme vous dira tout ce que M. de Saint-Germain aurait pu vous dire.

— Et quel est cet homme ? demandai-je.

— C'est un prince tartare.

— Son nom ?

— Trespatki.

A ce nom, le roi tressaillit.

— L'homme à la dartre ?

— Justement lui. C'était de lui que voulait parler le prétendu procureur rajeuni.

— Il n'y a qu'un malheur à cela, lui dis-je, le Tartare n'est plus à Paris.

— C'est vrai, il a quitté Paris voici six mois. Mais il doit arriver demain matin.

— Comment le savez-vous ?

— Ne vous ai-je pas dit que je savais tout ?

Et, peu soucieux de mon attitude incrédule, Ulysse Carnot ajouta :

— Trouvez-vous, à sept heures du matin, à la porte Saint-Antoine : vous verrez arriver un carrosse, et dans ce carrosse le prince, qui revient d'Allemagne. Voilà, cher monsieur Porion, tout ce que je puis vous dire; le reste vous sera expliqué par le prince.

Et, sur ces mots, il se leva du siége où il était assis, comme un grand seigneur qui donne audience, et fait comprendre que l'audience est terminée.

J'aurais voulu le questionner encore ; mais une force invincible et mystérieuse me poussa vers la porte.

Je me trouvai dans la rue sans savoir comment j'y étais arrivé, et la porte de celui qui dit être le procureur Dumas s'était refermée, que je n'étais pas encore revenu de ma surprise.

Le roi regarda de nouveau Porion.

— Sais-tu, drôle, fit-il, que si jamais j'ai la preuve que tu t'es moqué de moi, je te ferai périr sous le fouet ?

— Sire, répondit Porion avec calme, je n'ai point fini.

— En vérité !

— Il faut que je parle maintenant à Votre Majesté du prince tartare.

— Tu l'as donc vu ?

— Sans doute !

— Où et quand?

— J'ai suivi les indications du drapier. Je suis allé à la porte Saint-Antoine.

— Bon!

— A sept heures précise, comme il était jour à peine, un nuage de poussière s'est élevé dans le faubourg, et j'ai vu apparaître un carrosse de voyage traîné par quatre chevaux couverts de grelots qui faisaient un bruit assourdissant.

Quatre laquais à cheval précédaient le carrosse.

Quatre autres le suivaient.

Ce qui n'a pas empêché que les préposés aux taxes de MM. les fermiers généraux aient fait arrêter le carrosse pour voir ce qu'il y avait dedans.

Alors un homme en est sorti, parlant très-haut et d'un ton peu endurant.

C'était le prince.

— Ah! vraiment? fit le roi. Et tu n'as pas eu peur?

— Pourquoi aurais-je eu peur, Sire?

— Mais parce qu'il est horrible à voir, dit le roi.

Porion sourit.

— Couvert d'une lèpre immonde...

— C'est, au contraire, un fort bel homme, Sire, un très-joli garçon même, et qui a la peau très-blanche.

— Et pas de dartre?

— Pas plus que sur ma main.

— Il est donc guéri?

— Radicalement, Sire.

Le roi fronça le sourcil :

— Ah çà ! dit-il, tous les rapports qui m'ont été faits sont donc vrais?

— Sur le prince ?

— On m'a dit qu'il se traitait en prenant des bains de sang humain.

Porion se mit à rire de nouveau.

— Sire, dit-il, à l'époque où cette rumeur a couru Paris, M. de Sartine m'employait encore, et j'étais mieux renseigné que qui que ce fût pour être au courant de la vérité.

— Eh bien?

— Eh bien ! il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela.

Le prince s'est guéri, grâce aux soins de son médecin, un Tartare comme lui.

— Cependant, dit encore le roi, on a vu disparaître des enfants?

— Cela est vrai.

— Que sont-ils devenus?

— Voilà ce que j'ignore. Tout ce que je puis dire à Votre Majesté, c'est qu'on a constaté de ces disparitions-là bien après le départ du prince.

— Mais enfin, dit le roi, comment cet homme

peut-il savoir ce que M. de Saint-Germain savait?

— Ah ! voilà, Sire...

Et Porion prit un air mystérieux.

Puis il jeta un furtif regard sur la pendule.

— Je crains, dit-il, que ce ne soit l'heure où Votre Majesté travaille avec ses ministres...

— Mes ministres attendront, dit le roi.

— Bon ! pensa Porion, voici que je deviens un personnage d'importance. Pour moi on fait attendre les ministres !

Et il attendit une nouvelle question du roi.

## VII

Louis XV demeura pensif un moment.

Puis, regardant Porion :

— Ainsi on croit réellement, dit-il, que le drapier Ulysse Carnot n'est autre qu'une nouvelle incarnation du procureur Dumas?

— Je le crois fermement, Sire, après tout ce que j'ai vu.

— Et tu as vu le Tartare guéri?

— Oui, Sire.

— Je ne veux pas m'amuser, poursuivit le roi, à faire venir ici le drapier, avant que nous n'avons

éclairci toute cette histoire. Mais je vais mander auprès de moi le Tartare.

— Voilà qui est impossible, Sire.

— Impossible!

— Le Tartare ne viendra pas.

— Pourquoi?

— Parce qu'il est sujet russe.

— Eh bien?

— Et que la cour de France est en grande froideur avec l'empereur Yvan.

— Oh! c'est juste, dit le roi. Ce Tartare a donc des fonctions auprès du czar?

— Il est aide de camp.

— Fort bien, dit le roi. Alors je lui enverrai Richelieu.

Le roi prononçait à peine ce nom qu'on gratta doucement à la porte et qu'un page montrant au travers sa mine éveillée, dit :

— Monseigneur le maréchal de Richelieu attend le moment de venir faire sa cour au roi.

— Quand on parle du loup, c'est qu'il n'est pas loin, dit le roi en riant. Qu'il entre donc.

Le maréchal de Richelieu parut.

En voyant Porion, il fit une légère grimace.

Porion lui rappelait une de ses mésaventures.

En effet, l'agent de police avait fait ce que lui,

Richelieu, n'avait pu faire; il avait retrouvé cette fillette dont le roi s'était tant enamouré quelques mois auparavant.

Mais comme le roi paraissait de charmante humeur, ce qui était rare, Richelieu crut devoir être souriant, et il rendit à Porion son salut.

— Maréchal, dit le roi, vous souvenez-vous du Tartare?

— Certes, oui, Sire; il s'en est retourné mourir dans son pays de cette horrible dartre qui lui couvrait tout le corps.

— Vous vous trompez, maréchal.

— Il n'est pas mort?

– Il se porte à ravir.

— Avec une dartre?

— Sans aucune dartre, attendu qu'il est complétement guéri.

— Sire, dit Richelieu, s'il en est ainsi, je supplie Votre Majesté de faire la paix avec le czar et de me nommer ambassadeur auprès de lui, à moins toutefois que je ne m'en aille à Pétersbourg ou à Moscou voir le Tartare, car il me sera impossible de croire auparavant à sa guérison.

— Mon cher maréchal, répondit le roi, vous n'aurez pas besoin d'aller si loin.

— Ah! fit Richelieu étonné.

— Le Tartare est à Paris.

— Depuis quand?

— Depuis ce matin, et je vous vais donner une mission auprès de lui.

Richelieu, stupéfait, considérait tour à tour le roi et Porion, et paraissait chercher le mot d'une énigme.

— Maître Porion, dit le roi, contez donc au maréchal le singulier récit que vous venez de me faire.

Et le roi sonna et demanda son chocolat, qu'on lui apporta aussitôt sur une petite table qui fut placée devant la cheminée.

Tandis que le roi prenait son chocolat, Porion racontait succinctement à Richelieu son aventure avec le drapier de la rue de l'Hirondelle, et ce qui s'en était suivi.

Pendant ce récit, le duc haussa plus d'une fois les épaules. Mais Porion sut donner à son visage une telle expression de naïveté et de bonhomie que l'homme le plus sceptique de France et de Navarre se serait senti envahi par une sorte de terreur mystérieuse mêlée de curiosité.

Quand Porion eut fini, Richelieu se tourna vers le roi :

— J'attends, dit-il, les ordres de Votre Majesté.

— Où est descendu le Tartare ? demanda le roi à Porion.

— Rue du Pas-de-la-Mule, Sire, aux environs de

la place Royale, dans un hôtel qui appartenait à M. le comte d'Auvergne.

— Eh bien! maréchal, dit le roi, vous allez prendre Porion avec vous.

— Oui, Sire.

— Vous passerez chez le drapier.

— Et je me ferai montrer sa jambe;

— Précisément. Ensuite, vous irez chez le Tartare de ma part, et vous lui direz que s'il possède réellement les merveilleuses qualités divinatoires de M. de Saint-Germain, il me fera personnellement un grand plaisir en jetant quelque lumière sur cette étrange affaire du procureur Dumas.

Richelieu s'inclina.

— Allez, dit le roi; faites-vous mener bon train et revenez le plus tôt possible.

Porion et le maréchal sortirent.

Après leur départ, le roi se dit :

— Tout cela m'amuse fort. Voici qu'il est midi, et je n'ai pas bâillé une seule fois depuis ce matin. Richelieu a une dent contre Porion. Si Porion m'a menti, Richelieu le démasquera. Je ne pouvais pas trouver un meilleur accouplement.

Et le roi, sur cette réflexion, avala sa dernière gorgée de chocolat.

Le page reparut :

— Sire, dit-il, M. le duc de Choiseul, le premier

ministre de Votre Majesté, sollicite la faveur de venir travailler une heure avec le roi.

Cette fois le roi eut un bâillement; mais il prit bravement son parti du travail.

— Faites entrer M. de Choiseul, dit-il.

Et M. de Choiseul étant entré, le roi se mit à travailler consciencieusement et courageusement pendant deux grandes heures.

Cependant, de temps à autre, Louis XV regardait la pendule, faisant cette réflexion :

— Il me semble que Richelieu ne peut tarder d'arriver.

M. de Choiseul était non-seulement un grand ministre, mais encore un courtisan plein d'esprit.

Il savait qu'avec le roi il ne fallait pas abuser du travail. A un moment donné, il remit toutes ses paperasses dans son portefeuille, et dit au roi

— Sire, je vais avoir l'honneur de prendre congé de Votre Majesté.

Cependant, il ne fit point un pas de retraite.

— Avez-vous quelque chose à me demander, duc? dit le roi.

— Oui, Sire.

— Une faveur ?

— Non, un acte de justice

— Parlez, dit le roi.

— Sire, dit M. de Choiseul, Votre Majesté se sou-

vient-elle qu'à la bataille de Fontenoy elle dut la vie à un pauvre capitaine qu'on appelait...

— Le comte de Pierrefeu, pardine ! dit le roi, je le crois bien. Un brave gentilhomme, ce pauvre Pierrefeu, et qui n'était pas riche ; je lui ai fait une pension de cent louis. Est-ce qu'on ne la payerait pas exactement, par hasard?

— On ne la paye plus, Sire.

— Et pourquoi cela, Monsieur?

— Parce que M. de Pierrefeu est mort il y a plusieurs années, Sire, dans sa modeste terre de Bourgogne.

— Ah ! le pauvre homme ! dit le roi ; il m'a certes bien sauvé la vie à Fontenoy.

— Le comte est mort, reprit M. de Choiseul ; mais il a laissé deux fils.

— Il faut me les envoyer, duc, je m'occuperai d'eux.

— Sire, dit M. de Choiseul, que Votre Majesté me permette d'abuser un moment de ses loisirs. Ce que j'ai à dire est assez compliqué.

— Voyons ? dit le roi.

— Il y a six mois, les deux fils de M. de Pierrefeu se sont mis en route pour Paris : l'aîné avait vingt-cinq ans, le cadet quatorze ou quinze, je crois.

L'aîné était porteur d'une lettre écrite par le vieux comte à son lit de mort et adressée à Votre Majesté.

Dans cette lettre, il sollicitait un emploi de garde du corps pour son fils aîné, une veste de page pour le cadet.

Les deux jeunes gens arrivèrent à Paris vers le soir et descendirent rue des Enfants-Rouges, à l'auberge du *Dragon bleu.*

— Et il y a de cela six mois?

— Oui, Sire. Le soir, le plus jeune se coucha ; l'aîné fut attiré dans un piége amoureux.

A partir de ce moment, les deux frères ne se sont plus revus.

— Comment cela, duc?

— Attiré dans une maison mystérieuse, l'aîné fut attaqué par des estafiers qui en voulaient à sa vie.

— Un mari jaloux, sans doute?

— Non, Sire.

— Des voleurs?

— Pas davantage.

— Pourquoi donc en voulait-on à sa vie.

— Pour faire un bain avec son sang.

Le roi tressaillit.

— A cette heure même, poursuivit le duc de Choiseul, à cette heure où le jeune Hector de Pierrefeu se défendait vaillamment et percé de dix coups d'épée parvenait à se soustraire à ses bourreaux...

Digitized by Google

— Ah! fit le roi avec un soupir de soulagement, il n'est donc pas mort.

— Non, Sire, il a survécu, mais il a été fou pendant plusieurs mois. Que Votre Majesté daigne me permettre d'achever.

— Parlez.

— A cette heure-là, poursuivit le duc, dans l'auberge du *Dragon bleu*, on égorgeait le frère, et un grand personnage prenait voluptueusement un bain dans son sang.

— Dieu! s'écria le roi, que me dites-vous là? Mais cela est donc vrai... ; on a donc pris en France, sous mon règne, des bains de sang humain?

— Oui, Sire, et o nen prend encore...

— Mais M. de Sartine m'a juré...

— J'ignore, dit froidement M. de Choiseul, ce que le lieutenant de police a pu dire à Votre Majesté; mais je supplie le roi de donner audience aujourd'hui même à M. le comte Hector de Pierrefeu, qui lui racontera mieux que moi des choses épouvantables et qui ne sauraient demeurer impunies.

— Duc, répondit le roi, justice sera faite. Où est M. de Pierrefeu?

— A Paris.

— Envoyez-le-moi, je le recevrai.

— Il sera ici à quatre heures, Sire.

— C'est bien! dit le roi.



Digitized by Google

Et il congédia M. de Choiseul.

A peine le premier ministre était-il parti, que M. de Richelieu arriva.

— Sire, dit-il, j'apporte à Votre Majesté une bonne nouvelle.

— Sachez bien, maréchal, répondit le roi, que, après ce que vient de me raconter M. de Choiseul, j'ai joliment besoin de me distraire.

## VIII

Les dernières paroles du roi intriguèrent quelque peu M. de Richelieu.

Il regarda Louis XV et parut attendre que son gracieux souverain voulût bien s'expliquer.

Mais le roi lui dit brusquement :

— Voyons, quelle est cette bonne nouvelle?

— J'ai vu le prince tartare.

— Après?

— Il consent à se présenter devant Votre Majesté.

— Ah! vraiment!

— Mais à la condition que l'entrevue sera secrète, tant il a peur de déplaire à son souverain, le farouche czar.

— C'est fort simple, dit le roi; je le recevrai chez la marquise.

— J'y ai pensé, dit Richelieu.

— Ah !

— Aussi ai-je amené le prince dans mon carrosse.

— Où est-il ?

— En bas, dans la cour. On a baissé les stores, et nul ne le voit.

— Eh bien ! dit le roi, rien ne s'oppose à ce que je voie ce vilain personnage tout de suite. Je vais faire prévenir la marquise.

— C'est inutile, Sire.

— Pourquoi ?

— Porion est chez elle. Votre Majesté n'a qu'à passer chez Mme de Pompadour par le couloir dont elle seule a la clef. Dans cinq minutes le prince tartare y sera.

Et Richelieu fit un pas vers la porte.

— Un instant ! dit le roi.

Le maréchal s'arrêta et attendit.

— Avez-vous vu le drapier ?

— Oui, Sire.

— Et sa jambe ?

— Une vraie jambe de vieillard, dit le maréchal.

— Croyez-vous à ce qu'il raconte ?

— Hum ! dit Richelieu, j'en aurais la tentation, Sire, en dépit de mon scepticisme.

— En vérité ?

— Et le prince tartare y croit tout à fait.

— Mais, dit le roi, ce prince tartare est donc décidément un adepte de M. de Saint-Germain?

— Oui, Sire.

— Il prétend avoir déjà vécu?

— Naturellement.

— Et sa dartre?

— La dartre a disparu dans le naufrage de sa dernière existence.

— Comment! il est donc mort et ressuscité?

— Il le dit, du moins, Sire; et, dans tous les cas, c'est un bien curieux personnage. Votre Majesté sera ravie de l'avoir vu.

— Fort bien, dit le roi, j'y vais.

Richelieu sortit.

Le roi appela ses pages, se fit mettre un œil de poudre, passa un peu de carmin sur ses lèvres, rétablit les plis de son jabot et ouvrit une porte qui se trouvait au fond de l'alcôve royale.

Cette porte, que masquait une draperie dont le roi avait seul la clef, donnait dans un corridor étroit et obscur qui aboutissait aux petits appartements de Mme la marquise de Pompadour.

Le roi avait fait si souvent le chemin, qu'il s'engagea sans lumière dans le corridor, arriva à une seconde porte, et, l'ayant ouverte, se trouva au seuil du boudoir de la favorite.

Quatre personnes y étaient déjà:

M^me^ de Pompadour, le prince tartare, Richelieu et Porion.

Celui-ci se tenait respectueusement debout auprès de la porte.

Les yeux du roi s'arrêtèrent sur le Tartare avec une avide curiosité.

C'était, ma foi, un fort bel homme, de grande taille, presque un colosse, mais admirablement proportionné, avec de belles mains où brillaient des bagues d'un prix fabuleux, et un pied relativement petit.

Son visage accusait le type des races caucasiennes bien plus que celui de la race tartare.

Il avait de grands yeux bleus, des dents admirables, une peau blanche et fine, un front large et une magnifique chevelure d'un châtain foncé, tandis que sa barbe était presque rouge.

Il était mis avec l'élégance d'un grand seigneur moscovite, et sa pelisse de renard bleu, dont les agrafes étaient en diamants, lui seyait à ravir.

A la façon dont il salua le roi et s'inclina devant lui en lui baisant la main, on devinait un homme élevé dans la familiarité des souverains.

— Monsieur, lui dit le roi, je vous sais beaucoup de gré d'être venu.

Le prince tartare s'inclina de nouveau.

— Asseyez-vous, Monsieur.

Le prince s'assit sans mot dire.

— Monsieur, continua le roi, on m'a raconté sur vous des choses réellement extraordinaires.

Le prince sourit.

— Et pourtant bien faciles à expliquer, dit-il.

— Comment cela, Monsieur ?

— Sire, reprit le prince Trespatki, M. de Richelieu m'a fait l'honneur de venir me voir tout à l'heure, et m'a affirmé que Votre Majesté ne pouvait croire à ma guérison.

— J'y crois à présent, Monsieur, et vous me paraissez du bois dont on fait les centenaires.

Trespatki eut un sourire un peu dédaigneux.

— Sire, dit-il, ne vivre que cent ans, c'est bien peu. Si je m'étais borné à ce modeste chiffre, je serais mort depuis longtemps.

Le roi fit un véritable soubresaut sur son siége.

— Quel âge prétendez-vous donc avoir, monsieur ? dit-il.

— Sire, répondit le Tartare, j'ai fait la première expédition de Suède avec le czar Yvan le Terrible.

— Vous plaisantez, Monsieur.

— C'était en l'an de grâce mil cinq cent quarante-cinq, et j'avais alors vingt ans. Que Votre Majesté daigne compter. Je n'ai pas moins de deux cent quarante ans.

— Bah ! dit le roi stupéfait, vous en paraissez trente à peine.

— C'est que, dit le Tartare sans se déconcerter, je suis mort et ressuscité sept fois depuis ce temps-là.

Cette fois, le roi, abasourdi, se leva :

— Mais, dit-il, en vérité, je crois entendre M. de Saint-Germain.

— C'est un de mes bons amis, dit froidement le Tartare.

— Ah ! vraiment ?

— Nous sommes venus en France tous deux au commencement du règne du roi Henri IV, le glorieux aïeul de Votre Majesté.

Et comme le roi regardait tour à tour la marquise, Richelieu et Porion, qui étaient muets et paraissaient confondus, le Tartare poursuivit :

— Si Votre Majesté veut bien écouter ce que je vais avoir l'honneur de lui raconter, tout ce qui lui semble extraordinaire maintenant lui semblera limpide comme de l'eau de roche.

— Ma foi ! Monsieur, répondit le roi, je ne vous ai pas fait venir pour autre chose que vous écouter. Par conséquent, veuillez parler.

Le Tartare reprit :

— C'était précisément pendant cette expédition de Suède, entreprise par le czar Yvan le Terrible, dont je parlais tout à l'heure à Votre Majesté.

Digitized by Google

Le soir d'une bataille sanglante, nous nous trouvâmes sept égarés dans les montagnes qui séparent la Suède de la Norwége.

Des sept que nous étions, trois seulement étaient Russes, moi compris.

Les quatre autres étaient l'un Portugais, l'autre Allemand, le troisième Français et le quatrième Italien.

Le czar avait réuni sous ses drapeaux des aventuriers de tous les pays, ayant coutume de dire que ses sujets avaient besoin d'apprendre des étrangers l'art de la guerre.

Nous étions fatigués; nous mourions de faim, et nous cherchions un souper et un gîte.

Tout à coup une lueur brilla au travers des sapins gigantesques d'une fôret séculaire.

C'était une cabane de bûcheron.

Nous nous approchâmes. La porte était fermée. Nous frappâmes; mais une voix cassée nous répondit de passer notre chemin. Comme Votre Majesté le pense bien, la porte fut enfoncée d'un coup d'épaule.

Alors nous nous trouvâmes en présence d'un petit vieillard, si vieux qu'il en était devenu diaphane.

Nous lui demandâmes à manger et à boire.

Il nous répondit qu'il n'avait ni pain, ni eau-de-vie, ni boisson d'aucune sorte.

Nous fouillâmes la maison, mais ce fut en pure perte.

Alors, furieux, nous résolûmes de pendre le vieillard.

Mais il se jeta à nos genoux et nous dit :

— Si vous me voulez faire grâce, je vous donnerai un secret qui vaut mieux que tous les trésors de la terre.

— Et quel est ce secret ? demandâmes-nous.

— Celui de ne jamais mourir, répondit-il.

Nous nous mîmes à rire, comme riait tout à l'heure Votre Majesté, et l'un de nous lui dit :

— Mais puisque tu possèdes ce secret-là, tu ne dois pas avoir peur de nous?

— Oh ! non, répondit-il ; si vous me voulez laisser un quart d'heure de répit et me donner le temps de me frotter d'une certaine huile que j'ai enterrée ici près au pied d'un arbre, vous pourrez me pendre après en toute liberté. Je ne serai pas plutôt mort que je ressusciterai.

La curiosité qui s'empara de nous triompha de notre colère de gens affamés.

Nous consentîmes à ce que demandait le vieillard, et nous le conduisîmes à une centaine de pas dans la forêt.

Il s'était armé d'une bêche, et avec cette bêche il se mit à faire un trou au pied d'un arbre.

Au bout d'un instant, il déterra une énorme fiole en terre qui pouvait bien contenir une dizaine de bouteilles. Elle était même si lourde qu'il ne put la porter et que ce fut moi qui m'en chargeai.

Nous revînmes à la cabane.

Alors, le vieillard se déshabilla et se mit nu comme un rat. Puis, ayant débouché la dame-jeanne, il y puisa dans une soucoupe de bois la valeur d'un demi-verre d'une liqueur brune, dans laquelle il trempa ensuite un morceau de laine.

Après quoi, avec cette laine imbibée de la mystérieuse liqueur, il se frotta par tout le corps. Quand ce fut fait, il nous regarda en souriant et nous dit :

— Maintenant, vous pouvez me pendre, si tel est votre bon plaisir.

De plus sages que nous n'eussent pas résisté à la tentation ; nous passâmes une corde au cou du vieillard, et nous le branchâmes en haut d'un sapin, à la porte même de sa cabane.

Dix minutes après, il était mort.

Nous le dépendîmes alors et le couchâmes auprès d'un grand feu que nous avions allumé, décidés à passer la nuit dans la cabane et à dormir le ventre creux.

Pendant trois ou quatre heures, le cadavre alla se refroidissant.

Quand le jour parut, il était raide de froid.

Digitized by Google

— Il faut l'enterrer, dit l'un de nous.

— Bah! dit un autre, les loups ont faim, peut-être; ils en feront un bon repas.

Mais soudain le cadavre s'agita, poussa un soupir, étendit les bras, puis les jambes, et se trouva sur ses pieds; en même temps ses yeux se rouvrirent et nous regardèrent d'un air aimable.

— Vous êtes bien gentils, mes enfants, nous dit le mort ressuscité. En même temps aussi ses cheveux blancs devinrent noirs, ses membres amaigris se remplirent de chair à vue d'œil, sa bouche dégarnie se meubla de dents magnifiques, et tout à coup nous eûmes devant nous un homme aussi jeune que nous.

— Mes bons amis, nous dit-il encore, vous avez tenu votre parole; je vais tenir la mienne, et vous donner à chacun une petite bouteille de l'élixir de longue vie.

— Monsieur, s'écria le roi, interrompant le Tartare, si je mourais, me ressusciteriez-vous?

— Parfaitement, dit froidement le prince Trespatki.

— Continuez, dit le roi.

## IX

Le prince Trespatki reprit :

— J'ai eu l'honneur de le dire à Votre Majesté, nous étions sept, dont trois Russes, un Français, un Allemand, un Italien et un Portugais.

Le vieillard, redevenu jeune, nous donna à chacun une petite fiole contenant la valeur d'environ trois verres de son élixir.

Après quoi, il nous dit :

— Maintenant, vous allez boire et manger.

Il nous conduisit au pied d'un autre sapin et se mit à creuser avec sa bêche, non plus comme la veille, péniblement, mais avec toute la force et l'ardeur de la jeunesse, cette fois.

Bientôt il eut mis à découvert une sorte de cachette construite en bois et qui lui servait de grenier à provisions.

Le paysan norwégien, quand vient l'hiver, enterre ses vivres, afin qu'ils ne deviennent pas la proie des bêtes fauves qui peuplent les forêts et contre lesquelles il est impuissant à se défendre.

Cette cachette contenait son pain, ses viandes salées et du genièvre en abondance.

Nous bûmes et nous mangeâmes avec avidité.

Puis le vieillard, redevenu jeune, nous dit :

— Vous êtes des hommes, et je vous dois un bon conseil.

— Parlez, nous écriâmes-nous.

— Je vous ait fait un don qu'aucune puissance humaine n'eût pu vous faire. Je vous ai donné le moyen de vivre des milliers d'années; mais, si vous n'y prenez garde, ce don vous peut devenir funeste.

— Comment cela? demanda le Français.

— Nous vivons en un temps de superstitions, reprit notre hôte, où le diable joue un grand rôle. Cet élixir, dont vous avez pu apprécier le pouvoir, n'est point son œuvre cependant; je suis un savant, un alchimiste, et je n'ai fait aucun pacte avec l'enfer.

Mais si je me vantais d'avoir le secret de ressusciter, croyez bien que les prêtres et les docteurs ne manqueraient pas de crier au sacrilége, d'affirmer que je suis possédé du démon et de me brûler vif ensuite.

Or, comme ils ne me laisseraient point le loisir de me frictionner avec mon élixir, je serais mort pour tout de bon.

— Cela est probable, observai-je.

— Vouloir faire du bien aux autres, c'est quelquefois se faire du mal à soi-même, poursuivit le ressuscité. Je vous engage donc à garder votre secret pour vous, et quand, devenu vieux, vous éprou-

Digitized by Google

verez le besoin de rajeunir, ne manquez pas de changer de pays et de changer de nom; c'est le moyen d'éviter les persécutions et le bûcher

Le conseil du ci-devant vieillard nous parut sage, et quand nous le quittâmes, nous fîmes le serment de garder religieusement notre secret.

Le soir, nous avions rejoint l'armée moscovite.

Le lendemain, il y eut une bataille meurtrière. Les deux Russes et moi, nous fûmes tués.

— Ah! ah! fit le roi.

— Mais moi seul ressuscitai.

— Et les deux autres?

— Les deux autres avaient négligé de se frotter avant le combat avec la précieuse liqueur.

De sept, nous n'étions plus que cinq.

L'Allemand regagna son pays et se fit médecin.

C'était un philanthrope; il se servit de son élixir si bien pour ressusciter tout le monde, qu'il l'épuisa jusqu'à la dernière goutte.

— Ce qui fit qu'il mourut et ne ressuscita point.

— Votre Majesté l'a dit.

— Restaient les quatre autres, dit le roi.

— Les quatre autres, moi compris, furent plus sages. Ils tinrent le serment que nous nous étions fait.

— Et les trois autres sont en vie?

— Oui, Sire. L'Italien est retiré à Naples depuis deux cents ans et se porte à merveille.

Digitized by Google

— Et qu'est devenu le Portugais ?

— Votre Majesté l'a admis dans son intimité. C'est le comte de Saint-Germain.

— Et le Français ?

— Il y a bien une cinquantaine d'années que je l'ai perdu de vue; mais tout me porte à croire que c'est maître Dumas, le procureur.

— Par conséquent, aujourd'hui, le drapier Ulysse Carnot !

— Oui, Sire.

Le roi redevint pensif, et ni le Tartare, ni Richelieu, ni Mme de Pompadour ne soufflèrent mot.

Quant à Porion, il se tenait toujours auprès de la porte et ne bougeait pas plus qu'une statue.

Enfin, le roi releva la tête :

— Monsieur, dit-il enfin, votre récit est certainement fort clair, et je suis fort tenté d'y ajouter foi Seulement, permettez-moi de vous faire quelque questions.

— Je suis prêt à répondre à Votre Majesté.

— Le vieillard duquel vous tenez l'élixir ressuscita dix ou douze heures après sa mort ?

— Oui, Sire.

— Et vous ?

— Moi pareillement.

— Et vos compagnons aussi ?

— Sans doute.

— Alors, expliquez-moi comment maître Dumas a mis si longtemps, quinze ans, je crois.

Le Tartare sourit.

— C'est que, sans doute, il avait trop attendu.

— Comment cela?

— Passé quatre-vingts ans, la vie est beaucoup plus difficile à rappeler. Et puis, cela dépend peut-être de la dose d'élixir. Enfin...

Le Tartare s'arrêta et prit un air mystérieux

— Enfin? dit le roi.

— Enfin, répondit le Tartare, comme il dépend absolument de nous de prolonger notre sommeil de mort...

— Ah! cela dépend de vous?

— Oui, Sire. Maître Dumas avait peut-être ses raisons pour ne point reparaître tout de suite.

Et le Tartare attendit une nouvelle question du roi.

— Mais l'homme à la mule? dit enfin Louis XV.

— Sire, répondit le Tartare, dois-je tout dire à Votre Majesté?

— Oui, certes.

— Je crois que l'homme à la mule était un compère.

— Comment!

— Maître Dumas avait éveillé les soupcons des

jésuites, qui l'accusaient hautement de sorcellerie.

— Bien.

— Et il aura sans doute payé quelque pauvre diable qui aura joué ce rôle, amusé l'esprit superstitieux des bonnes gens, à la seule fin de mourir et de ressusciter en paix.

— Ah! vous croyez cela, Monsieur?

— Oui, Sire; moi-même, l'année dernière, j'ai laissé s'accréditer à Paris un bruit absurde me concernant.

Le roi tressaillit.

— Quel est donc ce bruit? demanda-t-

— J'avais une dartre, on a pu le dire à Votre Majesté, qui était mortelle et me donnait un aspect horrible. Hermann, mon médecin, ne m'avait pas dissimulé que je devais en mourir.

— Ah!

— Il m'avait même fixé le jour et l'heure de ma mort.

— Voilà un médecin habile, observa le roi.

— Mais, reprit le Tartare, Hermann ne savait pas que j'avais le pouvoir de ressusciter, et quand je disais que je me guérirais, il haussait les épaules.

Comme il entrait dans mes plans qu'on crût à la possibilité de ma guérison, j'ai laissé dire les bons Parisiens.

— Et les bons Parisiens, que disaient-ils ? dit le roi.

— Que je faisais enlever des enfants, Sire, et que je me baignais dans leur sang.

— En effet, Monsieur, on a prétendu cela, dit le roi, qui attacha sur le Tartare un œil sévère.

— Et on a eu tort, dit froidement le prince. Quand je n'ai plus eu, d'après les conseils d'Hermann, que quinze jours à vivre, je suis parti pour mes terres du Caucase, où je suis arrivé mourant.

Le dernier jour, je me suis fait frictionner avec mon élixir.

Quelques heures après, ma dartre m'avait tué ; quelques heures plus tard, je ressuscitais plein de vie et de santé. Voilà mon histoire, Sire, et, comme vous voyez, acheva impudemment le Tartare, elle est bien simple.

— Soit, dit le roi ; mais elle ne jette aucune lumière sur celle du procureur Dumas.

— Que désire savoir Votre Majesté ?

— La vérité.

— Si Votre Majesté me veut faire donner une aiguière pleine d'eau, je pourrai lui répondre sur des choses que j'ignore en ce moment, mais que je saurai dans quelques secondes.

M^me^ de Pompadour se leva et passa dans un cabinet de toilette attenant au boudoir. Puis elle re-

vint avec une aiguière en vermeil remplie d'eau jusqu'au bord.

Alors le Tartare prit l'aiguière, la plaça sur une table, puis plongea ses deux mains dedans.

Pendant quelques instants, il eut les yeux fixés sur l'eau, qui perdit peu à peu sa couleur naturelle et devint d'un rose tendre, puis d'un violet foncé et enfin arriva au bleu indigo.

Le roi était stupéfait.

Décidément, le Tartare jouissait d'un pouvoir surnaturel.

— Sire, dit alors le prince, le procureur Dumas est bien le Français dont je parlais à Votre Majesté.

— Ah!

— Il n'a pas voulu ressusciter tout de suite parce qu'il voulait attendre la mort de ses enfants.

— Fort bien. Mais où son corps est-il demeuré pendant quinze ans?

— Dans un souterrain de sa maison, où l'on retrouvera encore sa souquenille de procureur et la fiole, qui ne contient plus que quelques gouttes d'élixir.

— Mais par où arrive-t-on dans ce souterrain?

— En descellant une feuille du parquet de ce qu'il appelait son laboratoire, et au centre de la croisée et tout contre le mur, on trouvera un escalier secret.

— Bon!

— Cet escalier, pratiqué dans l'épaisseur du mur, descend jusqu'au souterrain.

Le roi se tourna vers Richelieu.

— Maréchal, dit-il, vous irez voir cela.

— Oui, Sire.

En ce moment, on gratta doucement à la porte, et un page se montra.

— Sire, dit-il, un jeune gentilhomme, porteur d'une lettre de M. le duc de Choiseul, attend dans l'antichambre de Votre Majesté.

Le roi fronça le sourcil.

— Ah! c'est juste, dit-il, il est quatre heures. Mais je n'ai pas l'humeur à m'attrister en ce moment. Prie ce jeune homme, mon mignon, de revenir demain à mon petit lever. Tu l'introduiras avant tout le monde.

— Oui, Sire.

— Quel est ce jeune homme? demanda la marquise.

— Le comte Hector de Pierrefeu, répondit le page.

A ce nom, Porion et le Tartare tressaillirent, et ils échangèrent un furtif regard, tandis que le page sortait pour exécuter les ordres du roi.

— Je crois que nous l'échappons belle! murmura Porion, qui se tenait toujours dans l'ombre.

## X

Laissons maintenant le château de Versailles, le roi Louis XV et le Tartare, et faisons un pas en arrière, à la seule fin d'expliquer comment notre pauvre ami Hector de Pierrefeu avait trouvé un protecteur dans l'homme le plus puissant de France, après le roi.

Nous avons laissé notre héros, six mois avant les événements que nous racontions naguère, dans cette mansarde où Cécile Robert avait logé, dans laquelle elle avait vécu pauvrement et honnêtement du fruit de son travail, avec Firmin, le chirurgien, pour voisin, adorée sans le savoir par messire Mardochée de Mardoche, artiste peintre, lequel demeurait dans la maison en face, de l'autre côté de la rue.

On doit se souvenir qu'en revoyant Robert Damiens. Hector de Pierrefeu, que Cécile et Firmin avaient soigné, mais qui n'avait pas recouvré la raison, avait eu tout à coup un éclair de lucidité.

La mémoire lui était revenue, en reconnaissant l'homme qui avait aidé la duègne à l'arracher à ses bourreaux

Le retour de Cécile mourante, déshonorée, avait complété cette scène de morne désespoir.

Que s'était-il passé depuis ?

On le devine.

La nouvelle de la mort du jeune André, son frère, dont le sang avait servi de bain au Tartare, avait replongé Hector de Pierrefeu dans une folie sauvage.

Pendant trois autres mois, le malheureux s'était trouvé de nouveau entre la vie et la mort.

Cécile, qui d'abord avait voulu mourir, s'était rattachée à la vie, en voyant Hector si près de la tombe.

La pauvre enfant déshonorée avait oublié son propre désespoir pour ne songer qu'au désespoir sans limites de celui qu'elle aimait.

Firmin, l'ami dévoué, avait prodigué ses soins à Hector.

Robert, le père de Cécile, s'était installé auprès d'eux.

Sombre, taciturne, cet homme ne prononçait pas dix paroles par jour.

Il lisait la Bible du matin au soir, et paraissait, lui aussi, vivre dans un monde imaginaire.

Quelquefois de sinistres paroles lui échappaient :

— La justice de Dieu est lente, disait-il ; mais elle arrive inexorable tôt ou tard.

Auprès du pauvre fou, de la fille déshonorée, du

pauvre médecin dont le travail opiniâtre soutenait toutes ces misères; auprès de cet homme sombre et fatal qui en avait appelé à la justice divine, une autre figure s'était groupée.

C'était celle de messire Mardochée de Mardoche.

D'abord le malheureux peintre s'était montré inconsolable.

— C'est moi, disait-il souvent, qui suis la cause innocente de l'enlèvement de Cécile; c'est moi qui ai servi d'instrument à ce misérable père Cannelle.

Et vingt fois par jour Mardochée levait le poing vers le ciel et disait :

— Ah! si jamais je le retrouve! Il ne mourra pas d'une autre main que de la mienne.

Mais Mardochée avait vainement couru et fouillé Paris dans tous les sens pendant plusieurs jours.

Le père Cannelle — il ne lui connaissait pas d'autre nom — avait disparu.

Au bout de quelques semaines, la fièvre s'était calmée chez Hector de Pierrefeu.

La fièvre partie, la raison revint.

Un soir, ces trois jeunes gens et le père de Cécile causaient à voix basse.

Cécile, qui s'était remise à travailler, était allée reporter son ouvrage.

Robert Damiens parlait de vengeance.

Firmin secoua la tête.

— On ne se venge pas du roi, dit-il.

Un fauve éclair passa dans les yeux de l'ancien laquais.

— Qui sait? dit-il.

On avait bien raconté à Hector le malheur de Cécile; mais Hector ne voulait pas y croire.

— Non, non, disait-il, le roi a été servi et trompé par des misérables : mais le roi vous fera justice, comme il me fera justice à moi.

— Ah! ricana Robert Damiens, vous croyez à la justice du roi!

— Oui, dit Hector, qui se souvint en ce moment qu'il était gentilhomme.

Et, s'adressant à Firmin :

— Quand pourrai-je sortir?

— Dans huit jours.

— C'est bien, dit Hector avec un accent résolu.

— Eh bien! que ferez-vous? demanda Mardochée

— J'irai trouver le roi.

— Bon!

— Je lui dévoilerai la vérité.

— Après?

— Et le roi réparera ses torts envers vous, et il punira les assassins de mon frère.

Robert Damiens haussa les épaules et ne répondit pas.

Mais Mardochée secoua la tête.

— On n'arrive pas ainsi auprès du roi, fit-il.

— J'arriverai, moi.

Puis un souvenir traversa son esprit; il demanda son habit.

Cet habit de gros drap qu'il portait en arrivant à Paris, et avec lequel il était allé au mystérieux rendez-vous dans lequel il avait failli trouver la mort.

Dans la poche de cet habit était encore la lettre que son père, le vieux comte de Pierrefeu, avait adressée au roi à son lit de mort.

— Voilà, dit-il, en la montrant à ceux qui l'écoutaient, voilà qui m'ouvrira toutes les portes.

— J'en doute, murmura Mardochée.

Ces huit jours s'écoulèrent, et Firmin déclara qu'Hector, qui ne gardait plus le lit depuis longtemps déjà, pouvait sortir.

La veille, Mardochée avait fait deux portraits au cabaret de la *Pomme verte* et rapporté deux pistoles. Il força Hector à en prendre une.

Hector monta dans un carrosse de louage et se rendit à Versailles.

Il se présenta successivement à tous les guichets.

Partout il trouva des sentinelles qui le repoussèrent en lui disant que le roi ne donnait pas ainsi audience au premier venu.

Enfin, un officier suisse parut, s'intéressa à lui et lui dit :

Digitized by Google

— Mon gentilhomme, vous êtes de province, je vois cela, et vous ignorez les usages de la cour. Souffrez que je vous donne un bon conseil.

— Parlez, dit Hector.

— Voulez-vous que votre lettre parvienne au roi?

— Je ne suis pas venu ici pour autre chose, dit Hector.

— Alors écoutez-moi. Je vais vous faire traverser cette cour.

— Bien!

— Vous voyez cette porte à gauche?

— Oui.

— C'est le cabinet des placets.

— Ah! fit Hector.

— Vous entrerez; vous trouverez un vieux gentilhomme très-aimable, M. de Pomponne, qui est chargé de recevoir tout ce qu'on adresse au roi

— Et je lui remettrai ma lettre?

— Oui. Et si vous lui plaisez, car il est fort bizarre d'humeur, je ne doute pas que vous n'obteniez ce que vous demandez.

— Je vous remercie, dit Hector.

Grâce à l'officier de service, il avait pu franchir le premier guichet.

Il traversa donc la cour et arriva sans encombre au cabinet des placets.

Digitized by Google

Un laquais aux couleurs du roi l'introduisit auprès de M. de Pomponne, un des gentilshommes ordinaires de la chambre.

M. de Pomponne était souriant et de belle humeur; cela tenait à une chose bien simple

Il avait, une heure auparavant, traversé l'Orangerie et s'y était croisé avec M^me^ la marquise de Pompadour, qui avait daigné lui sourire.

Il reçut donc Hector fort gracieusement, se chargea de sa lettre, et lui promit qu'avant trois jours il obtiendrait une réponse.

Hector s'en alla ravi et revint à Paris.

Mais l'espérance qu'il avait au cœur ne fut point partagée par ses amis.

En vain le jeune homme disait-il que son père, à la bataille de Fontenoy, avait sauvé la vie au roi. Robert, Mardochée et Firmin lui-même hochaient la tête et disaient :

— Le roi ne recevra pas la lettre.

Les trois jours s'écoulèrent, puis trois autres encore.

Aucun message ne parvint à Hector.

Alors le jeune homme retourna à Versailles.

Cette fois, il n'y avait pas d'argent dans le pauvre domicile de la rue Saint-André-des-Arts, et force lui fut d'aller à pied.

A force de parlementer avec les sentinelles du

premier guichet, il finit par entrer dans la cour.

Le cabinet des placets était toujours là, et M. de Pomponne s'y trouvait comme à l'ordinaire.

Mais l'humeur du gentilhomme de la chambre n'était plus la même.

Dans la matinée, M. de Pomponne avait eu une mésaventure. M. de Richelieu était monté chez lui assez brusquement et lui avait dit :

— Vous faites parvenir au roi une foule de placets, de demandes d'argent ou de secours qui l'ennuient fort. Je vous engage à y mettre bon ordre.

Et le maréchal était sorti sans même écouter les excuses de M. de Pomponne.

Celui-ci, furieux, ordonna à ses laquais de jeter à la porte quiconque se présenterait.

Hector fut donc rudoyé de la belle manière et mis dehors sans plus de cérémonie.

Quand il revint à Paris, désespéré, brisé de fatigue, il ne trouva que Cécile et Firmin.

Robert était sorti depuis le matin.

Quant à Mardochée, il y avait trois ou quatre jours qu'on ne l'avait vu.

Le peintre avait peu à peu repris ses habitudes nomades et noyé son désespoir dans le vin un peu aigrelet du cabaret de la *Pomme verte*.

Mais tandis qu'Hector racontait tristement à ses amis ses démarches infructueuses, Mardochée arriva.

L'artiste était rayonnant ; il avait même une légère pointe d'ébriété.

— Eh bien ! dit-il à Hector, avez-vous vu le roi?

— Hélas ! non.

— Et M. de Pomponne?

— Il m'a fait jeter à la porte.

— J'en étais sûr.

— Il faut pourtant, murmura Hector avec un accent de rage, que j'arrive jusqu'au roi.

— Vous y arriverez, dit Mardochée d'un ton protecteur.

— Comment cela?

- Parce que je me suis mêlé de la chose.

— Ah !

— Mon cher ami, dit le peintre, je vous ai trouvé un protecteur.

— Vous?

— Moi.

— Et... ce protecteur?

— Ah ! dit Mardochée, c'est tout une histoire. Laissez-moi respirer d'abord, et puis vous verrez...

Et Mardochée s'assit tout essoufflé.

Digitized by Google

## XI

Mardochée prit alors un air suffisant et dit.

— Je suis devenu l'ami d'un ami du valet de chambre de M. le duc de Choiseul.

— Le duc de Choiseul ! dit Hector.

— Oui, le premier ministre.

Firmin et Cécile se regardèrent avec un air de doute.

D'ailleurs Mardochée avait une pointe d'ébriété ; et dans ces moments-là il était quelque peu vantard.

— Soit, dit Hector, vous êtes l'ami...

— De l'ami du valet de chambre, dit Mardochée.

— A quoi cela nous mènera-t-il?

— Je vous présente ce soir même...

— Oh ! ce soir?

— Oui, au cabaret de la *Pomme verte*.

— Bon !

— Je vous présente à mon ami.

— Fort bien.

— Qui vous présente au sien.

— Toujours au même cabaret?

— Non, dans un autre.

— Ah !

— Ce dernier vous présente au valet de chambre

du premier ministre; le valet de chambre vous présente au ministre, et celui-ci vous présente au roi.

— Mais, fit Hector avec un triste sourire, le valet de chambre n'est pas le ministre.

— C'est le seul homme qui ait de l'influence sur lui.

— Comment cela?

— Eh! le sais-je? parce que cela doit être, que ce ne peut être autrement, que, de même qu'il n'y a *pas de héros pour son valet de chambre*, il ne saurait y avoir de premier ministre pour ce même valet. On voit bien que vous êtes de province, mon cher ami, poursuivit Mardochée, vous ne savez rien du monde de la cour et de la ville.

Et, comme Hector ne paraissait pas convaincu, Mardochée lui dit encore :

— Je vous assure que vous parviendrez au roi d'ici huit jours, à moins que vous ne me vouliez pas accompagner au cabaret de la *Pomme verte*.

Mardochée parlait avec un tel accent de conviction, qu'Hector consentit à le suivre.

Il était bien las cependant, et il mourait de faim.

Mais Mardochée lui dit à l'oreille :

— J'ai crédit là-bas, nous souperons à merveille.

Ils quittaient donc tous deux la rue Saint-André-des-Arts avant que Robert Damiens ne fût revenu.

et, passant les ponts, traversant la place du Châtelet, ils se mirent à longer la rue Saint-Martin.

Mardochée décrivait par-ci par-là quelques arabesques; mais il parlait avec tant de feu, il était si convaincu du succès, que notre pauvre ami Hector se laissa aller à partager ses espérances.

Ils arrivèrent au cabaret de la *Pomme verte.*

Il y avait, ce soir-là, nombreuse compagnie.

Le ban et l'arrière-ban des habitués s'y trouvaient.

- Voici M. Mardochée, cria-t-on; vive M. Mardochée!

— De Mardoche, ajouta le peintre, qui tenait plus que jamais à son titre de gentilhomme.

Et il fendit la foule, qui regardait Hector avec curiosité, et distribua à droite et à gauche quelques poignées de main.

Tout au fond du cabaret, il y avait un homme qui buvait seul à une table.

— Voilà notre homme, dit Mardochée en poussant le coude à Hector.

Et tous deux s'approchèrent de ce personnage.

Ce dernier était un petit homme un peu obèse, tout à fait chauve, vêtu d'un habit de bouracan gris, et ayant dans sa mise et sa personne l'aspect d'un petit rentier qui a fait sa fortune dans un commerce de détail.

— Mon ami, dit Mardochée, je vous présente mon ami M. Samuel.

M. Samuel salua.

— Mon ami le comte de Pierrefeu, ajouta Mardochée, qui tenait à ce que la présentation eût lieu dans toutes les règles.

Hector salua à son tour.

- Monsieur le comte, dit M. Samuel, M. Mardochée a daigné me faire espérer que vous passeriez sur l'irrégularité de nos conditions, et que, bien que je sois un homme de petit état, vous me feriez l'honneur d'accepter à souper.

Hector eut un sourire triste, et s'assit.

Il n'avait plus ni faim ni soif; il songeait à son malheureux frère, dont le fantôme se dressait devant lui et demandait vengeance.

Sur un signe de M. Samuel, le garçon cabaretier apporta trois couverts, du vin et des viandes froides.

Alors le bourgeois reprit :

— J'ai fait ma petite fortune dans l'épicerie. Cela m'a permis d'acheter une maison.

Au nombre de mes locataires est un brave homme, ancien laquais de la duchesse de Ph..., qui est l'ami intime de M. Vénault.

— Qu'est-ce que M. Vénault? demanda Hector.

— C'est le valet de chambre du grand personnage dont vous a parlé M. de Mardochée.

— Ah ! fort bien, dit Hector.

— Mon locataire, poursuivit M. Samuel, a une fille de dix-sept ans que M. Vénault courtise pour le bon motif. Ce dernier fera tout ce que le père, qui s'appelle Jean Mordu, voudra.

Hector commença à comprendre que la filière indiquée par Mardochée n'était pas si mauvaise

M. Samuel continua :

— Quand nous aurons soupé, je vous prierai de m'accompagner chez moi. Nous monterons chez Jean Mordu, et il y a gros à parier que nous y trouverons M. Vénault.

Et, en effet, les choses allèrent toutes seules, et Mardochée se trouva avoir eu raison.

Une heure après, Mardochée, Hector et le singulier protecteur de celui-ci quittaient le cabaret de la *Pomme verte* et gagnaient la rue des Marais-Saint-Martin.

C'était dans cette rue que M. Samuel était propriétaire.

Jean Mordu, l'ancien valet de chambre, était chez lui. Sa fille et lui attendaient la visite quotidienne de M. Vénault ; car, depuis qu'il était fiancé à la jeune fille, M. Vénault venait tous les soirs.

Hector raconta son horrible aventure et la mort tragique de son frère.

Il intéressa la fille de Jean Mordu, et, quand

M. Vénault arriva, il se trouva converti en quelques secondes à la cause d'Hector, auquel il dit :

— Monseigneur part demain pour Chanteloup. Il passera la journée et ne reviendra à Paris que le soir. Mais je trouverai bien d'ici deux jours l'occasion de lui parler de vous, et je vous promets qu'il consentira à vous recevoir.

Ce soir-là, Hector revint plein d'espoir au pauvre logis de la rue Saint-André-des-Arts.

Qu'il vît ou non le roi maintenant, peu lui importait.

Le premier ministre ne vengerait-t-il pas la mort du petit André?

Deux jours s'écoulèrent.

Le soir du second, Mardochée revint.

Il était monté en courant, et il était encore tout essoufflé.

– Venez, dit-il à Hector ; venez vite.

— Où me conduisez-vous ?

— Il y a en bas un carrosse.

– Ah !

– Dans ce carrosse est M. Vénault.

Hector tressaillit.

— Et M. Vénault va vous conduire chez le ministre.

— O mon frère ! pensa Hector, qui eut un battement de cœur terrible.

Et il suivit Mardochée.

En effet, à la porte de la pauvre maison, il y avait un carrosse sans armoiries, mais à la forme duquel on reconnaissait la voiture d'un homme de qualité, et le populaire s'était attroupé à l'entour.

Dans ce carrosse était le valet de chambre du duc.

Il fit signe à Hector de monter.

— Nous allons à Versailles, dit-il.

– Bonne chance! cria Mardochée.

Et le carrosse partit.

En effet, le valet de chambre avait tenu parole, et M. de Choiseul, qui se plaisait parfois à l'écouter, pensant que la vérité vient d'en bas plus souvent que d'en haut, M. de Choiseul, disons-nous, avait prêté une oreille attentive à l'histoire du malheureux jeune homme.

Et quand son valet de chambre eut terminé, il s'écria :

— Enfin, j'ai donc sous la main une preuve vivante de ces crimes mystérieux qui se commettent dans Paris depuis plus d'un an, et auxquels le roi ne veut pas croire!

Le duc avait donc consenti à recevoir Hector.

Il était même si pressé de le voir, qu'il avait envoyé son valet de chambre à Paris, avec ordre de lui ramener Hector.

Le jeune homme, avec sa tristesse digne et concentrée, plut à M. de Choiseul.

Digitized by Google

Il le reçut avec bonté, l'écouta attentivement, se fit raconter par lui, dans tous ses détails, cet horrible drame de la rue des Enfants-Rouges et de l'hôtel du Tartare, et quand Hector eut fini, il lui dit :

— Je dois travailler demain avec le roi, et je vous promets qu'il saura tout. Il y a mieux, le roi vous recevra, et vous lui direz tout ce que vous venez de me dire.

Revenez me voir demain à trois heures.

En même temps, le ministre ouvrit le tiroir, y prit un rouleau d'or et le tendit à Hector :

— Voici un à-compte sur la pension que le roi doit vous faire et qu'il vous fera.

Hector sourit.

— Prenez, dit M. de Choiseul, c'est pour votre équipement. Vous ne sauriez, en ces habits fripés, paraître devant le roi.

Comme on le pense bien, Hector quitta Versailles plein d'espoir.

Et puis, cet or qu'il emportait, n'était-ce pas du bien-être pendant de longs mois pour les amis de la rue Saint-André-des-Arts?

Comme il sortait de Versailles dans le carrosse du duc, et toujours en compagnie de M. Vénault, un vieillard se rangea pour laisser passer le car-

rosse; mais, en se rangeant, il jeta un regard à l'intérieur et tressaillit.

Ce vieillard, qui avait reconnu Hector, n'était autre que Porion, dit le père Cannelle.

## XII

Or, le jour où Hector avait été présenté au duc de Choiseul était précisément ce même jour où le roi Louis XV, retrouvant au fond d'un tiroir, sur un carré de papier jauni, ce nom de maître Dumas, avait raconté aux personnes qui assistaient à son coucher la singulière histoire du vieux procureur et envoyé chercher Porion, que nous l'avons vu investir de sa confiance.

Porion n'avait pas eu le temps d'examiner le carrosse qui emportait Hector; mais, en le voyant en cet équipage, il en avait conclu que le jeune homme avait trouvé un protecteur et qu'il finirait par arriver jusqu'au roi.

Car, il faut bien le dire, quoique le père Cannelle ne fût plus attaché à la police et qu'il fût devenu la bête noire de M. de Sartine, bien qu'il ne fût plus chargé par Mme de Pompadour que de surveiller les intrigues des ennemis de la favorite, il obéissait

néanmoins à ce besoin qu'ont les gens de police de savoir tout ce qui se passe.

Ainsi il avait eu connaissance des démarches et des tentatives infructueuses d'Hector pour arriver jusqu'au roi.

Ce soir-là, — c'était une heure ou deux avant que le roi ne l'envoyât chercher, — ce soir-là, disons-nous, en apercevant Hector dans un carrosse qui évidemment appartenait à quelque grand personnage, Porion s'était adressé le petit monologue suivant :

– Cela ne me regarde pas ; mais je crois que M. de Sartine aura à se repentir de n'avoir pas surveillé ce jeune homme.

S'il parvient au roi, il lui dira tout.

Le Tartare n'est plus ici ; mais M. de Clermont n'a pas quitté la cour, et les choses pourront mal tourner pour lui.

Mais cela ne me regarde pas, avait ajouté Porion en se frottant les mains et songeant que M. de Sartine, en dépit de la protection de Mme de Pompadour, pouvait bien être disgracié au premier jour.

Porion pensait ainsi à six heures du soir ; à minuit, comme on a pu le voir, ses opinions étaient singulièrement modifiées ; et, à deux heures du matin, ayant fait la paix avec M. de Sartine, il avait tout intérêt à empêcher, par tous les moyens pos-

sibles, Hector de Pierrefeu d'arriver jusqu'au roi.

Or donc, le lendemain, Hector, que Mardochée avait conduit chez un fripier de sa connaissance, arriva à Versailles, tout habillé de neuf, et fut introduit chez M. le duc de Choiseul.

Le premier ministre partait pour Chanteloup

— Mon ami, dit-il à son protégé, le roi vous recevra aujourd'hui même, à quatre heures.

En même temps il prit une plume et écrivit sur un papier ces mots :

*De la part de M. le duc de Choiseul.*

Puis, remettant ce papier à Hector,

— Vous n'avez guère qu'une heure à attendre, lui dit-il; mon valet de chambre vous conduira jusqu'aux grands appartements.

Et M. de Choiseul était parti pour Chanteloup avec la conviction qu'Hector verrait le roi le jour même.

En effet, M. Vénault, qui était un personnage important par ses fonctions, avait conduit Hector à l'antichambre royale.

Toutes les portes s'ouvraient devant M. Vénault.

Un page avait pris le papier et était entré chez le roi.

Mais le roi, en ce moment, était chez M<sup>me</sup> de Pompadour, où il écoutait le singulier récit du prince

tartare, et quand le page, arrivant par le passage secret, était venu lui dire que le protégé de M. Choiseul était là, le roi, qui s'amusait fort et ne se voulait point attrister, avait remis l'audience au lendemain.

Alors M. Vénault avait dit à Hector :

— Il est presque nuit, ne retournez pas à Paris, couchez à Versailles. Je vous conduirai en une hôtellerie où vous passerez la nuit ; et j'irai vous y prendre demain à l'heure du petit lever du roi.

Hector avait suivi le conseil de M. Vénault.

Il s'était laissé conduire tout auprès du château, à l'hôtellèrie du *Singe vert*, où descendaient les gentilshommes qui venaient solliciter à Versailles.

M. Vénault l'avait quitté en lui disant :

— A demain.

Mais M. Vénault ignorait que c'était précisément à l'hôtellerie du *Singe vert* que, pour des raisons à lui connues, Porion, dit le père Cannelle, habitait une mansarde sous les toits.

Or, tandis qu'Hector de Pierrefeu prenait son parti de ce contre-temps et avait la conviction que le lendemain il aurait son audience, car le page lui avait fidèlement rapporté les paroles du roi, le prince tartare prenait congé de Sa Majesté et sortait de chez Mme de Pompadour

Comme il arrivait dans l'escalier, en compagnie de Porion, un page courut après lui.

— Monseigneur, lui dit-il, Mme la marquise vous prie de remonter.

Un sourire vint aux lèvres du Tartare.

— Je sais pourquoi, dit-il.

Et il suivit le page.

Le roi et M. de Richelieu étaient partis. La marquise était seule.

— Monsieur, dit-elle au prince, vous avez trempé vos mains dans cette aiguière.

— Oui, Madame.

L'aiguière était encore sur un guéridon.

Seulement l'eau, qui, au contact des mains du prince, avait plusieurs fois changé de couleur, était redevenue claire.

Vous avez laissé tomber cette bague dans l'eau, dit Mme de Pompadour.

Et elle retira de l'aiguière un magnifique diamant de la grosseur d'une noisette.

— En effet! dit le prince, qui joua l'étonnement.

— Reprenez-la, dit la marquise.

— Madame, dit le prince, vous me voyez en un grand embarras.

— Bah! pourquoi donc?

— A cette bague est attachée une prophétie.

— Ah! laquelle?

Une bohémienne m'a prédit un jour qu'elle ne quitterait ma main que pour une main de reine.

— Je ne suis pas reine, dit la marquise.

— Permettez-moi de croire le contraire, répondit le prince en souriant.

— Et, prenant la main de Mme de Pompadour, il y mit un baiser respectueux et passa le diamant à son doigt.

La marquise sourit.

— Vous êtes digne d'être Français, dit-elle.

Le prince fit la révérence et sortit.

— Je crois, murmura le Tartare à l'oreille de Porion, que la marquise sera pour nous désormais.

— Je le crois, fit Porion. Un diamant de trente mille écus.

— A peu près, dit le prince.

— Mais nous l'avons échappé belle, monseigneur.

— Plaît-il?

— Si ce jeune homme dont vous avez entendu prononcer le nom tout à l'heure avait vu le roi.

— Lo roi ne le croira pas.

— C'est égal, dit Porion, il vaut mieux que le roi ne le voie point.

— Comment faire, alors?

— Je ne sais pas. Mais je trouverai bien un moyen d'ici à demain.

— Et, dans la cour, le Tartare et Porion se séparèrent.

Le premier remonta dans son carrosse pour retourner à Paris.

Porion s'en alla à pied par les rues de Versailles, se disant :

— J'ai bien une lettre de cachet en blanc, dans ma poche, que M. de Sartine m'a donnée à tout hasard, mais le moyen est mauvais. Je sais maintenant le nom du protecteur, et M. de Choiseul ne manquerait pas de s'inquiéter de ce qu'est devenu son protégé.

Tout en cheminant, Porion se disait encore :

— Il est peu probable que mon homme soit retourné à Paris. Son audience étant renvoyée demain matin, il va rester à Versailles. Cherchons-le,

Et il se dirigea vers l'hôtellerie du *Singe vert*.

La nuit était venue. On était, nous l'avons dit, en novembre, le mois du brouillard et du froid.

Au lieu d'entrer dans l'hôtellerie, Porion resta dans la rue et s'approcha des croisées de la grand'-salle.

A travers les vitres, il aperçut Hector, qui s'était assis devant une table et s'était fait servir à souper.

— Bon, se dit-il, je ne métais pas trompé.

Puis, se frappant le front :

— Une fameuse idée qui me vient là, murmura-t-il.

Et au lieu d'entrer dans l'hôtellerie, il rebroussa chemin et remonta vers le château.

Il y avait tout auprès une sorte de cabaret fréquenté par les Suisses, les gardes du corps et les officiers de fortune en quête d'un emploi.

Porion y entra.

Personne ne fit attention à lui.

Personne, si ce n'est un jeune homme qui portait un uniforme gris et appartenait au corps des lansquenets.

Ce jeune homme avait un long nez, des lèvres minces, quelque chose d'anguleux dans sa personne et un mauvais regard.

Il était gentilhomme, mais gentilhomme pauvre et de petite noblesse alsacienne.

Incorporé dans les lansquenets, il avait eu toutes les peines du monde à devenir sergent.

Néanmoins, on le traitait avec une certaine considération, et les officiers eux-mêmes étaient d'une grande politesse avec lui.

Pourquoi ?

C'est que M. d'Erishem, c'était son nom, passait pour un bretteur formidable.

Il s'était battu dix fois et dix fois il avait tué son homme.

Porion s'approcha de lui et lui dit tout bas :

— Où en sont les finances ?

— Elles agonisent. Ma bourse est vide.

— Que diriez-vous de cent pistoles?

Le bretteur tressaillit et regarda attentivement Porion.

— Si vous le voulez, lui dit celui-ci d'un ton bonhomme, nous allons causer un brin.

## XIII

Porion s'assit à côté de M. d'Erishem et appela le garçon.

— Qu'oserais-je vous offrir ? demanda-t-il au gentillâtre Alsacien.

— Un verre de vin de Chypre, répondit celui-ci; je meurs de soif.

— Du vin de Chypre et de grands verres, commanda Porion.

L'agent de police, depuis qu'il était à Versailles, avait repris son masque inoffensif de père Cannelle.

On le rencontrait dans les cabarets, dans les auberges, aux promenades, vieux, cassé, bonhomme, vêtu comme un petit bourgeois à son aise.

Personne, excepté peut-être M. d'Erishem, n'avait soupçonné sa véritable profession.

Parmi les militaires qui se trouvaient alors dans le cabaret où il entra, il n'en était aucun d'assez haut grade pour être mêlé à la vie intime du château.

Par conséquent, nul ne savait ce qui s'était passé la veille chez le roi, et on eût fort étonné ces braves gens en leur disant que ce brave homme à l'air niais sortait de chez Mme de Pompadour, où il avait familièrement causé avec le roi et le maréchal de Richelieu pendant plus d'une heure.

Porion n'attira donc l'attention de personne.

Seul, M. d'Erishem avait tressailli en le voyant entrer.

Cela tenait à ce que Porion l'avait employé une fois déjà pour une ténébreuse besogne, il y avait un mois environ.

Un soir, un soldat ivre se permit un propos inconvenant sur Mme de Pompadour.

Ce soldat était un mauvais sujet, appartenant à une grande famille apparentée aux Choiseul et aux Praslin.

La marquise fit venir Porion et lui dit :

— Mon cher Porion, M. de B... n'est qu'un soudard. Je ne veux pas importuner le roi en lui demandant une lettre de cachet; je ne veux pas davantage mêler à cette affaire M. de Sartine, qui

ménage la chèvre et le chou, et ne manquerait pas de m'objecter qu'il est cousin du premier ministre.

Enfin, je ne voudrais pas être personnellement désagréable à M. de Choiseul.

Cependant je veux châtier l'insolent. Trouvez-moi donc un moyen de le faire sans bruit et sans même que je sois en cause.

Porion avait demandé un crédit de cinquante pistoles.

Puis, il s'était mis en rapport avec M. d'Erishem.

Le lendemain, comme M. de B..., à moitié ivre, pérorait dans un cabaret, le gentillâtre Alsacien était entré, et, en passant, l'avait coudoyé.

Une querelle s'en était suivie.

Comme il était nuit, les deux gentilshommes étaient sortis du cabaret, et s'étaient battus sous le premier réverbère.

A la troisième passe, M. de B... était tombé mortellement frappé.

En apprenant sa mort, M. de Choiseul avait dit simplement :

— C'est un fameux débarras pour sa famille et pour moi.

Et nul ne s'était douté que Mme de Pompadour et Porion fussent pour quelque chose dans cette mort.

Voilà pourquoi M. d'Erishem, qui n'avait plus un sou vaillant, avait tressailli d'espoir en voyant entrer Porion dans le cabaret.

Quand on eut apporté le vin de Chypre, le père Cannelle baissa la voix :

— Ainsi, vous êtes sans argent?

— J'ai dépensé mon dernier écu, et la solde est loin encore.

— En conséquence, cent pistoles ne vous déplairaient pas?

— Certes, non.

— Je vous ferai observer, dit Porion en clignant de l'œil, que c'est juste le double de la somme que je vous ai offerte dans la première affaire.

— C'est que probablement, dit froidement M. d'Erishem, le personnage est plus important.

— Vous vous trompez...

— Ah! bah!

— C'est un petit gentilhomme de province, inconnu à Versailles, et dont la mort ne préoccupera personne.

— Pourquoi donc m'offrez-vous cent pistoles?

— Bah! dit Porion, à la seule fin de vous encourager.

— Vous êtes plaisant, papa Cannelle.

— Du tout.

— Et si ce gentilhomme est si inconnu, qui donc a intérêt à ce qu'il disparaisse?

— Ah! ça, c'est une autre histoire.

— Plaît-il?

— La marquise n'y est pour rien.

— En vérité!

— C'est M. de Richelieu qui le voit d'un mauvais œil.

— Pourquoi donc?

— Parce que ce petit jeune homme le tourmente pour avoir une audience du roi. Le roi est de bonne humeur. Ce jeune homme l'attristera.

— Comment?

— En lui racontant je ne sais quelle sotte histoire, et les rayons du soleil sont trop rares à Versailles, pour qu'on laisse ainsi le ciel se couvrir. Voici trois jours que le roi n'a pas bâillé une seule fois.

— C'est superbe!

— Mais si le gentilhomme en question parvient jusqu'à lui demain matin...

— Ah! c'est demain matin?

— Oui.

— Il faut donc qu'il disparaisse auparavant?

— Dame! et c'est pour cela que je vous offre cent pistoles au lieu de cinquante. C'est M. le maréchal qui paye, du reste.

L'Alsacien se gratta l'oreille.

— Diable! dit-il.

— Quoi donc? demanda Porion.

— Le maréchal est bien endetté.

— D'accord.

— Serai-je payé?

— Sur-le-champ, dit Porion. J'ai l'argent.

Et Porion, après avoir jeté un regard rapide autour de lui pour s'assurer que personne ne faisait attention à lui, tira de sa poche un portefeuille graisseux et fit voir au fond de ce portefeuille une liasse de billets de caisse.

— On payera même d'avance, dit-il.

— Alors, je suis prêt.

— Encore un verre de Chypre, dit Porion.

— Volontiers, car il fait froid.

Et M. d'Erishem but à la santé du maréchal.

— Maintenant, dit Porion, allons.

— Où trouverai-je mon homme?

— A l'hôtellerie du *Singe vert*.

— Bon! C'est à deux pas d'ici.

L'Alsacien et Porion sortirent du cabaret sans éveiller l'attention.

Il faisait très-froid, et le brouillard était épais

— Brrr! dit M. d'Erishem, le maréchal a choisi un vilain moment pour ce jeune homme. Mourir de ce temps-là, c'est mourir deux fois.

Digitized by Google

Ils allongèrent le pas, et, quelques minutes après, ils arrivaient à la porte du *Singe vert*.

Porion prit l'Alsacien par le bras et l'attira vers une des fenêtres de la grande salle.

On voyait à l'intérieur, au travers des carreaux barbouillés par le froid, une vingtaine de gentilshommes de province, pour la plupart mangeant à différentes tables, par groupes de deux, quatre ou six personnes.

Hector de Pierrefeu était seul.

— Le voilà, dit Porion.

— Ce pourpoint noir?

— Oui.

— Est-ce qu'il porte déjà le deuil de sa mort? ricana l'Alsacien.

Car, en achetant ses habits, Hector avait pris le deuil de son frère.

— Voyez-vous l'effet qu'il produirait demain, avec ce costume d'enterrement, sur l'esprit du roi, qui, en ce moment, voit tout couleur de rose?

— Vous avez raison, dit l'Alsacien.

Porion ouvrit son portefeuille.

— Vous êtes un homme d'honneur, dit-il, et on peut se fier à vous.

L'Alsacien salua.

En même temps, Porion lui glissa les billets de caisse dans la main.

— Est-ce que vous vous en allez? demanda M. d'Erishem en empochant les billets.

— Non, mais je reste en dehors.

— Pour voir la provocation?

— Sans doute.

— Oh! ce ne sera pas long, vous allez voir. .

Et l'Alsacien entra dans l'hôtellerie.

En le voyant, le maître du *Singe vert* ne put se défendre d'une légère grimace.

M. d'Erishem payait mal et même il ne payait pas du tout; mais on n'osait lui refuser crédit, tant il s'était fait une réputation redoutable.

Cette grimace de l'hôtelier ne lui échappa point, et il en comprit le sens.

Aussi, comme il avait de l'argent, au lieu d'entrer tout droit dans la grande salle, alla-t-il à la cuisine, et, montrant un de ses billets :

— Donnez-moi de la monnaie, dit-il.

La vue du billet de caisse amena sur les lèvres ae l'hôtelier le plus gracieux des sourires.

— Et puis, servez-moi à souper, ajouta M. d'Erishem.

Sur ces mots, il entra dans la grande salle et se dirigea vers le fond.

C'était là que soupait Hector.

Auprès de la table il y avait une table vacante

L'Alsacien y prit place.

Digitized by Google

Puis il promena autour de lui un regard insolent.

Les gentilshommes qui se trouvaient là regardèrent ce personnage aux allures de matamore, et quelques-uns échangèrent à voix basse des réflexions peu obligeantes. M. d'Erishem surprit même des sourires et entendit des demi-mots qui lui déplurent; mais ce n'était pas pour chercher querelle aux autres qu'il venait au *Singe vert*, et il ne dit rien.

Hector seul n'avait fait aucune attention à lui

Le pauvre jeune homme mangeait du bout des dents et paraissait absorbé en de douloureuses pensées.

M. d'Erishem commença à souper.

D'abord il se borna à regarder fixement Hector.

Mais Hector ne le vit pas.

Puis il toussa.

Hector ne leva point la tête.

Alors, impatienté, le soudard se leva et s approcha de lui :

— Hé! Monsieur? dit-il.

Cette fois Hector tressaillit, regarda son interlocuteur, et lui dit :

— Que désirez-vous, Monsieur

— Vous êtes vêtu de noir.

— Je suis en deuil, Monsieur.

— Je le vois bien, et c'est pour cela que je vous

prie d'aller souper ailleurs. La vue d'un vêtement noir me porte à une mélancolie fort désagréable.

Hector le regardait stupéfait.

— Allons! dit l'Alsacien d'un ton hautain, dépêchons-nous de décamper!

Cette fois le rouge monta au visage d'Hector de Pierrefeu et il porta instinctivement la main à la garde de son épée.

25805

FIN DU TOME PREMIER

Poissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

Digitized by Google





